MADEMOISELLE
DE MONTPENSIER

DU MÊME AUTEUR

COLLECTION POUR LES JEUNES FILLES

MADAME DE STAAL-DELAUNAY............. 1 vol.
MADAME CAMPAN............................ 1 —

SOUVENIRS INTIMES DE LA COUR DES TUILERIES

(1re et 2e séries)

4218. — Impr. r., B, rue Mignon, 2. — MAY, MOTTEROZ, directeurs.

COLLECTION POUR LES JEUNES FILLES

CHOIX DE MÉMOIRES ET ÉCRITS DES FEMMES FRANÇAISES

Aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles

AVEC LEURS BIOGRAPHIES

Par Mme CARETTE, née BOUVET

MADEMOISELLE DE MONTPENSIER

PRÉFACE

DE

M. OCTAVE FEUILLET
De l'Académie française

CINQUIÈME ÉDITION

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, rue de Richelieu, 28 *bis*

1891

MADAME,

Vous voulez que je fixe sur ces pages — en guise de préface — le souvenir d'un entretien que j'eus l'honneur d'avoir avec vous, il y a quelque temps, au sujet de la collection que vous présentez aujourd'hui au public. Je ne puis que vous obéir.

Vous veniez de me confier votre projet de former et d'éditer une bibliothèque spéciale pour les jeunes filles. — A l'âge où leur poupée leur devient indifférente, me disiez-vous, et où elles commencent à rêver, je voudrais mettre à leur disposi-

tion un fonds de lectures attachantes et saines qui puissent occuper, en dehors des heures d'étude, leur imagination et leur curiosité. Je pense que je rendrais un vrai service aux mères. Ne le pensez-vous pas comme moi?

— Assurément, madame.

— Alors pourquoi cet air consterné?

— Mon Dieu, madame, parce que mon amitié, si vous me permettez de le dire, s'épouvante pour vous de la tâche que vous allez entreprendre, de la chimère que vous allez poursuivre, des mécomptes qui vous attendent. Une bibliothèque pour les jeunes filles, grand Dieu ! Mais c'est la quadrature du cercle!... J'ai été quelquefois consulté par d'aimables correspondantes sur le choix des livres qu'elles pourraient mettre entre les mains de leurs filles, et après m'être fatigué le cerveau jusqu'au délire, j'ai toujours fini par me récuser.

— Mais attendez que je vous aie fait connaître mon plan !

— Votre plan, madame... Hélas! je n'ai pas besoin de le connaître pour vous affirmer qu'il est illusoire..., car la question est insoluble! Il y a trop d'écueils à éviter, trop de convenances à respecter, trop d'exigences diverses et même contradictoires à concilier...

Songez-y donc, madame! Une bibliothèque pour les jeunes filles..., c'est-à-dire une collection d'ouvrages qui ne rebutent vos jeunes lectrices ni par l'aridité, ni par l'enfantillage, qui les intéressent sans les passionner, qui ornent leur esprit en l'amusant, qui charment leur imagination sans la troubler, qui, de plus, forment, chemin faisant, leur goût et leur style... Eh bien, voyons, madame, où trouvez-vous toutes ces conditions réunies, je vous le demande?

— Si vous voulez bien me permettre, mon cher monsieur, de vous expliquer mon plan?

— De tout mon cœur, madame... Mais c'est inutile..., car enfin quelle espèce de

littérature, quel genre d'ouvrages ferez-vous entrer dans votre collection — laquelle, avant tout, ne l'oubliez pas, doit inspirer à vos jeunes filles le goût et non l'horreur de la lecture...? Il leur faut donc quelque chose d'attrayant... Eh bien, leur donnerez-vous des romans?

— Je ne leur donnerai pas les vôtres, en tout cas!

— Et vous aurez bien raison, madame... Du reste, Fénelon les leur a défendus avant vous.

— Comment! Fénelon!

— Oui, madame. N'a-t-il pas dit dans son *Traité de l'éducation* : « Une pauvre fille, pleine du tendre et du merveilleux qui l'ont charmée dans sa lecture, est étonnée de ne trouver point dans le monde de vrais personnages qui ressemblent à ses héros... Quel dégoût pour elle! » etc. — Donc, point de romans! — Des recueils de poésie? Ils peuvent exalter dangereusement l'imagination, et ils ne sauraient jamais d'ailleurs former un fonds

de bibliothèque... Des livres d'histoire? Mais l'histoire rentre dans l'enseignement, et il s'agit de remplir les heures de loisir et de récréation... Des récits de voyage? Ils ennuient les femmes. Leur donnerez-vous de ces petits opuscules innocents, spécialement écrits pour leur âge et pour leur sexe? Rien de meilleur pour les dégoûter de toute littérature..... Non, madame, je vous le répète, c'est l'impossible!

— Et les mémoires, monsieur?

— Les mémoires, dites-vous?

— Oui, monsieur, les mémoires.

— Vous croyez me prendre par là, madame... parce qu'en effet les mémoires, les souvenirs, les correspondances des personnages distingués de nos trois derniers siècles composeraient, à beaucoup d'égards, une bibliothèque idéale pour les jeunes filles. Elle y trouveraient une mine presque inépuisable de lectures à la fois agréables et instructives, avec l'intérêt du roman et l'intérêt de la

vérité... Ces lectures, au lieu de leur ménager des désillusions, leur seraient une préparation à la vie réelle; elles leur donneraient en même temps des leçons et des habitudes de bon langage et de bonne compagnie... Seulement... seulement... ces précieux mémoires sont fort loin d'être toujours d'une correction morale irréprochable... Il m'est arrivé un jour d'entendre une mère lire à sa fille je ne sais quels mémoires... Elle était forcée de s'arrêter à chaque ligne... de faire des coupures... de passer des pages... C'était absolument insupportable... et, de plus, il était évident que la jeune fille était beaucoup plus occupée de ce que sa mère passait que de ce qu'elle lisait!

— Mais, mon cher monsieur, votre objection tombe devant mon plan... Mon plan... (je vous défends de m'interrompre!) mon plan serait précisément de supprimer cet inconvénient des mémoires pour n'en conserver que les avantages et les

mérites... D'abord, je choisirais de préférence les mémoires qui nous ont été laissés par des femmes, et qui sont naturellement écrits avec plus de réserve et moins de liberté que ceux des hommes... En outre, j'y ferais avec discrétion les corrections indispensables, sans tomber dans un rigorisme étroit et dans une pruderie niaise, mais de façon à satisfaire toutes les bienséances... J'allégerais aussi quelques pages des longueurs et des prolixités qui pourraient décourager mes jeunes lectrices... J'essayerais enfin d'accomplir ce double travail sans dénaturer le texte de mes auteurs, sans en altérer la saveur originale, le style personnel, la valeur littéraire... Eh bien, qu'en dites-vous?... Ne serait-ce pas là une œuvre utile?

— Une œuvre excellente, madame, autant que difficile...

— Difficile?... C'est-à-dire que vous hésitez encore à m'encourager.

— Nullement, madame... C'est tout

le contraire... Je dis que l'œuvre est difficile, parce qu'elle exige chez celui ou celle qui l'entreprend de rares qualités d'esprit et même de cœur, une fine culture littéraire, une grande délicatesse de goût et de main, un sentiment très droit, très sûr et très pur des vraies bienséances et de la véritable honnêteté... Et voilà pourquoi, madame, je suis convaincu que personne mieux que vous n'est capable d'accomplir cette œuvre difficile. — J'ajoute qu'elle vous méritera la reconnaissance de toutes les mères tendres et sensées qui savent combien les distractions intellectuelles de leurs filles sont étroitement liées à leur éducation morale et même à leur distinction sociale.

OCTAVE FEUILLET.

AVANT-PROPOS

Depuis une période de vingt années environ, l'éducation des jeunes filles a pris un développement tout nouveau. On a multiplié les méthodes d'enseignement. La vulgarisation des sciences a permis de mettre à leur portée une foule de connaissances qui restaient autrefois dans le domaine exclusif de l'éducation des hommes. Après quinze ans, un grand nombre de jeunes filles de toutes conditions obtiennent un brevet qui leur permettrait d'enseigner à leur tour. Quelques-unes, plus curieuses des problèmes de la science, ou mieux placées pour prendre un intérêt suivi aux études de leurs aînés, vont jusqu'au baccalauréat, au doctorat. Ce ne sont encore que des exceptions. Mais la plupart des jeunes filles de la nouvelle généra-

tion ont acquis des connaissances qui constituent une éducation supérieure.

Pour faire suite à l'enseignement classique, elles se vouent aux arts d'agrément, à l'étude des langues. Elles se préparent, en s'intéressant aux choses de la famille, de la maison, à entrer à leur tour dans la vie. Leur intelligence a été cultivée avec soin; mais leur âme a conservé l'âge de l'adolescence, où les impressions sont si délicates, si profondes. Il faut alimenter ces jeunes imaginations épanouies. Elles vont au devant de l'inconnu. Elles commencent à rechercher la raison des choses. Tout sollicite leur intérêt. Le livre, particulièrement, a pour elles l'attrait du mystère fermé. Cependant on hésite à mettre entre leurs mains des fictions romanesques, qui pourraient fausser leur jugement sur les réalités de la vie. Entre les contes enfantins et la littérature passionnelle, il y a une lacune. Bien peu de plumes ont été assez sûres d'elles, assez aimables, pour intéresser la jeunesse sans la choquer ou l'attrister.

Pourtant la langue française possède d'incomparables trésors. A toutes les époques, les lettres ont eu chez nous d'éminents inter-

prètes, parmi lesquels les écrivains féminins forment un groupe dont le rayonnement semble avoir transporté dans le domaine de l'esprit le rôle charmant que les femmes sont appelées à jouer dans la société.

Au xve, au xvie siècle quelques femmes laissèrent des écrits qui prouvèrent que le talent n'est pas l'apanage exclusif des hommes. Vers cette époque, cependant, les femmes vivaient fort retirées, car ce n'est ni partout ni toujours qu'elles ont été mêlées à la société. Les mœurs se ressentaient de la tristesse, de la réclusion où l'on avait vécu durant les longues guerres, les longues souffrances du moyen âge. A l'aurore de la Renaissance, on observe une modification profonde dans les habitudes de la vie sociale.

« Les femmes, dit Sauval, un auteur du xvie siècle, qui font le principal ornement des cours, ont été introduites à la cour de France par la reine Anne de Bretagne et François Ier. Depuis peu, elles ont commencé à se rendre des visites, et même à souffrir celles des hommes, premièrement à Paris, et ensuite dans les autres bonnes villes du royaume. »

L'évêque d'Avranches, Mr Huet, s'exprime ainsi en parlant des mœurs de son temps (1678) :

« La politesse de notre galanterie vient, à notre avis, de la grande liberté dans laquelle les femmes vivent avec les hommes. Elles sont presque recluses en Italie et en Espagne, et sont séparées par tant d'obstacles qu'on ne leur parle presque jamais, de sorte qu'on néglige de s'entretenir agréablement parce qu'on les voit à peine. L'on s'applique seulement à surmonter les difficultés de les aborder, sans s'arrêter aux formes. En France, les dames vivant sur leur bonne foi et n'ayant point d'autre défense que leur vertu et leur propre cœur, elles s'en sont fait un rempart plus sûr et plus fort que toutes les clefs, que toutes les grilles, que toute la vigilance des duègnes. Les hommes ont donc été obligés pour leur plaire d'employer beaucoup de soins et d'adresse, et ils s'en sont fait un art presque inconnu aux autres peuples. »

C'est vers le XVIIe siècle en effet, que les femmes commencèrent à prendre dans le monde la place qu'elles ont occupée depuis. Elles songèrent à attirer dans une familiarité respectueuse les

hommes qui se distinguaient par quelque mérite, gentilshommes, philosophes, écrivains, et c'est ainsi que se forma ce que l'on nommait alors le « bel esprit ».

C'est donc grâce à l'initiative des femmes de cette époque, grâce à leur influence, que se constitua la société française, si renommée par son esprit, par son bon goût et dans laquelle ont pris naissance tant d'œuvres admirables, éclatantes manifestations du génie humain. Les grands noms de Corneille, de Lafontaine, de Racine, de Pascal, de La Rochefoucauld, de Bossuet, de Molière sont inséparables des noms de mesdames de Rambouillet, de Longueville, de Sablé, de Hautefort; de mademoiselle de Scudéry; de mesdames de La Suze, de Motteville; de madame de Maintenon, de madame de Lafayette, de la marquise de Sévigné. Elles furent les amies, les protectrices, les inspiratrices de leurs illustres contemporains. Leurs œuvres participent, dans notre histoire littéraire, à une période de génie et elles y occupent une place qui resterait vide si on n'y trouvait leur art délicat.

« Souvenez-vous, s'écrie Fléchier du haut

d'une chaire chrétienne dans l'oraison funèbre de la marquise de Montausier, souvenez-vous de ces salons que l'on regarde encore avec tant de vénération; où l'esprit se purifiait, où la vertu était vénérée, où se rendaient tant de personnes de qualité et de mérite, qui composaient une cour choisie; nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, polie sans affectation. »

La différence des mœurs ne change rien aux lois de la bienséance et du mérite, et sans pédanterie, sans tomber dans l'excès dont Molière a fait la fine et immortelle satire dans ses *Précieuses ridicules*, n'est-il pas utile de montrer aux jeunes filles, qu'à côté des vertus nécessaires aux mères de famille, les agréments d'un esprit cultivé ont été de tout temps recherchés, au milieu de tous les autres plaisirs, comme un délassement digne de captiver les personnes de mérite.

N'est-ce pas la meilleure diversion à opposer aux embarras, aux soucis de la vie. Et par la réflexion, par cette sorte de force que le recueillement de l'étude communique à l'esprit, n'est-ce pas un moyen de détourner les fâcheuses influences du désœuvrement et de l'ennui.

Les mémoires, les souvenirs, les lettres des femmes des XVIIe et XVIIIe siècles sont une source de documents où tous les historiens ont puisé. Ils nous ont paru dignes d'être connus des jeunes filles autrement que par la nomenclature classique. En écartant de ces récits un amas d'incidents, qui n'intéresseraient pas la jeunesse; des répétitions et des longueurs qui lassent l'attention, ils ont assez de mérite pour captiver et pour plaire.

Les femmes ont une finesse d'observation une sensibilité, une curiosité même qui les portent à s'occuper des petits faits; c'est par ceux-là que se caractérise une époque. Elles excellent à retracer la physionomie des temps où elles ont vécu, de la société au milieu de laquelle elles ont été élevées, où se sont écoulées leur jeunesse et leur vie.

Ce qui frappe surtout dans les écrits des femmes que nous avons citées c'est la sincérité, la simplicité, le bon sens.

Ces grandes dames, si haut placées par le rang, par la naissance, par le respect qu'elles savaient imposer autour d'elles, ne connaissent ni la vanité puérile ni l'affectation. Leur jugement

est droit. Elles apprécient nettement les situations, les caractères. La bonne foi avec laquelle elles conviennent de leurs faiblesses, de leurs travers, les rend infiniment aimables. Elles savent dire le bien et le mal sans chercher à s'abuser, sans dénaturer les mobiles qui les ont guidées.

Les principes les plus solides de la morale chrétienne sont la base de leur éducation. La foi n'avait peut-être pas alors des racines plus profondes que de nos jours, mais la religion était plus qu'aujourd'hui mêlée à toutes les actions de la vie. A travers les luttes, les défaillances, un grand fonds d'esprit chrétien les soutient, les relève et les console. Elles mènent leur vie « bride en mains », suivant la forte expression de madame la duchesse de Larochefoucauld, dans les admirables conseils qu'elle écrivait pour servir de guide à sa petite-fille, la princesse de Marcillac; et elles sont nombreuses celles qui, après avoir brillé à la cour, sont venues demander à la paix du cloître l'oubli des déceptions mondaines.

On admire la bonhomie, la grâce familiale avec laquelle elles vivaient dans une époque où l'étiquette était si rigoureusement observée.

On sourit en pensant à madame de Sévigné se rendant chez madame de Lafayette avec quelques amies, pour y souper « d'une tourte aux pigeons »! On se représente la noble et spirituelle marquise, alors âgée, enfermée dans sa retraite des Rochers, tisonnant au coin de son feu, sous le ciel gris d'un hiver de Bretagne, vêtue de cette « belle robe de chambre en brocart violet », présent affectueux de sa fille, la comtesse de Grignan, gouvernante de Provence.

Le naturel, la vivacité donnent à leurs récits un intérêt supérieur à celui qu'on rencontre dans la plupart des fictions les mieux imaginées. Surtout elles ne sont jamais banales.

Si madame de Sévigné, madame de Lafayette, mesdames de Staal Delaunay, de Caylus sont des modèles en l'art d'écrire, on peut reprocher à quelques autres de l'incorrection, un peu de maladresse, un tour pompeux. C'était un travers de leur époque. Mais il faut reconnaître le soin exquis avec lequel, même dans l'abandon de la familiarité la plus intime, elles évitent toute formule triviale. Elles nous peignent les égards que l'on avait pour chacun, cette politesse raffinée, ces grandes façons qui sont la

marque de la dignité, de la véritable élévation du caractère, de même que le soin dans l'ajustement est le secret de la véritable élégance. Parmi les œuvres qu'elles nous ont laissées, la vie de mademoiselle de Montpensier, si fidèlement rapportée dans ses Mémoires, est un roman vécu. C'est par elle que nous commencerons la série des reproductions que nous nous proposons de publier pour les jeunes filles. On a dit des Mémoires de mademoiselle de Montpensier qu'ils étaient assez mal écrits pour pouvoir être attribués à une aussi grande princesse. Ce jugement est trop sévère. En faisant la part du langage de l'époque, de certaines expressions dont la signification s'est modifiée, on y trouve de l'originalité, toujours de l'esprit, l'expression juste, un bon jugement, et dans le caractère un fonds de dignité aventureuse et royale où se reconnaît bien la petite-fille de Henri IV. L'ordre du récit a été scrupuleusement observé malgré les retranchements et pas un mot n'est changé au texte original et authentique dont le volumineux manuscrit est déposé à la bibliothèque Richelieu.

CARETTE, NÉE BOUVET

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Anne-Marie-Louise-Henriette d'Orléans, fille de Gaston de France, duc d'Orléans, est née au Louvre le 29 mai 1627. Sa mère, la princesse de Bourbon-Montpensier, mourut en lui donnant le jour, la laissant unique héritière de ses immenses biens. Petite-fille de Henri IV, nièce de Louis XIII, cousine germaine de Louis XIV, Mademoiselle fut dès sa naissance entourée du respect, du prestige qui s'attachait alors aux personnes royales. Son bon naturel n'en fut point gâté. Son père, Gaston d'Orléans, était au dire des contemporains, un des plus beaux hommes de son temps; il était aussi l'un des plus spirituels et se montra vaillant contre les ennemis de la France. Mais d'un caractère faible, de goûts efféminés, assujetti à des favoris qui le gouvernaient, il ne rendit pas à son pays les services que l'on pouvait attendre d'un prince aussi brillamment doué. Placé près du trône, il joua un rôle actif dans les différentes cabales qui

troublèrent le règne de Louis XIII, la régence d'Anne d'Autriche, et qui déchaînèrent la guerre civile.

En frappant Henri IV, le couteau de Ravaillac avait interrompu l'œuvre d'union la plus féconde qu'un grand souverain ait jamais entreprise.

« Sire, pour gouverner les Français, il faut une main de fer sous un gant de velours », avait dit Miron, le prévôt des marchands, lors d'une entrée du roi dans sa bonne ville de Paris.

Grâce à son esprit, à sa magnanimité, Henri IV était parvenu à pacifier, à conquérir cette brillante aristocratie, une des grandes forces de la nation par son patriotisme et ses talents, redoutable néanmoins par son ambition, ses richesses et sa puissance.

A la mort de Henri IV, le génie despotique de Richelieu s'étendit sur cette noblesse qu'il entreprit de briser. De là des révoltes, des troubles dans lesquels prirent parti contre l'autorité royale les plus grands seigneurs du royaume. L'enfance et la jeunesse de mademoiselle de Montpensier, époque d'agitation et de

sanglantes représailles, s'écoulèrent au milieu des luttes, des conspirations et des cabales.

Sous le nom d'un prince jeune, mélancolique et timoré, Richelieu gouvernait. Le roi subissait à regret cet ascendant et cherchait à y échapper, en s'appuyant tour à tour sur ceux qui tentèrent de l'arracher à l'influence du terrible cardinal. Mais Louis XIII, cédant toujours devant l'implacable volonté de son ministre, les abandonna tous. Il alla jusqu'à sacrifier ce qui est l'honneur même des souverains, la justice et l'humanité.

Dans un temps où le gouvernement du pays appartenait exclusivement à une seule famille, l'intrigue et les influences de cour avaient une grande part aux affaires. Des femmes se trouvèrent mêlées aux luttes politiques et ne furent pas les moins ardentes à soutenir, à encourager les combattants. La grande Mademoiselle montra de bonne heure un caractère indépendant et résolu. Elle accepta avec joie un rôle actif dans les luttes de la Fronde, où elle embrassa le parti des princes et du parlement contre le cardinal de Mazarin, soutenu par la cour. Elle apprend que l'armée du roi va entrer dans

Orléans, l'un des principaux apanages de son père. Toujours irrésolu, Monsieur n'ose se porter au secours de ses partisans. Mademoiselle s'offre à y aller commander à sa place, et bien que ce projet soit traité par Monsieur lui-même de « chevalerie ridicule », elle part accompagnée de ses dames d'honneur, arrive devant la ville, fait abattre une poterne pour y pénétrer, et par son influence contraint les habitants à se maintenir dans le parti des princes et du parlement.

Après ce haut fait qui l'enchante, Mademoiselle revient à Paris. Elle trouve l'armée royale aux prises avec l'armée des princes. La population hésitante attend l'issue du combat pour se prononcer en faveur du parti victorieux. Mademoiselle se présente à la porte Saint-Antoine, elle ordonne que le canon de la Bastille soit tourné contre l'armée du roi. On prétend qu'elle-même voulut tirer le premier coup, ce qui fit dire au cardinal de Mazarin, témoin du combat : « Voilà un coup de canon qui vient de tuer le mari de Mademoiselle. » En effet, pour apaiser les divisions, on avait songé un moment à une alliance entre le jeune roi Louis XIV et

mademoiselle de Montpensier. Mais l'éclat avec lequel la princesse avait pris parti parmi les dissidents rendait cette union impossible.

A la suite de cette héroïque équipée, Mademoiselle partagea la disgrâce des chefs du parti. Elle dut se retirer dans ses terres où, pendant six années, elle vécut tout à fait en dehors de la cour. Cette période fut traversée par toutes les petites vicissitudes qui suivent les disgraciés. Autour d'elle, parmi ceux qui l'avaient accompagnée dans sa retraite, d'étroites jalousies, de mesquines intrigues vinrent troubler sa vie et la détachèrent de serviteurs anciens. Ses grands biens lui suscitèrent aussi beaucoup de tracas. Elle sut en faire un généreux usage, fonda des asiles de vieillards et d'enfants, des hospices. La ville d'Eu, où elle fit de longs séjours et dont le château et les jardins ont été embellis par ses soins, garde encore la trace de sa généreuse bonté. C'était une partie de l'héritage maternel par sa grand'mère la princesse Marie-Catherine de Lorraine, duchesse de Montpensier, descendante des Guise. Cette petite ville normande, tout proche de la mer, atteste encore par la magnificence et le nombre des monu-

ments, la générosité de ses anciens possesseurs.

Avec le temps et la pacification générale, les goûts aventureux de Mademoiselle se calmèrent et dans la seconde partie de sa vie, elle montra à Louis XIV un vif attachement, une déférence absolue.

Avec une grande fierté et le sentiment le plus élevé de la dignité de son rang, Mademoiselle avait l'âme humaine et sensible. L'attachement qu'elle ressentait pour ses amis la rendait attachante elle-même. Dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, on la retrouve fidèle à ses affections. Ces sentiments éclatent dans la façon enthousiaste dont elle parle du prince son père, avec lequel elle eut cependant de fréquents démêlés. Toute enfant, elle s'attache à Anne d'Autriche durant les épreuves dont le mariage de la reine est traversé. Plus tard, Mademoiselle eut sujet de reprocher à la reine d'avoir contribué à rompre des projets d'union dont on l'avait flattée. Ces déceptions furent l'origine de la plupart de ses difficultés avec la Cour.

Auprès du lit de mort de madame la marquise de Saint-Georges, la gouvernante qui l'a élevée dès son bas âge, Mademoiselle verse des

larmes filiales ; et c'est sa sensibilité naturelle qui éclate alors, car cette enfant n'a encore vu autour d'elle que des empressements, que des sourires. Personne ne lui a enseigné que la douleur est un tribut que nous devons à nos amis au milieu de leurs peines. Mademoiselle d'Epernon, une de ses compagnes préférées, quitte le monde pour entrer au couvent chez les carmélites. Mademoiselle, bien que pieuse, en ressent de poignants regrets. Et ce ne sont pas là des impressions fugitives. Parvenue à la maturité, lorsqu'elle-même aura connu la douleur, qui n'épargne aucun être humain, Mademoiselle se souviendra avec tendresse de ceux qui furent ses premiers amis.

Dans les désaccords qu'elle eut avec son père et avec la reine, Mademoiselle ne méconnut jamais la déférence qui était due à l'autorité paternelle, à la souveraine. On l'accuse d'avoir employé un de ses gentilshommes, M. de Saujon, dans une négociation secrète ayant trait à des projets de mariage entre elle et l'archiduc Léopold, auquel on laissait espérer la souveraineté des Pays-Bas.

Appelée à s'expliquer devant la reine, Monsieur

et le cardinal de Mazarin, Mademoiselle se défend avec fermeté. Après une heure et demie d'observations fort aigres, d'accusations pénibles, elle rompt un entretien où elle a montré autant de dignité que de finesse.

Le mariage de mademoiselle de Montpensier fut la source de tous les embarras, de toutes les difficultés de sa vie.

Il semble que cette princesse, la plus riche héritière de son temps, n'ayant au-dessus d'elle dans la maison de France que la reine elle-même; à laquelle on reconnaît de l'esprit et de la beauté, n'ait eu qu'à choisir parmi tous les princes de l'Europe, pour trouver une alliance digne d'elle.

C'est d'abord M. le comte de Soissons, un prince de la famille de Bourbon, l'un des premiers gentilshommes du royaume, dont la mort vient briser les projets. Puis successivement le roi d'Espagne, l'empereur d'Allemagne devenu veuf; l'infant d'Autriche, frère de la reine; l'archiduc Léopold; le prince de Galles, son cousin par la reine Henriette, fille de Henri IV, qui devait régner plus tard en Angleterre sous le nom de Charles II. Plus tard encore, malgré

la disproportion des âges, Mademoiselle ayant dix ans de plus que le roi, Louis XIV lui-même, et son frère, Monsieur, duc d'Anjou. Aucun de ces grands projets ne devait se réaliser.

Durant toute la première partie de sa vie, Mademoiselle n'eut d'autre passion que la gloire, la grandeur de sa maison. De son second mariage avec la princesse Marguerite de Lorraine, Gaston d'Orléans n'eut qu'un fils qui mourut en bas-âge. Mademoiselle voyait avec douleur son père sans autre postérité que des filles ; et les titres, les grands apanages des princes d'Orléans, destinés à passer à une autre branche de la famille. Elle se considérait, pour cette raison, comme obligée à relever l'éclat de sa maison par une alliance souveraine.

La grande Mademoiselle, comme on l'avait appelée pour la distinguer de ses plus jeunes sœurs, vécut pendant plus de quarante années au milieu de la cour la plus brillante, la plus aimable qu'il y eut, sans qu'aucune séduction l'ait détournée du but qu'elle avait donné à sa vie. Cette princesse était cependant assez attrayante par elle-même pour fixer le cœur des jeunes gentilshommes qui l'entouraient, et qui n'avaient

d'autres soucis alors que la gloire et la galanterie ; Mademoiselle prend soin de nous dire elle-même avec ingénuité, bien que sous une apparente réserve, qu'elle pouvait être comptée parmi les belles personnes de son temps. « Je ne manquai pas de trouver beaucoup de gens qui surent me dire assez à propos que ma belle taille, ma bonne mine, ma blancheur et l'éclat de mes cheveux blonds ne me paraient pas moins que toutes les richesses qui brillaient sur ma personne. » Mademoiselle avait les traits nobles et accentués, le nez aquilin des princes de la famille de Bourbon; son caractère résolu se trahissait dans ses façons, dans sa démarche où l'on voyait plus de majesté que de grâce.

Mademoiselle de Montpensier avait atteint l'âge de quarante-deux ans, et sans avoir renoncé au mariage elle semblait vouée au célibat. C'est alors qu'elle remarqua un gentilhomme de Gascogne, M. de Lauzun, de la famille de Puyguilhem, très avancé dans la faveur du roi, qui l'avait élevé à la charge enviée de capitaine des gardes. Une immense distance séparait une fille de France d'un simple gentilhomme. Le cœur de la femme triompha de l'orgueil de la

princesse. Après bien des luttes, Mademoiselle résolut de s'attacher par le mariage le seul homme qu'elle eût aimé.

Malheureusement M. de Lauzun ne méritait pas les sacrifices qu'elle voulut lui faire! Fat et vaniteux, cœur sec, il déploya la plus adroite rouerie pour engager Mademoiselle à l'élever jusqu'à elle. Il simula un profond respect, la tendresse, le désintéressement et alla jusqu'à supplier la princesse de ne pas songer à une alliance si peu digne d'elle. Confiante comme toutes les personnes loyales, attirée par la noblesse d'âme que M. de Lauzun montrait habilement, Mademoiselle implora le roi d'une façon si touchante qu'elle obtint, nous dit-elle, le consentement de Louis XIV à une union aussi disproportionnée. Le contrat fut dressé, par lequel Mademoiselle faisait don à M. de Lauzun de tous ses titres et biens. Une lettre célèbre de madame de Sévigné, dans laquelle elle emploie un langage hyperbolique pour annoncer cette nouvelle à sa fille, marque la surprise et presque le scandale qu'elle causa à la cour. Mais le mariage déclaré le 15 décembre 1670 était rompu trois jours après. Le roi, circonvenu, avait

retiré son consentement. La douleur de Mademoiselle fut inexprimable. Elle s'y livra sans réserve; on dit que néanmoins le mariage fut célébré secrètement.

Une année après, M. de Lauzun par ses désordres tombait dans la disgrâce de Louis XIV. Il fut arrêté et conduit au château de Pignerol où il subit une captivité de dix années, durant lesquelles Mademoiselle ne cessa d'intercéder, de se dévouer pour lui. Après l'abandon de la plus grande partie de ses biens, dont elle fit don au duc du Maine, elle obtint enfin que M. de Lauzun reparaîtrait à la cour. N'ayant plus de raisons pour se contraindre, il se montra alors tel qu'il était. Dur jusqu'à la brutalité, rapace et cupide jusqu'à l'indélicatesse, il méconnut et tortura cette princesse qu'il avait bassement flattée et dont il avait accepté tant de bienfaits. Sa grossièreté, son emportement n'eurent plus de limites. On raconte qu'un jour revenant de la chasse il se jeta sur un meuble et tendant sa botte à la princesse : « Anne de Bourbon, tire-moi mes bottes », dit-il en accompagnant ses paroles d'un geste insultant.

Mademoiselle perdit une à une toutes ses

illusions. Ce fut une amère souffrance pour un caractère comme le sien lorsqu'elle comprit que celui qu'elle avait tant aimé était indigne d'elle, et que les mérites dont elle l'avait paré n'existaient que dans son propre cœur. M. de Lauzun poussa si loin l'oubli de tout ce qu'il lui devait que Mademoiselle en vint à lui interdire de jamaïs se présenter devant elle. Il passa en Angleterre vers 1688.

Le mépris est un fer rouge qui guérit toutes les blessures. Mademoiselle l'éprouva. A la fin de sa vie l'indifférence avait remplacé dans son cœur la plus vive tendresse, et elle ne se rappelait plus que les maux qu'elle avait soufferts.

Il semble qu'un malin génie ait attaché un peu du ridicule qui entoure le renom de « vieille fille » à toutes les actions de Mademoiselle, qui ne manquait cependant ni de grandeur ni de bonté. Le dernier épisode qui la touche semble encore frappé de la malice du sort. Pendant la cérémonie de ses funérailles, une urne, dans laquelle on avait enfermé ses entrailles sans doute mal embaumées, éclata répandant dans l'église une odeur insupportable. Malgré la gravité du lieu et de la circonstance tous les assis-

tants s'enfuirent et on ne manqua pas de se divertir de ce fâcheux accident.

Dans les dernières années de sa vie, Mademoiselle vivait assez éloignée de la cour. Ses Mémoires sont restés inachevés. Ils ne vont pas au delà de l'année 1688, et s'arrêtent au milieu d'une phrase vague et sans intérêt.

La grande Mademoiselle mourut le 5 août 1693, à l'âge de soixante-six ans.

A. B. C.

MÉMOIRES

DE

MLLE DE MONTPENSIER

J'ai autrefois eu grande peine à concevoir de quoi l'esprit d'une personne, accoutumée à la cour et née pour y être avec le rang que ma naissance m'y donne, se pouvoit entretenir, lorsqu'elle se trouve réduite à demeurer à la campagne; car il m'avoit toujours semblé que rien ne pouvoit divertir dans un éloignement forcé, et que d'être hors de la cour, c'étoit aux grands être en pleine solitude, malgré le nombre de leurs domestiques et la compagnie de ceux qui les visitent. Cependant, depuis que je suis retirée chez moi, j'éprouve avec douceur que le souvenir de tout ce qui s'est passé dans la vie occupe assez agréablement, pour ne pas compter le temps de la retraite pour un des moins agréables que l'on passe. La facilité que je sens à me ressouvenir de tout ce que j'ai vu et même de ce qui m'est arrivé, me fait

prendre aujourd'hui, à la prière de quelques personnes que j'aime, une peine à laquelle je n'aurois jamais cru pouvoir me résoudre. Je rapporterai donc ici tout ce que j'ai pu remarquer depuis mon enfance jusqu'à cette heure, sans y observer pourtant d'autre ordre que celui des temps, le plus exactement qu'il me sera possible. J'espère de l'heureuse mémoire que Dieu m'a donnée, qu'il ne m'échappera guère de choses de celles que j'ai sues ; et ma curiosité naturelle m'en a fait découvrir d'assez particulières, pour me pouvoir promettre que la lecture n'en sera pas ennuyeuse.

Le commencement du malheur de ma maison arriva peu après ma naissance (29 mai 1627), puisqu'elle fut suivie de la mort de ma mère[1]. Les grands biens que ma mère a laissés à sa mort, et dont je suis seule héritière, pouvoient bien, dans l'opinion de la plupart du monde, me consoler de l'avoir perdue. Pour moi, qui conçois aujourd'hui de quel avantage m'auroient été ses soins dans mon éducation, et son crédit, joint à sa tendresse, dans mon établissement, je ne saurois assez regretter sa perte.

Bientôt après qu'elle fut morte, on fit ma maison, et l'on me donna un équipage bien plus grand que n'en a jamais eu aucune fille de France, même pas une de mes tantes, les reines d'Espagne[2] et d'Angle-

1. La mère de Mademoiselle était Marie de Bourbon, héritière de la maison de Montpensier.

2. La reine d'Espagne, Élisabeth, fille de Henri IV et de Marie de Médicis; elle épousa Philippe IV, roi d'Espagne.

terre[1] et la duchesse de Savoie[2], avant que d'être mariées. La reine, ma grand'mère, me donna pour gouvernante madame la marquise de Saint-Georges, de qui le mari étoit de la maison de Clermont d'Amboise ; c'étoit une personne de beaucoup de vertu, d'esprit et de mérite, qui connoissoit parfaitement bien la cour. Je fus logée aux Tuileries.

La reine, ma grand'mère, Marie de Médicis, m'aimoit extrêmement, et témoignoit plus de tendresse pour moi qu'elle n'avoit jamais fait pour ses propres enfants. Néanmoins j'ai malheureusement été privée d'en recevoir les effets par la disgrâce qui la fit sortir de France, parce que j'étois encore si jeune alors, que je ne me souviens pas seulement de l'avoir vue. Ce fut une perte qui ne me fut pas moins importante que celle que je fis à ma naissance. Ce n'est pas que madame de Saint-Georges, ma gouvernante, ne possédât, pour se bien acquitter de cette charge, toutes les qualités qu'on sauroit souhaiter. Les personnes de ma condition craignent si rarement celles qui sont au-dessous d'elles, quelque jeunes qu'elles soient, qu'il est comme nécessaire qu'une autorité supérieure seconde les soins de ceux qui les gouvernent : ce qui me fait oser dire que, s'il paroît en moi quelques bonnes qualités, elles y sont naturelles, et que l'on ne doit rien attribuer à l'éducation, quoique très-bonne ; car je

1. Henriette, seconde fille d'Henri IV, épousa Charles Ier, roi d'Angleterre.

2. Christine, troisième fille d'Henri IV, épousa Victor-Amédée, duc de Savoie.

n'ai jamais eu l'appréhension du moindre châtiment. J'avois si souvent à mes oreilles des gens qui ne me parloient que de ma grande naissance, que je demeurai dans un esprit de vanité fort incommode, jusqu'à ce que la raison m'eût fait connaître qu'il est de la grandeur d'une princesse bien née de ne pas s'arrêter à celle dont l'on m'avoit si souvent et si longtemps flattée. La naïveté avec laquelle je veux parler de tout ce que je vais raconter, me fait remarquer ici un trait de mon enfance. Quand l'on me parloit de madame de Guise, ma grand'mère, je disois : « Elle est ma grand'maman de loin ; elle n'est pas reine. »

La disgrâce de la reine, ma grand'mère, fit naître beaucoup de divisions à la cour. Monsieur fut un des mécontents ; il se brouilla avec le roi, et sortit de France peu après elle. Son éloignement me toucha bien plus que celui de la reine, je ne voulois me divertir à quoi que ce fût, et l'on ne pouvoit même me faire aller aux assemblées du Louvre ; ma tristesse augmentoit quand je savois que Monsieur étoit à l'armée, par la crainte que me donnoit le péril que couroit sa personne. L'état où Monsieur étoit à la cour n'empêchoit pas que l'on n'eût tous les soins possibles de moi : le roi et la reine me traitoient avec des bontés non pareilles. Quant ils venoient à Paris, ils commandoient qu'on me menât souvent les voir ; et jamais cela n'arrivoit que je ne parlasse au roi de Monsieur.

Je n'étois qu'un enfant pour lors, je n'avois part

à rien et ne pouvois rien remarquer. Tout ce dont je me souviens, c'est d'avoir vu la cérémonie des chevaliers de l'ordre qui furent faits à Fontainebleau, dans laquelle aussi on dégrada de l'ordre M. le duc d'Elbœuf et le marquis de la Vieuville. Je vis ôter et rompre les tableaux de leurs armes qui étoient au rang des autres; j'en demandai la raison : l'on me dit qu'on leur faisoit cette injure parce qu'ils avoient suivi Monsieur. Je me mis aussitôt à pleurer et voulus me retirer, je dis que je ne pouvois voir cette action avec bienséance. Mon dépit ne me faisoit pourtant pas haïr la cour; j'étois ravie lorsqu'elle étoit à Fontainebleau et que Leurs Majestés m'envoyoient quérir. Quand cela m'arrivoit, j'y étois trois ou quatre semaines dans la joie de mon cœur, par les divertissements continuels que j'y trouvois à mon goût.

Lorsque j'étois à Paris, tout ce qu'il y avoit de filles de qualité venoient me faire jouer; et les plus assidues auprès de moi étoient mesdemoiselles de Longueville, d'Épernon, de Brissac, les filles de M. de Gramont, mesdemoiselles de Lannoi, du Lude, Séguier, fille du chancelier, de Rancé, de la Ville-aux-Clercs, Jarnac, et beaucoup d'autres; et celles-là étoient mes particulières amies.

Je n'étois pas tellement occupée de mon jeu, que, lorsque l'on parloit de l'accommodement de Monsieur, je ne fusse bien attentive. Le cardinal de Richelieu, qui étoit le maître des affaires, le vouloit être absolument de celle-là ; et c'étoit avec des pro-

positions si honteuses pour Monsieur, que je ne les pouvois seulement entendre sans être au désespoir. Il faisoit dire que, pour faire la paix de Monsieur avec le roi, il falloit rompre son mariage avec la princesse Marguerite de Lorraine, et lui faire épouser mademoiselle de Combalet, nièce du cardinal, qui est aujourd'hui madame d'Aiguillon. Je ne pouvois m'empêcher de pleurer dès qu'on m'en parloit, et dans ma colère je chantois, pour me venger, toutes les chansons que je savois contre le cardinal et sa nièce; cela redoubloit même l'amitié que j'avois pour la princesse Marguerite, et m'en faisoit parler incessamment.

Monsieur ne laissa pas de s'accommoder et de revenir en France sans cette ridicule condition.

Aussitôt que je sus le retour de Monsieur en France, j'allai jusqu'à Limours à sa rencontre. Je n'avois que quatre ou cinq ans lorsqu'il s'en alla; il voulut éprouver si après une si longue absence je le reconnoîtrois, et pour n'avoir rien qui le distinguât de ceux de sa cour, il se fit ôter son cordon bleu, et puis on me dit : « Voyez qui de tous ceux-là est Monsieur. » Sans hésiter un moment, j'allai lui sauter au cou, dont il parut touché d'une merveilleuse joie. Pendant que je fus auprès de lui, il mit tout son plaisir à tout ce qui m'en donnoit, et sur ce qu'il apprit que j'en prendrois beaucoup à danser un ballet, il voulut que j'en dansasse un, si bien que, pour ce ballet, que l'on pouvoit appeler une danse de pygmées, l'on composa une bande de petites filles,

princesses et autres de qualité, et de tous les seigneurs qui étoient de même taille que nous. La magnifique parure et l'ajustement de chacun des danseurs et des danseuses fit trouver le ballet fort agréable, où il n'y avoit d'ailleurs rien de trop recherché pour les pas et pour les entrées. Il y en avoit une, entre autres, où on apportoit dans des cages des oiseaux que l'on laissoit voler dans la salle. Il arriva qu'un de ces oiseaux s'embarrassa dans un des godrons de la fraise de mademoiselle de Brézé, nièce du cardinal de Richelieu, et qui étoit de notre troupe ; elle se mit à crier et à pleurer avec tant de véhémence, qu'elle fit redoubler le rire que cet accident imprévu avoit causé à toute l'assemblée. Jugez par là de l'âge des dames de ce ballet.

Monsieur se divertissoit à me faire chanter les chansons du temps, et m'entretenoit sans témoigner aucun ennui de tout ce que l'on peut dire à une petite fille.

Si je n'eusse point eu l'esprit d'un enfant, je n'aurois point vu alors les soins assidus de M. le comte de Soissons pour moi, sans y faire réflexion. Il étoit en ce temps-là parfaitement bien avec Monsieur, et lui rendoit de grands devoirs. Son dessein étoit de m'épouser. Monsieur lui avoit promis d'y consentir. Il avoit chargé un gentilhomme, nommé Campion, qu'il faisoit demeurer à Paris, de venir souvent me faire compliment de sa part : il m'apportoit quelquefois de la nompareille et des dragées de Sedan, que son maître m'envoyoit.

Monsieur, qui demeura à Blois depuis que M. le Comte[1] se fut retiré à Sedan, me commanda de l'y aller trouver. La résolution prise pour partir, madame de Saint-Georges, qui connoissoit la joie que j'avois de me promener, me fit faire un assez grand tour pour aller à Chantilly.

Arrivée à Chantilly, je mis toute la cour en belle humeur. Le roi étoit alors en grand chagrin des soupçons qu'on lui avoit donnés de la reine, et il n'y avoit pas longtemps que l'on avoit découvert cette cassette qui donna sujet à ce qui se passa au Val-de-Grâce, dont on n'a que trop ouï parler. Je trouvai la reine au lit, malade; l'on pouvoit l'être à moins de l'affront qu'elle avoit reçu. Le chancelier l'étoit venue interroger le jour d'auparavant : elle étoit encore dans les premiers sentimens de sa douleur, que la présence de madame de Saint-Georges eut le pouvoir d'adoucir. Elle fut bien aise de voir une personne de confiance à qui elle pût ouvrir son cœur; elles m'appeloient en tiers, dans la croyance que personne ne se pouvoit défier qu'en la présence d'un enfant elles voulussent hasarder de parler d'affaires si importantes. La nécessité les obligeoit de se fier à moi; et si j'avois eu autant d'application à ce qu'elles disoient que j'ai eu de douleur de n'en avoir pas eu, je pourrois ici rapporter des choses particulières que sans doute personne ne sait. Elles

1. On désignait ordinairement par ce titre le comte de Soissons.

ne laissoient pas de m'engager par tout ce qui leur étoit possible à taire leurs entretiens. Une de leurs adresses étoit de me faire sans cesse l'éloge du secret, et je me mis dans l'esprit que le véritable et le plus sûr moyen de le garder étoit d'oublier ce que j'avois ouï dire; à quoi je parvins si bien qu'il ne m'en est jamais souvenu.

Au sortir de Paris, j'allai coucher à Soisy, près Corbeil, belle maison appartenant au président de Bailleul; le lendemain à Fontainebleau, puis à Pluviers[1]. Monsieur vint au-devant de moi jusqu'à Chambord, qui est à trois lieues de Blois; c'est un château qui lui appartient, bâti par François Ier d'une manière fort extraordinaire. Une des plus curieuses et des plus remarquables choses de la maison est le degré, fait d'une manière qu'une personne peut monter et une autre descendre sans qu'elles se rencontrent, bien qu'elles se voient; à quoi Monsieur prit plaisir de se jouer d'abord avec moi. Il étoit au haut de l'escalier lorsque j'arrivai; il descendit quand je montai, et rioit bien fort de me voir courir, dans la pensée que j'avois de l'attraper. J'étois bien aise du plaisir qu'il prenoit, et je le fus encore davantage quand je l'eus joint. Nous montâmes aussitôt après en carrosse ensemble, et nous allâmes à Blois, où les corps de ville me vinrent saluer et me faire compliment, comme tous ceux des autres villes de mon passage, ainsi que c'est l'ordre. Monsieur se

1. Ancien nom de Pithiviers.

donnoit lui-même la peine de penser à mon divertissement, et venoit incessamment dans ma chambre; je m'occupois à tout ce qui pouvoit me réjouir, qui étoit le plus ordinairement à jouer au volant ou à quelque autre jeu d'action, comme la chose du monde que j'aime le mieux. Monsieur avoit cette complaisance de jouer avec moi des discrétions que je gagnois le plus souvent, dont j'étois payée en montres et en toutes sortes de bijoux qui se trouvoient dans la ville.

Monsieur eut à fairè à Paris. Pendant son absence j'allai me promener à Richelieu où j'arrivai le soir.

Il y avoit à toutes les fenêtres de la ville et du château des lanternes de papier de toutes couleurs, dont toutes les lumières faisoient le plus agréable effet du monde. Je passai dans une fort belle rue, dont toutes les maisons sont des mieux bâties et faites depuis peu; ce qui ne doit pas étonner. MM. de Richelieu, quoique gentilshommes de bon lieu, n'avoient jamais fait bâtir de ville. C'est aujourd'hui le plus beau et le plus magnifique château que l'on puisse voir.

Tout ce que l'on peut donner d'ornement à une maison se voit à Richelieu.

Le cardinal y a fait travailler les plus célèbres peintres qui fussent alors à Rome et dans toute l'Italie. Les meubles y sont beaux et riches au delà de tout ce que l'on peut dire. Rien n'est égal à l'immense profusion de toutes les belles choses qui sont dans cette maison. L'on voit sur la cheminée d'une salle les armes du cardinal de Richelieu telles

qu'elles y ont été mises du vivant de son pere, et que le cardinal a voulu qu'on y laissât, à cause qu'il y a un collier du Saint-Esprit, afin de prouver, à ceux qui sont accoutumés à médire de la naissance des favoris, qu'il étoit né gentilhomme de bonne maison. J'ai ouï dire à de vieux domestiques de mon grand-père, qu'il faisoit cas de M. de Richelieu comme d'un homme de qualité : et pour lors les princes du sang ne vivoient pas si familièrement qu'ils font aujourd'hui.

Après avoir passé deux jours à Richelieu, nous partîmes pour Fontevrault, où madame d'Aiguillon voulut me suivre ; au moins en fit-elle le semblant. Nous passâmes à Chavigny ; on nous y donna la collation ; nous étions à table, elle changea de couleur ; madame du Vigean lui tâta le pouls, et lui dit ces mots : « Ma chère, vous vous trouvez mal ; vous avez la fièvre. » Et elles s'entretinrent une demi-heure de discours patelins qui nous donnèrent sujet de rire. Ce mal supposé n'étoit que pour avoir un prétexte de s'en retourner ; je la pressai fort de le faire, et elle prit congé de moi à Chavigny. Si elle se trouva heureuse d'être débarrassée de nous, je me trouvai bien soulagée de l'être de sa compagnie, et de celle de madame du Vigean.

Toute cette comédie nous fit gagner gaiement Fontevrault, où je fus accablée de caresses de l'abbesse, qui étoit ma parente. La raison de la parenté fit croire à toutes les religieuses qu'elles étoient obligées de me témoigner plus de soins ; j'étois fatiguée de toutes leurs amitiés, et j'en aurois été ma-

lade, si la naïveté de la plupart de ces bonnes filles ne m'eût souvent bien divertie. Il fallut premièrement assister au *Te Deum*, essuyer diverses cérémonies qui durèrent bien longtemps, pendant lesquelles je n'eus d'autre occupation que de souhaiter de rencontrer une folle dont j'avois ouï parler; de quoi j'eus bientôt satisfaction par une assez plaisante aventure.

J'étois arrivée tard, de sorte que les cérémonies furent si longues que le temps étoit devenu obscur. Quand j'entrai dans l'église, Beaumont et Saint-Louis, au lieu de me suivre, allèrent se promener dans les cours de la maison, où elles entendirent des cris horribles. Beaumont eut peur et voulut s'enfuir, Saint-Louis la rassura et lui dit qu'il falloit voir ce que c'étoit. Elles s'avancèrent vers le lieu où elles avoient entendu ce bruit; elles trouvèrent une folle enfermée dans un cachot, où il y avoit une fenêtre d'où l'on ne lui pouvoit voir que la tête. Cette pauvre créature étoit toute nue, et après qu'elles eurent eu quelque temps le plaisir de son extravagance, pour me divertir elles vinrent m'avertir; je laissai l'entretien de madame l'abbesse; je pris ma course vers ce cachot, et n'en sortis que pour souper. Je fis méchante chère; et, crainte de souffrir le même traitement le lendemain, je priai l'abbesse de permettre que mes officiers m'apprêtassent à manger au dehors; elle les envoya chercher pour s'en servir, de sorte que ce jour-là, et les autres qui suivirent, on dîna mieux.

Madame de Fontevrault me régala ce jour-là d'une

seconde folle. Comme il n'y en avoit plus pour un autre jour, l'ennui me prit; je m'en allai.

J'allai de Fontevrault à Saumur entendre la messe à Notre-Dame des Ardillières, lieu fort renommé par la quantité de miracles qui s'y font encore souvent. Je dînai là, et après je continuai mon chemin jusqu'à Bourgueil, abbaye qui appartenoit alors à M. l'archevêque de Reims. Le logement y est assez beau : ce qu'il y a de plus agréable est que c'est le lieu du monde dans la plus belle situation qui se puisse rencontrer. Il me plut tant, que j'y demeurai cinq à six jours, durant desquels M. de Vendôme et messieurs ses enfants me vinrent visiter; ils y amenèrent bien des chiens courants pour me donner le plaisir de la chasse. Après avoir vu passer plusieurs fois le cerf dans les forêts de Bourgueil, je le vis encore longtemps se défendre des chiens dans un étang, et se sauver. Cela fit perdre l'espérance de le revoir; on crut la chasse bien loin; je m'en revins à Bourgueil, où je n'eus pas plutôt monté l'escalier, que le cerf et les chiens entrèrent dans la cour, où la chasse finit à mes yeux, et j'eus même fort commodément le plaisir de voir la curée, qui se fit sur-le-champ.

Je retournai ensuite à Blois. Je passai par Chenonceaux, ancienne maison de la plus extraordinaire figure que l'on puisse voir. C'est une grande et grosse masse de bâtiment sur le bord de la rivière du Cher, auquel tient un grand corps de logis de deux étages, bâti sur un pont de pierre qui traverse la rivière. Tout ce corps de logis ne compose que deux galeries,

qui sont par ce moyen dans un aspect fort agréable. Il ne manque à cette maison qu'un maître qui voulût y faire la dépense de la peinture et de la dorure que mériteroient ces deux pièces; les appartements de la maison, quoique d'un antique dessin, sont néanmoins assez beaux. Pour les jardinages, il n'y manque que ce que l'on n'y veut pas faire; les eaux, les bois et toute la disposition naturelle qu'on peut souhaiter s'y trouvent le plus heureusement qu'il est possible. Ce lieu appartient à M. de Vendôme, et lui est venu de là maison de Lorraine par la reine Louise, sœur de M. de Mercœur, qui depuis la mort de Henri III y avoit toujours fait sa demeure; l'on y voit encore sa chambre et son cabinet, qu'elle avoit fait peindre de noir semé de larmes, d'os de morts et de tombeaux, avec quantité de devises lugubres. L'ameublement est de même; il n'y a pour tout ornement dans cet appartement qu'un portrait en petit de Henri III sur la cheminée du cabinet.

Lorsque Monsieur fut de retour de Paris, nous eûmes les comédiens et les autres divertissements que nous avions eus à Tours. Après Monsieur alla célébrer la Saint-Hubert à Amboise, où il me mena. Je logeai hors de la ville, dans une maison appelée le Clos. Les dames de Tours vinrent voir cette fête; la chasse ne fut pas si divertissante que celle de Bourgueil. Quand la fête fut passée, Monsieur alla coucher à Chenonceaux où je le suivis, et où M. de Beaufort nous donna un souper de huit services de douze bassins chacun, et si bien servi, que quand ç'auroit été

à Paris, l'on n'auroit pu rien faire de mieux ni de plus magnifique. Le lendemain nous retournâmes à Blois, où je ne fis pas grand séjour, à cause de la saison qui commençoit à se sentir de l'hiver.

Monsieur ne revenoit jamais de ses visites qu'il ne passât à ma chambre ; il me faisoit éveiller, et se doutoit bien que j'aurois plus de plaisir à le voir qu'à dormir ; et, après avoir appelé madame de Saint-Georges, Beaumont et Saint-Louis, il nous entretenoit de toutes ses aventures passées, et cela fort agréablement, comme l'homme du monde qui a le plus de grâce et de facilité naturelle à bien parler. Je le mettois le plus souvent qu'il m'étoit possible sur le chapitre de ma belle-mère, pour qui je me sentois beaucoup d'amitié : même nous nous écrivions et je puis dire avec vérité, qu'après avoir parlé d'elle en plusieurs occasions à Son Altesse Royale, personne ne la servit auprès de lui plus utilement que moi. Monsieur m'a dit plusieurs fois que, depuis la mort de ma mère, il n'avoit jamais goûté aucune des propositions de mariage qu'on lui avoit faites, que celle de madame la princesse Marguerite de Lorraine. Il se trouva ensuite en Lorraine : la beauté de cette princesse, qui n'avoit alors que quatorze ans, fit tant d'effet sur son inclination, qu'il résolut de l'épouser et d'en parler à M. de Vaudemont, son père, qui y consentit aussitôt, et l'avertit seulement qu'il falloit cacher ce dessein à M. le duc de Lorraine, son frère, parce qu'il n'y consentiroit pas ; de sorte que, sans éventer l'affaire,

d'accord avec la princesse Marguerite, il alla l'épouser dans un couvent de religieux de l'ordre de Saint-Benoît, que madame de Remiremont, sœur de M. de Vaudemont, avoit fait bâtir à Nancy. Cela fut exécuté à sept heures du soir; il n'y avoit avec eux deux que M. de Vaudemont, madame de Remiremont, M. de Moret, Puylaurens, la gouvernante de la princesse Marguerite, qui s'appeloit, si je ne me trompe, madame de La Neuvillette, et le père bénédictin, qui les maria.

Je reviens à mon voyage, dont je me suis écartée pour dire ce qui auroit sûrement moins ennuyé que le récit des gîtes du grand chemin d'Orléans à Paris. Je ne parlerai pas de ce que je fis à La Motte, en Sologne, qui appartient à M. l'archevêque de Bourges, qui en étoit alors abbé. Il m'avoit priée d'aller en sa maison de La Motte, et me prépara tellement y être bien traitée, qu'il me dit que je n'aurois pas besoin d'y faire aller mes officiers. Sur sa parole, j'envoyai droit à Orléans ceux que Monsieur m'avoit fait donner. Ce prétendu château, dont les fossés n'étoient presque que tracés, ne consistoit qu'en un petit pavillon où il n'y avoit qu'une salle et une chambre à côté, où toute ma compagnie et mes femmes couchèrent. Je crois que nous étions plus de vingt qui passâmes la nuit dans ces deux lieux-là, et qu'il n'y en avoit guère moins dans une chambre où l'on avoit mis mes gens. Après avoir remercié M. l'abbé de la charité qu'il avoit eue pour les officiers et les gardes de Son Altesse Royale, de leur

avoir fait épargner ce gîte, je lui demandai où étoient ces appartements dont il m'avoit parlé; il envoya sans me répondre chercher un plan qui étoit peint sur une toile, où il fit voir une fort belle représentation de maison; et cependant je n'y trouvai pas tant de commodités en peinture que j'avois reçu d'incommodités en effet. Elles furent accompagnées d'un si mauvais souper, que nous ne fûmes guère plus rassasiés que s'il nous l'eût aussi donné en peinture. Si ce régal ne chargea pas l'estomac, il épanouit bien la rate, et la franchise de M. l'abbé valoit mieux que tout le reste.

Je passai l'hiver à Paris de la même sorte que j'avois fait les autres. J'allois aux assemblées que madame la comtesse de Soissons faisoit faire à l'hôtel de Brissac deux fois la semaine : leurs divertissements ordinaires étoient les comédies; j'aimois fort à danser : l'on y dansa souvent pour l'amour de moi, et celle qui y prenoit le plus de part étoit mademoiselle de Longueville. Nous avions, elle et moi, l'habitude de nous moquer de tout le monde, quoiqu'il eût été fort aisé de nous le rendre; nous étions habillées aussi ridiculement qu'on le pouvoit être, il n'y a grimace au monde que nous ne fissions, encore que sa gouvernante et la mienne nous en fissent toutes les réprimandes imaginables. Le seul moyen de nous en empêcher fut de nous défendre de nous voir : il étoit notoire que cette privation nous seroit rude, à cause de la grande amitié que nous avions l'une pour l'autre.

La cour étoit fort agréable alors : l'attachement du roi pour madame de Hautefort, qu'il tâchoit de divertir tous les jours, y contribuoit beaucoup. La chasse étoit un des plus grands plaisirs du roi ; nous y allions souvent avec lui : madame de Beaufort, Chemeraut et Saint-Louis, filles de la reine, d'Escars, sœur de madame de Hautefort, et Beaumont, venoient avec moi. Nous étions toutes vêtues de couleur, sur de belles haquenées richement caparaçonnées, et, pour se garantir du soleil, chacune avoit un chapeau garni de quantité de plumes. L'on disposoit toujours la chasse du côté de quelques belles maisons, où l'on trouvoit de grandes collations, et au retour le roi se mettoit dans mon carrosse entre madame de Hautefort et moi. Quand il étoit de belle humeur, il nous entretenoit fort agréablement de toutes choses. Il souffroit dans ce temps-là qu'on lui parlât avec assez de liberté du cardinal de Richelieu ; et une marque que cela ne lui déplaisoit pas, c'est qu'il en parloit lui-même ainsi.

Sitôt que l'on étoit revenu, on alloit chez la reine ; je prenois plaisir à la servir à son souper, et ses filles portoient les plats. L'on avoit réglément trois fois la semaine le divertissement de la musique, que celle de la chambre du roi venoit donner, et la plupart des airs qu'on y chantoit étoient de sa composition ; il en faisoit même les paroles. Le roi étoit de si galante humeur, qu'aux collations qu'il nous donnoit à la campagne, il ne se mettoit point à table, et nous servoit. Il mangeoit après nous et sembloit

n'affecter pas plus de complaisance pour madame de Hautefort que pour les autres, tant il avoit peur que quelqu'une s'aperçût de sa galanterie. S'il arrivoit quelque brouillerie entre eux, tous les divertissements étoient sursis ; et si le roi venoit dans ce temps-là chez la reine, il ne parloit à personne et personne aussi n'osoit lui parler ; il s'asseyoit dans un coin, où le plus souvent il bâilloit et s'endormoit. C'étoit une mélancolie qui refroidissoit tout le monde, et pendant ce chagrin il passoit la plus grande partie du jour à écrire ce qu'il avoit dit à madame de Hautefort et ce qu'elle lui avoit répondu.

Madame la princesse et madame de Vendôme vinrent à Saint-Germain et y amenèrent mesdemoiselles leurs filles. Ce me fut une compagnie nouvelle ; elles venoient se promener avec moi, et le roi s'en trouva fort embarrassé ; il perdoit contenance quand il voyoit quelqu'un à qui il n'étoit pas accoutumé, comme un simple gentilhomme qui seroit venu de la campagne à la cour. La naissance de monseigneur le Dauphin me donna une occupation nouvelle : je l'allois voir tous les jours et je l'appelois *mon petit mari;* le roi s'en divertissoit. Le cardinal de Richelieu, qui ne vouloit pas que je m'y accoutumasse ni qu'on s'accoutumât à moi, me fit ordonner de retourner à Paris. La reine et madame de Hautefort firent tout leur possible pour me faire demeurer ; elles ne purent l'obtenir, et j'eus beaucoup de regret. Ce ne furent que pleurs et que cris quand je quittai le roi et la reine.

Après ce déplaisir, il m'en fallut essuyer encore un autre. L'on me fit passer par Ruel pour voir le cardinal, qui y faisoit sa demeure ordinaire quand le roi étoit à Saint-Germain. Il avoit tellement sur le cœur que j'eusse appelé le Dauphin *mon petit mari*, qu'il m'en fit une grande réprimande. Il me dit si sérieusement tout ce que l'on auroit pu dire à une personne raisonnable, que je me mis à pleurer ; pour m'apaiser, il me donna la collation. Je ne laissai pas de m'en retourner fort en colère de tout ce qu'il m'avoit dit.

Lorsque la reine sut le discours que le cardinal m'avoit tenu, elle témoigna en être fâchée, et me dit avec bonté : « Il est vrai que mon fils est trop petit ; tu épouseras mon frère. » Elle vouloit parler du cardinal-infant[1], qui étoit en Flandre pour lors capitaine général du pays, et qui y commandoit les armées du roi d'Espagne ; et moi, qui ne me souciois pas de me marier, j'écoutois moins tous ces projets que je ne songeois à danser et aux divertissements de cet hiver.

Je fus encore aux assemblées et aux comédies que madame la comtesse de Soissons faisoit donner. Madame la Princesse, à son imitation, en faisoit à l'hôtel de Ventadour. Il y avoit dans Paris des brigues perpétuelles pour ces deux assemblées, à qui s'attireroit plus de gens, c'est-à-dire plus d'hommes ; quant aux femmes, le nombre en étoit toujours réglé.

1. Il était cardinal de Tolède.

Nous n'avions point de plus grand divertissement que lorsqu'il venoit quelqu'un de ceux de l'hôtel de Ventadour, comme MM. de Beaufort, Coligny, Saint-Mesgrin, que je nomme comme les tenants de l'assemblée et les plus galants qui donnoient les comédies et les violons. Quand ils venoient, nous nous donnions le mot l'une à l'autre pour ne les point faire danser. Si quelqu'une par hasard ou par intelligence secrète les prenoit, c'étoit une grande douleur à toute notre cabale; et nous ne cessions, mademoiselle de Longueville et moi, d'en gronder. En effet, si nous embarrassions parmi nous ceux de l'hôtel de Ventadour, nous étions aussi fort embarrassées avec eux. Pour moi, qui étois quelquefois priée par madame la Princesse d'aller à ses bals, je n'y allois point avec plaisir; quand j'étois là, je ne savois que leur dire, et aussi ne me parloit-on guère; je ne voyois de toutes parts que chuchoteries perpétuelles entre eux, et l'on m'y traitoit tellement de petite fille, que je ne revenois de là qu'avec un dépit mortel dans le cœur. Ce fut la grande cause qui fit naître l'aversion qu'on a vue depuis entre M. le Prince et moi, et que j'ai eue pour toute sa maison. S'il y avoit quelques grandes assemblées où toutes nos deux bandes fussent mêlées, c'étoient des intrigues inconcevables pour s'empêcher de danser les unes les autres; c'étoient là nos affaires d'État et nos occupations.

Pendant que nous ne nous appliquions qu'à passer notre temps, il se faisoit à la cour des brigues plus

considérables que celles qui nous partageoient dans nos bals. M. le cardinal de Richelieu mit M. de Cinq-Mars auprès du roi, qui en fit son favori, en la place de M. de Saint-Simon, premier écuyer, que l'on relégua en son gouvernement de Blaye. Le sieur de Cinq-Mars ne fut pas plutôt établi que le cardinal en fit son confident et s'en servit pour chasser de la cour madame de Hautefort et Chemeraut, dont j'eus un grand déplaisir, qui augmenta encore parce que je n'osois les aller voir.

Ce n'étoit pas là tout l'intérêt que je prenois aux affaires de la cour : je prenois grande part à celles de M. le comte de Soissons, qui y empiroient tous les jours. Le roi alla en Champagne pour lui faire la guerre. Je n'avois point d'aversion pour la personne de M. le Comte. Cependant je n'avois, sans savoir pourquoi, nulle inclination à me marier. La malheureuse destinée qu'il eut en ses desseins fait bien voir que nous n'étions pas nés l'un pour l'autre; je ne laissai pas de bien pleurer sa mort.

Hors la disproportion de mon âge avec le sien, mon mariage avec lui étoit très faisable : c'étoit un fort honnête homme, doué de grandes qualités, et qui, pour être cadet de sa maison, n'avoit pas laissé d'être accordé avec la reine d'Angleterre. L'on ne peut disconvenir que ce n'ait été une grande perte pour l'Etat que celle d'un prince du sang auss accompli que l'étoit celui-là.

Je remarquerai ici ce qui arriva à madame la Comtesse le jour de la mort de monsieur son fils,

dans sa maison de Bagnolet. Elle passoit d'une chambre à une autre ; il tomba du lambris deux palmes à ses pieds, qui lui donnèrent de la surprise ; elle ne fit pas réflexion que cela pût être de mauvais augure, et dit seulement qu'on les rattachât au lieu d'où elles étoient parties. L'on a depuis voulu que la chute de ces deux palmes fût un présage de la funeste nouvelle qui lui fut annoncée.

Comme je ne m'entretiens ici de ce qui est arrivé de mon temps, de ma connoissance, qu'à mesure que quelque chose de particulier m'en fait souvenir, j'ai laissé échapper la naissance de M. le duc d'Anjou. Il naquit au mois de septembre 1640. J'étois alors à Bois-le-Vicomte, où j'avois été dès le mois de juin, et j'appris sa naissance par le bruit des canons de Paris. Je n'allai pas pour cela plus tôt à Paris que pour y passer l'hiver, durant lequel il n'y eut rien de remarquable que le mariage du duc d'Enghien avec mademoiselle de Brézé, nièce du cardinal de Richelieu. Ce ministre ne devoit espérer cet honneur que par de fortes instances auprès de monsieur le Prince; tout au contraire, celui-ci demanda au cardinal, comme à genoux, mademoiselle de Brézé, et fit pour l'avoir ce qu'il auroit fait s'il avoit eu intention d'avoir pour son fils la reine de tout le monde. Il le pria de marier en même temps mademoiselle de Bourbon à M. le marquis de Brézé. M. le cardinal répondit qu'il vouloit bien donner des demoiselles à des princes, et non pas des gentilshommes à des princesses : il ne lui fit donc la grâce que de lui accorder mademoiselle

de Brézé pour M. le duc d'Enghien. Ils furent fiancés dans la chambre du roi, comme c'est la coutume pour les princes du sang ; et ce jour-là le prince donna un fort beau ballet dans le Palais-Cardinal, où le roi, la reine et toute la cour étoient.

Il y eut un bal ensuite, où mademoiselle de Brézé, qui étoit fort petite, tomba comme elle dansoit une courante, à cause que, pour rehausser sa taille, on lui avoit donné des souliers si hauts qu'elle ne pouvoit marcher. Il n'y eut point de considération qui empêchât de rire toute la compagnie, sans excepter M. le duc d'Enghien, qui ne consentoit à cette affaire qu'à regret et que par la crainte qu'il avoit de déplaire à monsieur son père.

Peu après son mariage, il tomba si grièvement malade que l'on crut qu'il en mourroit, et tout le monde l'attribua au chagrin que lui avoit donné cette affaire : outre que du côté de la beauté et des qualités de l'esprit sa femme n'avoit rien qui la mît au-dessus du commun, elle étoit encore si enfant que, plus de deux ans après être mariée, elle jouoit avec des poupées ; aussi étoit-elle assez méprisée de toute la famille de monsieur son mari ; de quoi elle s'aperçut, et s'assujettit à me voir et n'avoir de joie et de plaisir que chez moi. Elle me faisoit pitié, et cette seule considération me faisoit m'accommoder à ses visites.

L'année d'après son mariage (1642), elle fut envoyée au couvent des Carmélites de Saint-Denis, pour lui faire apprendre à lire et à écrire durant l'absence

de monsieur son mari, qui avoit suivi le roi au voyage qu'il fit en Roussillon. L'on jugea que cette jeune femme se formeroit mieux dans un couvent qu'ailleurs, parce que l'on m'en avoit vu revenir, après une fort longue maladie, plus sage que je n'avois été.

Le soin des affaires publiques n'empêcha pas M. le Prince d'en faire une domestique : il maria mademoiselle de Bourbon à M. de Longueville, qui fut pour elle une cruelle destinée. Il étoit vieux ; elle étoit fort jeune et belle comme un ange. Cette fâcheuse disproportion n'empêcha pas qu'elle ne s'accommodât à ce parti de très-bonne grâce, ce que je remarquai fort bien à ses fiançailles, où je fus priée.

La cour fut en deuil un peu après, à cause de la mort de la reine, ma grand'mère [1].

A cette nouvelle succéda celle du procès et de l'exécution de Cinq-Mars, grand écuyer de France, et de M. de Thou [2] : dont j'eus beaucoup de regret, parce que Monsieur étoit malheureusement mêlé dans l'affaire qui les fit périr, jusque-là même que l'on a cru que la seule déposition qu'il fit à M. le chancelier fut ce qui les chargea le plus, et ce qui fut cause de leur mort.

Le deuil de la reine, ma grand'mère, m'obligeoit à me renfermer dans une chambre noire. J'observai

1. Marie de Médicis mourut à Cologne le 3 juillet 1642.
2. François-Auguste de Thou, décapité le 12 septembre 1642

cette retraite dans toute la régularité possible.

Cette année-là fut remarquable par plusieurs accidents : le cardinal ne jouit pas longtemps de la défaite de M. de Cinq-Mars ; il revint fort malade du voyage de Roussillon.

Son mal empiroit tous les jours, et il ne put suivre le roi dans le retour du voyage. Sa Majesté l'attendoit à Fontainebleau, où il se rendit quelques jours après. Le sacrifice qu'on venoit de lui faire de la tête de MM. de Cinq-Mars et de Thou ne parut pas lui suffire : il voulut que tous ceux qui avoient été des amis de ces malheureux, et qui lui faisoient ombrage, se sentissent des effets de sa colère. Quoiqu'il fût réduit à l'extrémité par la violence de son mal, il fit aller la cour à Paris, où il se fit transporter ; et là, quoiqu'il ne vît le roi que dans les visites que Sa Majesté lui faisoit l'honneur de lui rendre, il sut si bien se prévaloir des tendresses feintes ou véritables qu'il en recevoit, que peu de jours avant sa mort il fit chasser de la cour Troisville, capitaine des mousquetaires de la garde ; Tilladet, capitaine au régiment des gardes ; la Salle et quelques autres, quoique le roi eût une peine incroyable à s'y résoudre, et principalement à l'égard de Troisville. L'on croit même que la difficulté que le cardinal y reconnut le saisit tellement, par l'idée qu'il avoit de la diminution de sa faveur, que la crainte et le dépit avancèrent sa mort de quelques jours.

Il finit les siens après cette dernière victoire, le 4 décembre 1642. Le roi vint à Paris ce jour-là : il

ne le vit qu'un moment devant qu'il rendît l'esprit, et lorsqu'il sortit du Palais-Cardinal, il voulut que les portes en demeurassent saisies par ses gardes. L'avis qu'on en donna au cardinal avant qu'il mourût le mortifia sensiblement; ce lui eût été un bien plus rude déplaisir s'il eût prévu l'indifférence avec laquelle son maître apprit la nouvelle de sa mort.

Le roi remit le maniement des affaires au cardinal Mazarin sur l'avis du cardinal de Richelieu.

Le désir extrême que j'avois de revoir Monsieur à la cour m'en fit naître l'espérance quand le cardinal de Richelieu mourut. Je n'étois pas la seule à qui cette mort donna de la joie, puisque, outre un nombre infini de particuliers, l'on peut juger que la reine et Monsieur en durent sentir beaucoup d'avoir perdu leur plus grand ennemi. L'accommodement de Monsieur se fit, il revint à Paris et vint descendre chez moi. Il soupa chez moi, où étoient les vingt-quatre violons; il y fut aussi gai que si MM. de Cinq-Mars et de Thou ne fussent pas demeurés par les chemins.

Madame de Saint-Georges avoit été malade tout l'hiver; son mal augmenta; le 13 de février, elle eut le transport au cerveau, qui lui fit perdre connoissance. J'appris le matin, à mon réveil, l'état où elle étoit; je me levai en grande diligence pour aller lui témoigner par quelques devoirs la reconnoissance que j'avois de ceux dont elle s'étoit si dignement occupée auprès de moi depuis que j'étois au monde. J'arrivai comme on employoit tous les remèdes pos-

sibles pour la faire revenir; on y réussit après beaucoup de peine, et aussitôt on lui apporta le viatique et l'extrême-onction, qu'elle reçut avec tous les témoignagnes d'une âme véritablement chrétienne. Elle répondoit à toutes les prières avec une dévotion admirable.

Cela fait, elle appela ses enfants pour leur donner sa bénédiction, et me demanda permission de me la donner aussi ; elle me dit que l'honneur qu'elle avoit d'être auprès de moi depuis ma naissance faisoit qu'elle osoit prendre cette liberté. Je sentois une tendresse pour elle qui répondoit à celle qui paroissoit dans tous les soins qu'elle avoit eus de mon éducation : je me mis à genoux auprès de son lit, les yeux baignés de larmes; je reçus le triste adieu qu'elle me dit; je l'embrassai. J'étois tellement touchée de sa perte et d'une infinité de bonnes choses qu'elle m'avoit dites, que je ne la voulois pas quitter qu'elle ne fût morte. Elle pria qu'on me fît retirer, et ses enfants aussi; elle s'attendrissoit trop par nos larmes et nos cris, et témoignoit que je faisois seule tout le sujet des regrets qu'elle étoit capable d'avoir. Je m'en allai dans ma chambre, où je ne fus pas plus tôt entrée qu'elle commença d'agoniser, et mourut un quart d'heure après.

Monsieur me commanda d'aller à l'hôtel de Guise où il logeoit alors; il me laissa sa chambre, et alla chez les baigneurs. Aussitôt que je fus à l'hôtel de Guise, j'allai avec mademoiselle de Saint-Louis, qui m'y avoit suivie, voir madame la comtesse de Fiesque

qui y logeoit. Elle me témoigna prendre beaucoup de part à ma douleur. Je m'en allai le lendemain au couvent des Carmélites de Saint-Denis, pour attendre là que Monsieur m'eût choisi une gouvernante. Je lui écrivis de là et à la reine, si ma mémoire ne me trompe, pour les supplier de me donner madame la comtesse de Fiesque qui étoit malade depuis six mois. Cependant ce fut un remède merveilleux contre ses maux : incontinent que Monsieur lui eut fait dire qu'il désiroit la mettre auprès de moi, les forces lui revinrent, et cette nouvelle lui redonna comme miraculeusement la santé.

Lorsqu'elle arriva à Saint-Denis, je ne manquai pas de lui témoigner beaucoup de joie d'être entre ses mains ; que je l'avois souhaité et y avois contribué. Elle me fit connoître qu'elle le savoit bien, et qu'elle se sentoit m'être fort obligée. Ainsi les premiers jours se passèrent bien doucement : elle y contribuoit fort aussi par les agréments de son esprit ; elle me faisoit mille contes de son temps, très-capables de divertir, qui me faisoient prendre grand plaisir à sa conversation. Elle commença sa fonction par un inventaire qu'elle fit faire de tous mes bijoux pour m'empêcher d'en donner sans sa permission. Elle prit ensuite la clef de mon écritoire, qui y tenoit d'ordinaire (ce qui faisoit qu'elle demeuroit toujours ouverte), afin de la garder, parce qu'il n'étoit pas à propos, disoit-elle, qu'elle fût en ma disposition, et qu'elle devoit voir tout ce que j'écrivois, et à qui.

Ce procédé me déplut au dernier point, et je trouvai sa direction bien gênante. Cependant, quoique peu accoutumée à une telle dépendance, je souffrois cela sans rien dire. A la vérité je n'en pus pas faire autant dans une autre occasion qui arriva bientôt, cette querelle, d'agréable que je l'avois trouvée, me la rendit fâcheuse. Nous devînmes depuis fort sujettes à nous brouiller ensemble. Je me trouvai un jour un peu incommodée de rhume; mon médecin m'ordonna quelque remède, que je ne voulus point prendre, comme cela m'étoit assez ordinaire. Elle s'imagina, quoique j'eusse quinze ans passés, qu'il me falloit traiter en enfant : elle m'enferma dans ma chambre, et fit dire à ma porte qu'on ne me voyoit point, parce que j'étois malade. Je trouvai cette manière d'agir aussi haute qu'elle étoit incommode ; j'eus le moyen d'échapper de ma chambre ; je m'en allai à son cabinet, où je savois qu'elle étoit ; je l'enfermai et j'emportai la clef. Elle fut quelques heures en inquiétude, parce que l'on ne pouvoit avoir des serruriers ; et sa peine étoit d'autant plus grande que j'avois enfermé son petit-fils dans un autre lieu, et qui crioit comme si je l'eusse maltraité. Je prenois un plaisir non pareil à l'embarras où je m'apercevois bien qu'elle étoit, et il n'y avoit point de malice dont je ne m'avisasse pour me venger d'elle.

Peu après que l'on eut mis madame la comtesse de Fiesque auprès de moi, le roi tomba malade. Au commencement du mois d'avril suivant, il commença à empirer, et ne fit que languir et souffrir jusqu'au

quatorzième jour de mai, qui fut celui de son décès. Les pieux et généreux sentiments de son âme donnoient de l'édification; il s'entretenoit de la mort avec une résolution toute chrétienne; il s'y étoit si bien préparé, qu'à la vue de Saint-Denis par les fenêtres de la chambre du château neuf de Saint-Germain, où il s'étoit mis pour être en plus bel air qu'au vieux, il montroit le chemin de Saint-Denis, par lequel on mèneroit son corps; il faisoit remarquer un endroit où il y avoit un mauvais pas, qu'il recommandoit qu'on évitât, de peur que le chariot ne s'embourbât. J'ai même ouï dire que durant sa maladie il avoit mis en musique le *De profundis* qui fut chanté dans sa chambre incontinent après sa mort. Il ordonna, avec la même tranquillité d'esprit, ce qui seroit à faire pour le bien de l'administration de son royaume quand il seroit mort.

Au commencement de la régence, il se fit un parti contre la faveur du cardinal Mazarin, qu'on nomma le parti des *importants;* ils faisoient grand bruit, et ce fut sans effet.

Les premiers mois de la régence furent les plus beaux que l'on pût souhaiter. Celui à qui, dans les commencements, il sembloit qu'elle devoit porter le plus de bonheur, je veux dire M. de Beaufort, fut le premier qui se ressentit de la disgrâce. Aussitôt que la reine fut la maîtresse, il parut que toute la faveur ne regardoit que lui, et le seul qui lui faisoit ombrage étoit le cardinal Mazarin. Cela mit bientôt de la haine entre eux deux: l'intrigue du cardinal l'emporta sur

l'autre; l'on en fit une affaire d'État; et, lorsqu'on y pensoit le moins, l'on arrêta M. de Beaufort dans le cabinet de la reine : ce qui fut exécuté par le sieur de Guitaut, capitaine de ses gardes. Le lendemain le prisonnier fut mené au bois de Vincennes, et l'on chassa tous ses amis; l'on mit en prison quelques-uns de ses domestiques, et dans cette seule journée tous les *importants* furent défaits. Ce fut en peu de temps un grand changement à la cour, et un trait d'autorité qui servit bien à établir celle du cardinal Mazarin. C'étoit tellement son affaire, que la reine dit tout haut que l'on s'étoit assuré de M. de Beaufort, parce qu'il avoit voulu faire assassiner le cardinal Mazarin.

Pendant la maladie dont le feu roi est mort, Monsieur, qui avoit eu permission de venir à la cour, se réconcilia avec lui et obtint le consentement à son mariage, qu'il n'avoit point voulu jusqu'alors reconnoître valable; et le roi lui permit en même temps de faire venir Madame, à condition que lorsqu'elle seroit à Paris ils déclareroient tous deux à M. l'archevêque, qu'afin de ne laisser rien à désirer pour la validité de leur mariage, ils le confirmoient autant que cela pouvoit être nécessaire : déférence qu'il désira pour une preuve du respect et de l'obéissance que Monsieur lui devoit. Madame étoit encore à Cambray lorsque cette proposition-là lui fut faite; elle ne l'eut pas plus tôt ouïe qu'elle fut prête à s'en retourner plus loin : elle disoit que lorsqu'il y alloit de l'honneur l'on ne devoit avoir de complaisance

pour qui que ce soit. Il fallut faire quelques voyages vers elle avant que de vaincre sa résistance sur ce point; encore ne se rendit-elle qu'avec une répugnance incroyable. Elle fit cependant assez de diligence pour entrer en France avant la mort du roi; ce fut si peu avant sa mort, qu'elle ne le put pas voir.

J'allai au-devant d'elle à Gonesse, d'où elle alla à Meudon sans passer par Paris; elle ne vouloit pas y venir qu'elle ne fût en état de saluer Leurs Majestés; ce qu'elle ne pouvoit faire parce qu'elle n'étoit pas habillée de deuil. Nous arrivâmes tard à Meudon, où Monsieur s'étoit rendu pour l'y recevoir, et il la trouva dans la cour : leur abord se fit en présence de tous ceux qui l'accompagnoient. Après avoir resté peu de temps dans la cour du château de Meudon, Madame monta à sa chambre, et puis Monsieur vint l'appeler pour aller à la chapelle, où M. l'archevêque de Paris étoit revêtu de ses habits pontificaux, la mitre en tête et la crosse en main, et attendoit avec les cérémonies requises pour recevoir la déclaration de Leurs Altesses royales.

J'accompagnai Madame dans cette cérémonie. Monsieur dit à M. l'archevêque qu'encore qu'il fût assuré qu'il n'y eût aucune nullité en son mariage, pour satisfaire à la promesse qu'il avoit faite au roi, et aux ordres qu'il en avoit reçus, il venoit avec Madame lui faire la déclaration que Sa Majesté avoit désirée pour une plus grande sûreté. Madame, de son côté, dit, les larmes aux yeux, que rien n'étoit

moins nécessaire que cette démarche; que cependant le roi l'avoit voulu. Chacun fit la révérence, et aussitôt après on se retira. Madame n'avoit plus cette grande beauté dont Monsieur avoit été autrefois charmé, et la manière dont elle étoit habillée ne contribuoit pas à réparer le tort que les chagrins de plusieurs années lui avoient causé.

La brouillerie des affaires d'Angleterre, qui avoit commencé sous le ministère du cardinal Richelieu, se trouva telle dans cette année-là, que la reine d'Angleterre fut contrainte de quitter le pays et de venir se réfugier en France. Elle débarqua en Bretagne, au port de Brest; elle avoit une maladie pour laquelle les médecins lui ordonnèrent les eaux de Bourbon. Elle y alla en prendre avant que de venir à la cour. Quand elle eut fait ses remèdes et qu'on sut qu'elle devoit arriver, je fus envoyée au-devant d'elle de la part de Leurs Majestés dans un carrosse du roi, comme c'est la coutume, jusqu'au Bourg-de-la-Reine, où je la trouvai avec Monsieur, qui y étoit allé avant moi. Comme nous la menions à Paris, nous rencontrâmes Leurs Majestés un peu au delà du faubourg Saint-Jacques; et après s'être réciproquement salués, et les compliments faits de part et d'autre, la reine d'Angleterre se mit avec le roi et la reine. Quoiqu'elle eût pris beaucoup de soin pour réparer ses forces et sa santé, elle étoit en toute manière en un état si déplorable, que tout le monde en avoit pitié. On la fit loger au Louvre, où le lendemain elle reçut tous les honneurs dus à une reine, et à une

reine fille de France. Elle parut durant quelques mois en équipage de reine; elle avoit avec elle beaucoup de dames de qualité, des filles d'honneur, des carrosses, des gardes, des valets de pied. Cela diminua petit à petit, et peu de temps après rien ne fut plus éloigné de sa dignité que son train et son ordinaire.

Je rendis fort assidument visite à la reine d'Angleterre, qui, toute malheureuse qu'elle étoit, ne laissoit pas de prendre plaisir à exagérer toutes ses prospérités passées, la douceur de la vie qu'elle menoit en Angleterre, la beauté et la bonté du pays, les divertissements qu'elle y avoit eus, surtout les bonnes qualités du prince de Galles, son fils. Elle témoigna souhaiter que je le pusse voir : je conjecturai assez de là ses intentions, et la suite fera voir que je ne me trompois pas dans le jugement que j'en fis.

Sur la fin de l'hiver de 1645, un mariage fit grand bruit à la cour et partout : ce fut celui de mademoiselle de Rohan, fille du feu duc de ce nom, qui s'est tant signalé durant la guerre des huguenots, qu'il a si souvent rallumée. Elle étoit héritière de la maison, âgée de vingt-sept à vingt-huit ans, et avoit toujours vécu dans la réputation d'une vertu non pareille. Rien n'étoit pareil à sa fierté; néanmoins elle se prit d'inclination pour M. Chabot. Il avoit toujours eu la fortune assez contraire : aussi son équipage ne consistoit-il qu'en un misérable carrosse mal suivi, qui le traînoit chez mademoiselle de Rohan. Il relevoit à la vérité ce médiocre état par beaucoup de bonnes

qualités qui le faisoient considérer de tout le monde.

Quoiqu'il ne fût pas beau, il avoit fort bonne mine, beaucoup d'esprit, étoit bien fait de sa personne, et dansoit parfaitement bien. Cet amour dura quelques années et donna occasion à une infinité de jolies intrigues.

Madame de Rohan avoit fait défendre à toute sorte de prêtres de marier sa fille. Monsieur et Madame de Sully la menèrent à Sully avec Chabot, où un prêtre, qui passoit sur la rivière de Loire et qui venoit de Rome avec permission de les marier, les maria. Quand madame de Rohan le sut, elle ne pensa plus qu'aux moyens de s'en venger : ce qu'elle a fait aussi depuis en tout ce qu'elle a pu. Cette affaire entretint toute la terre durant l'hiver.

Sitôt que le printemps fut venu, le voyage que Leurs Majestés firent à Compiègne fit changer de discours.

Comme le malheur des affaires d'Angleterre continua, le roi d'Angleterre envoya le prince de Galles, son fils, en France, pour qu'il y fût en sûreté. Il arriva à la cour, qui étoit à Fontainebleau. Il n'avoit que seize ou dix-sept ans : il étoit assez grand pour son âge, la tête belle, les cheveux noirs, le teint brun, et passablement agréable de sa personne. Ce qui en étoit le plus incommode, c'est qu'il ne parloit ni n'entendoit en façon du monde le françois. L'on ne laissoit pas d'avoir soin de lui tenir bonne compagnie; et durant les trois jours qu'il resta à Fontainebleau on lui donna le divertissement de la

chasse, et tous les autres que l'on put dans ce temps-là.

J'avois trouvé mademoiselle d'Épernon au retour de Fontainebleau dans de si fortes pensées de dévotion, que l'appréhension de la perdre me tenoit l'esprit dans une inquiétude perpétuelle. Je l'avois toujours vue éloignée de l'austérité qu'elle prêchoit à toute heure : elle ne parloit plus que de la mort, du mépris du monde, du bonheur de la vie religieuse et de semblables propos. M. d'Épernon, qui étoit gouverneur de Guienne, la manda avec sa belle-mère pour aller à Bordeaux, et elle disoit qu'elle feroit là son salut bien mieux qu'à la cour.

Nous continuâmes à nous entretenir de ces tristes discours jusqu'à la veille de son départ, qui fut le jour de Sainte-Thérèse, qu'elle me vint dire adieu. Elle me trouva au lit, où j'étois demeurée pour quelque indisposition; elle se mit à genoux devant moi, et me dit que les bontés que j'avois eues pour elle, et la confiance réciproque qui avoit été entre elle et moi, l'obligeoient à me donner part de la résolution où elle étoit de se rendre carmélite. Il n'en falloit pas tant pour émouvoir la tendresse que j'avois pour elle : touchée de son dessein, je ne pus en avoir part sans pleurer; j'employai alors toutes les raisons que je pus pour l'en détourner : je lui reprochai le peu de sentiment qu'elle avoit pour moi; je lui dis que, quand il n'y auroit point de considération qui la regardât, celle de M. d'Épernon devoit être puissante pour la retenir, qu'il n'avoit de consolation que

celle qu'elle lui donnoit. Elle avoit déjà formé sa résolution trop fortement pour rien écouter qui la pût changer; elle m'engagea à n'en parler à personne, et s'en alla ainsi cruellement à Bordeaux avec madame d'Épernon, et notre séparation nous coûta bien des larmes.

Un jour que je devois aller à une assemblée chez madame de Choisy, femme du chancelier de Monsieur, qui m'en donnoit tous les ans, la reine d'Angleterre, qui voulut me faire coiffer et me parer elle-même, vint le soir à mon logis exprès, et prit tous les soins imaginables de m'ajuster. Le prince de Galles cependant tenoit toujours le flambeau autour de moi pour éclairer, et eut ce jour-là une petite oie incarnate, blanche et noire, à cause que la parure des pierreries que j'avois étoit attachée avec des rubans de ces couleurs-là; j'avois aussi une plume de même; le tout étoit comme la reine d'Angleterre l'avoit ordonné. La reine, qui savoit de quelle main j'étois parée, me manda de l'aller voir avant que d'aller au bal : ce qu'elle ne manquoit jamais de faire toutes les fois que je devois aller à quelques assemblées, parce qu'elle vouloit voir si j'étois habillée à son gré.

Le prince de Galles arriva chez madame de Choisy avant moi, et vint me donner la main à la descente de mon carrosse. Avant que d'entrer dans l'assemblée, je m'arrêtai dans une chambre pour me recoiffer au miroir, et toujours il tint le flambeau; il me suivoit presque pas à pas; et, ce qui est rare et

que je laisse à croire à qui voudra, c'est qu'au dire du prince Robert, son cousin germain et mon proche parent, qui lui servoit d'interprète, il entendoit tout ce que je lui disois, quoiqu'il n'entendît pas le françois.

Quand, après l'assemblée finie, je me retirai, je fus tout étonnée que, lorsque j'arrivai au logis, il m'avoit suivie jusqu'à la porte ; et, lorsque je fus entrée, il passa son chemin. La galanterie fut poussée si ouvertement qu'elle fit grand bruit dans le monde : tout l'hiver elle dura de la même force ; elle parut encore fortement à une fête célèbre qu'il y eut au Palais-Royal sur la fin de l'hiver, où il y eut une magnifique comédie italienne à machines et en musique, avec un bal ensuite, pour lequel la reine me voulut parer. L'on fut trois jours entiers à accommoder ma parure : ma robe étoit toute chamarrée de diamants avec des houppes incarnat, blanc et noir; j'avois sur moi toutes les pierreries de la couronne et de la reine d'Angleterre, qui en avoit encore en ce temps-là quelques-unes de reste. L'on ne peut rien voir de mieux ni de plus magnifiquement paré que je l'étois ce jour-là, et je ne manquai pas de trouver beaucoup de gens qui surent me dire assez à propos que ma belle taille, ma bonne mine, ma blancheur et l'éclat de mes cheveux blonds ne me paroient pas moins que toutes les richesses qui brilloient sur ma personne.

Tout contribua ce jour-là à me faire paroître, parce que l'on dansa sur un grand théâtre accom-

modé tout exprès pour ce sujet, orné et éclairé de flambeaux autant qu'il le pouvoit être; il y avoit au milieu du fond de ce théâtre un trône élevé de trois marches, couvert d'un dais, et tout autour du théâtre des bancs pour les dames qui devoient danser, au pied desquelles étoient les danseurs; et le reste de la salle étoit en amphithéâtre qui nous avoit pour perspective. Le roi ni le prince de Galles ne se voulurent point mettre sur ce trône; j'y demeurai seule; de sorte que je vis à mes pieds ces deux princes et ce qu'il y avoit de princesses de la cour. Je ne me sentis point gênée en cette place. Tout le monde ne manqua pas de me dire que je n'avois jamais paru moins contrainte que sur ce trône; et que, comme j'étois de race à l'occuper, lorsque je serois en possession d'un, où j'aurois à demeurer plus longtemps qu'au bal, j'y serois encore avec plus de liberté qu'en celui-là.

Pendant que j'y étois et que le prince étoit à mes pieds, mon cœur le regardoit du haut en bas aussi bien que mes yeux; j'avois alors dans l'esprit d'épouser l'empereur; à quoi il y avoit beaucoup d'apparence, parce que Mondevergue, qui avoit été envoyé pour faire à l'empereur, de la part de Leurs Majestés, leurs compliments de condoléance sur la perte de sa femme, avoit rapporté que dans tout le pays et dans la cour de Vienne l'on souhaitoit fort que je fusse impératrice; la reine, en m'habillant ce soir-là, ne m'avoit parlé d'autre chose que de ce mariage, et m'avoit dit qu'elle souhaitoit passion-

nément cette affaire-là, et qu'elle y feroit tout son possible, persuadée que c'étoit un bonheur considérable pour sa maison. Ainsi la pensée de l'empire occupoit si fort mon esprit, que je ne regardois plus le prince de Galles que comme un objet de pitié.

Je ne veux pas oublier de dire qu'à ce bal, dont je viens de parler, la reine d'Angleterre s'étoit aperçue que j'avois regardé son fils avec dédain : après en avoir découvert la cause, aussitôt que je la vis, elle me le reprocha, et même elle disoit toujours depuis que j'avois l'empereur en tête. Le cardinal Mazarin me parloit souvent de me faire épouser l'empereur; et quoiqu'il ne fît rien pour cela, il m'assuroit fort qu'il y travailloit. Monsieur me dit un jour : « J'ai su que la proposition du mariage de l'empereur vous plaît. Je suis persuadé que vous ne serez pas heureuse en ce pays-là : l'on y vit à l'espagnole; l'empereur est plus vieux que moi; c'est pourquoi je pense que vous ne sauriez être heureuse qu'en Angleterre, si les affaires se remettent, ou en Savoie. » Je lui répondis que je souhaitois l'empereur, et que ce choix étoit pour moi-même; que je le suppliois d'agréer ce que je désirois; que j'en parlois ainsi avec bienséance; que ce n'étoit pas un homme jeune et galant; que l'on pouvoit voir par là, comme c'étoit la vérité, que je pensois plus à l'établissement qu'à la personne. Mes désirs néanmoins ne purent émouvoir pas un de ceux qui avoient autorité pour faire réussir l'affaire, et je n'eus de tout cela que le déplaisir d'en entendre parler plus longtemps.

Après Pâques il y eut une assemblée au Palais-Royal à cause de la femme d'un ambassadeur de Danemark. Le prince de Galles mena au bal mademoiselle de Guise à ma prière, au lieu de mademoiselle de Longueville, qui le prétendoit.

Ce prince avoit oublié dans ce bal-là de me rendre une courante, comme c'est la coutume ; je dis au prince Robert d'un ton qui lui fit juger que je le trouvois mauvais, que c'étoit bien là le trait d'un habile homme ; et tout aussitôt il m'en fit toutes les excuses imaginables.

Peu de temps après la cour partit pour Compiègne, et de là elle alla à Amiens ; et le désir d'être impératrice, qui me suivoit partout, et dont l'effet me paroissoit toujours proche, me faisoit penser qu'il étoit bon que je prisse par avance les habitudes qui pouvoient être conformes à l'humeur de l'empereur, J'avois ouï dire qu'il étoit dévot, et, à son exemple, je la devins si bien, qu'après en avoir feint l'apparence quelque temps, j'eus pendant huit jours le désir de me faire religieuse aux Carmélites. J'étois si occupée de ce désir, que je ne mangeois ni ne dormois, et j'en eus une inquiétude si grande que, jointe à celle que j'ai naturellement, l'on appréhenda fort que je ne tombasse malade. Toutes les fois que la reine alloit dans les couvents, ce qui arrivoit souvent, je demeurois seule dans l'église ; et, occupée de toutes les personnes qui m'aimoient et qui regretteroient ma retraite, je me mettois à pleurer. Je n'étois pas sans avoir quelque vanité de quitter le monde dans

une pareille conjoncture, qui feroit dire que ce n'étoit que la connoissance parfaite que j'en avois qui me faisoit l'abandonner malgré l'espérance d'un établissement considérable.

Confirmée de jour à autre dans ce dessein, je me déterminai d'en parler à Monsieur ; il se mit en colère, et s'en prit aux personnes qui me voyoient le plus, et me dit : « C'est madame de Brienne et ces bigotes qui vous mettent cela en tête, vous ne leur parlerez plus, et je prierai la reine de ne vous plus mener avec elle dans les couvents. » Lorsque je le vis prendre ma déclaration de cette sorte, la crainte que j'eus qu'il en fît du bruit me détermina à le supplier de n'en plus parler, et je l'assurai que je ne ferois que ce qu'il me commanderoit ; aussi n'a-t-on jamais mieux obéi que je fis en cette occasion-là. A trois jours de là je ne pensai plus à ce que j'avois dit à Son Altesse royale. L'on eut à la cour quelque soupçon de l'intention que j'avois eue de me retirer du monde ; et, sur ce que j'appris qu'on avoit raillé, je raillai aussi, et me défendis d'y avoir seulement pensé.

Quoique le dessein d'être religieuse m'eût quittée, la dévotion m'étoit demeurée, et je me l'étois rendue si sévère que je n'allois point au Cours, je ne mettois point de mouches ni de poudre sur mes cheveux ; la négligence que j'avois pour ma coiffure les rendoit si malpropres et si longs que j'en étois toute déguisée ; j'avois trois mouchoirs de cou, qui m'étouffoient en été, et pas un ruban de couleur,

comme si j'eusse voulu avoir l'air d'une personne de quarante ans, et je pense même que l'on m'auroit fait plaisir de me le dire, quoique je fusse très éloignée d'en avoir l'âge. Je n'avois de satisfaction qu'à lire la vie de sainte Thérèse, et de parler ou d'entendre parler d'Allemagne; il y avoit une telle réforme dans ma manière de vivre et de m'habiller, que vous ne vous étonnerez pas que cela n'ait pas continué. Ce qui m'abandonna le dernier fut ma pensée pour l'Allemagne. Monsieur en écrivit à M. le duc François de Lorraine, qui étoit à Vienne, qui voulut bien s'en entremettre; toute sorte de médiation m'étoit bonne, sans examiner quelle elle pouvoit être.

La cour fit vers l'automne un voyage à Fontainebleau où je recommençai à prendre goût pour les divertissements, de sorte que j'étois avec plaisir aux promenades, aux divertissements et aux comédies. Cela ne servit qu'à modérer l'excès de l'austérité où je m'étois réduite; il resta toujours dans mon cœur les sentiments de la dévotion qui m'avoient pensé conduire jusques aux Carmélites. La cour qui n'avoit eu d'autre intention que de me tromper dans l'espérance qu'elle m'avoit toujours donnée de me marier avec l'empereur, et savoit qu'il étoit prêt de conclure un autre mariage que les nouvelles du monde rendroient bientôt public, se vit obligée de m'en faire part et de commencer par là à se dégager de la parole qu'on m'avoit donnée. Le dépit que j'en eus me fit chercher la vérité; je découvris que le cardinal Mazarin et l'abbé de La Rivière m'avoient trompée;

qu'ils ne m'avoient fait voir de belles apparences à cet établissement que pour m'entretenir d'un vain espoir; qu'ils n'avoient en effet jamais travaillé aux moyens d'en faire réussir le dessein. Je ne laissai pas que d'être sensiblement saisie de colère contre la reine, et c'étoit un ressentiment qui me faisoit d'autant plus de peine que je n'avois aucun moyen d'en montrer les effets.

Un jour, la nouvelle vint de la bataille de Lens que M. le Prince avoit gagnée. Comme l'on savoit l'aversion que j'avois pour lui, personne ne me l'osa dire : l'on mit sur ma table la relation qui étoit venue de Paris; au sortir de mon lit je vis ce papier sur ma table, je lus avec beaucoup d'étonnement et de douleur. Comme je ne devois pas mêler mon aversion à un si grand avantage pour l'État, je ne savois comment démêler l'un de l'autre ; dans cette rencontre je me trouvois moins bonne Françoise qu'ennemie ; je couvris mes pleurs par les plaintes que je fis de quelques officiers de ma connoissance qui avoient été tués ; et, comme le bon naturel est louable principalement aux grands qui sont accusés de n'en guère avoir, et surtout aux grands de la maison de Bourbon, je m'attirai une louange au lieu d'un blâme que je méritois.

Monsieur me manda de revenir à Paris pour me réjouir avec la reine. Ce commandement me déplut fort : le traitement qu'elle m'avoit fait étoit encore si récent, que ce qui lui donnoit de la joie ne m'en donnoit guère; joint à cela celui qui avoit gagné la

bataille, vous pouvez juger comment je m'en souciois. J'obéis cependant et m'en vins à Paris, et le jour de Saint-Louis je trouvai la reine qui s'en alloit aux Jésuites ; je lui dis que j'étois revenue sur la bonne nouvelle, et que je croyois qu'elle me feroit bien l'honneur de croire que j'y prenois la part que je devois. Ce n'étoit pas beaucoup dire : j'allai au *Te Deum* avec elle à Notre-Dame.

Je ne fus pas plutôt arrivée à mon logis que l'on vint me dire la rumeur qui étoit dans la ville, que le bourgeois prenoit les armes et faisoit des barricades, sur ce que l'on avoit arrêté le président de Blancmenil et M. de Broussel. Ce dernier étoit bien plus aimé que l'autre, et parmi le peuple ils l'appelloient leur *père ;* c'étoit un homme de bien et de vertu, au reste de peu d'esprit. Quand je l'ai vu, je me suis étonnée comme il put soutenir si longtemps une telle réputation avec si peu de capacité. Je m'en allai au Luxembourg, je passai le long du quai de la galerie du Louvre, où je ne trouvai que des compagnies des régiments des gardes suisses et françoises sous les armes ; comme j'eus passé le pont Neuf je trouvai force chaînes tendues. Le peuple de Paris m'a toujours beaucoup aimée, parce que j'y suis née et que j'y ai été nourrie ; cela leur a donné un respect pour moi et une inclination plus grande que celle qu'ils ont ordinairement pour les personnes de ma qualité, de sorte que dès qu'ils voyoient mes valets de pied ils abattoient les chaînes.

Après avoir fait ma visite chez Madame, je m'en

allai au Palais-Royal, où tout le monde étoit en grande rumeur, étonné de ce mouvement peu considérable par lui-même, et seulement par les suites qui en pouvoient arriver, et par les exemples des choses passées dont toutes nos histoires sont remplies.

Pour moi qui n'en avois jamais vu, et qui n'étois pas en âge de faire aucune réflexion, toutes les nouveautés me réjouissoient ; les jours qui suivirent, je ne m'amusois qu'à regarder tous les gens qui avoient des épées, qui n'avoient pas coutume d'en porter, et qui les portoient de mauvaise grâce ; voilà à quoi je m'amusois, pendant que toute la France tremblait, quoique j'eusse grand intérêt à sa conservation.

Comme toutes les histoires, et les mémoires de force gens qui écrivent, disent tout ce qui se passa : comme M. le chancelier alla au palais et fut ensuite contraint de se sauver à l'hôtel de Luynes, et toutes les autres circonstances des barricades, je n'en dirai pas davantage; si ce n'est que je me trouvai au Palais-Royal dans le temps que tout le parlement y venoit voir le roi. Après que l'on eut résolu de leur rendre les prisonniers, ils sortirent fort fièrement et d'un air à faire croire qu'ils s'en prévaudroient et qu'ils connaissoient les gens avec qui ils avoient affaire; dès lors ils commencèrent à fronder M. le cardinal.

Ce fut là l'origine des troubles qui ont suivi, et où l'autorité du roi a commencé à être attaquée.

Quoique le mot de *Fronde* ne soit venu que sur

une bagatelle, il faut que je mette ici son origine. Un jour dans ce commencement de troubles que le parlement s'assembloit souvent, Bachaumont, conseiller, parloit d'une affaire qu'il avoit; il dit de sa partie : « je le *fronderai* bien; » et, comme chacun étoit assis à sa place, l'on commença à parler contre M. le cardinal, sans cependant le nommer, quoique l'on le fît assez connoître. Barillon l'aîné commença à chanter :

Un vent de *Fronde*
S'est levé ce matin,
Je crois qu'il gronde
Contre le Mazarin.
Un vent de *Fronde*
S'est levé ce matin.

Peu après, Leurs Majestés sortirent de Paris sous prétexte de faire nettoyer le Palais-Royal et allèrent à Ruel. Le château de Saint-Germain étoit occupé par la reine d'Angleterre, dont le fils, M. le prince de Galles, étoit allé en Hollande. Monsieur ne sortit point de Paris ni moi non plus; j'y allois seulement deux ou trois fois par semaine faire ma cour, et je prenois mon temps les jours de conseil.

L'absence du roi augmenta beaucoup la licence et la liberté avec laquelle l'on parloit dans Paris dans le parlement. Ce corps fit même quelques démarches qui déplurent à la cour, de sorte qu'elle fut obligée d'aller à Saint-Germain, d'où la reine d'Angleterre délogea et vint à Paris.

Comme l'on ne doit jamais balancer à faire son

devoir, quoique notre inclination ne nous y porte pas, je m'en allai à Ruel, et j'arrivai comme la reine alloit partir pour Saint-Germain. Elle me demanda d'où je venois; je lui dis que je venois de Paris, et que, sur le bruit de son départ, je m'étois rendue auprès d'elle pour avoir l'honneur de l'accompagner. Pendant ce voyage, je ne fis ma cour que par la nécessité qui m'y obligeoit; j'étois logée dans la même maison que la reine, je ne pouvois manquer à la voir tous les jours; ce n'étoit pas avec le même soin et la même assiduité que j'avois fait depuis la régence; aussi n'y avois-je pas les mêmes agréments.

On avoit fait parler du mariage du prince Casimir, frère du roi de Pologne, qui en est maintenant roi, avec mademoiselle d'Épernon. La dévotion de mademoiselle d'Épernon rompit ce dessein, et elle préféra la couronne d'épines à celle de Pologne. Quoiqu'elle ne rebutât point cette proposition et qu'elle la reçût comme un grand honneur, elle feignit d'être malade et se fit ordonner les eaux de Bourbon, afin de se mettre dans le premier couvent de Carmélites qu'elle trouveroit sur son chemin : elle savoit bien qu'en pas un couvent de M. son père on ne l'oseroit pas recevoir. Madame d'Épernon la mena à ce voyage sans savoir son dessein. Elles passèrent à Bourges, où le lendemain elle s'alla mettre dans les Carmélites, elle y prit l'habit, avec une des demoiselles de Madame d'Épernon, laquelle sitôt qu'elle eut appris cette nouvelle alla au couvent : les larmes ni les prières ne purent rien obtenir sur mademoiselle d'Épernon.

Elle m'avoit écrit la veille, et ne me mandoit rien de l'exécution de son dessein, dont elle s'étoit pourtant fiée à moi. Elle m'écrivit dès qu'elle fut à Bourges, d'un style monastique, plein de sermons et de compliments, qui ne me paroissoient pas aussi tendres et aussi francs qu'à son ordinaire. Elle me mandoit qu'elle venoit dans le grand couvent à Paris.

Je lui écrivis pour lui témoigner mon déplaisir et pour tâcher de la persuader de se mettre dans le petit couvent, ou dans celui de Saint-Denis ou de Pontoise; je n'aimois pas la maison qu'elle avoit choisie.

Cependant mademoiselle d'Épernon ne pouvoit pas être mieux : c'est une grande maison, un bon air, une nombreuse communauté, remplie de quantité de filles de qualité et d'esprit, qui ont quitté le monde qu'elles connoissoient et qu'elles méprisoient; et c'est ce qui fait les bonnes religieuses.

Lorsqu'elle fut arrivée, elle m'envoya prier de l'aller voir : j'y allai dans un esprit de colère et d'une personne outrée d'une violente douleur. Lorsque je la vis, je ne fus touchée que de tendresse; et tous les autres sentiments cédèrent si fort à celui-là qu'il me fut impossible de le lui cacher, puisque les larmes et l'extrême douleur que j'avois m'empêchèrent de lui pouvoir parler; elles ne discontinuèrent pas pendant deux heures que je fus avec elle, sans lui pouvoir dire une parole. Le temps m'a fait connoître dans la suite le bonheur dont elle jouissoit; mes déplaisirs m'ont fait sentir qu'elle étoit plus heureuse que moi

et que c'étoit à moi à avoir de la joie pour elle, et à elle de la douleur de me voir aussi avant dans le monde et aussi peu touchée de ce qui regarde Dieu. Quant à l'amitié que j'ai pour elle, elle durera autant que ma vie.

Pendant que la cour fut à Paris, elle n'y eut pas tout le contentement qu'elle pouvoit désirer; cela obligea M. le cardinal de conseiller d'en sortir, ce qui étoit un dessein un peu hardi lorsque l'on considéroit l'incertitude de l'événement.

Monsieur avoit la goutte depuis quelque temps, et, deux jours avant le départ, la reine alla tenir conseil chez lui; ce fut là que la dernière résolution de ce voyage se prit : l'on trouva que la nuit du jour des Rois étoit propre pour ce dessein, pendant que tout le monde seroit en débauche, afin d'être à Saint-Germain avant que personne s'en aperçût. J'avois soupé ce jour-là chez Madame, et toute la soirée j'avois été dans la chambre de Monsieur où quelqu'un de ses gens me vint dire en grand secret que l'on partoit le lendemain; ce que je ne pouvois croire, à cause de l'état où Monsieur étoit. Je lui allai débiter cette nouvelle par raillerie : le silence qu'il garda là-dessus me donna lieu de soupçonner la vérité du voyage; il me donna le bon soir un moment après, sans avoir rien répondu. Je m'en allai dans la chambre de Madame, nous parlâmes longtemps là-dessus; elle étoit de la même opinion que moi, que le silence de Monsieur marquoit la vérité de ce voyage. Je m'en allai à mon logis assez tard.

Entre trois et quatre heures du matin, j'entendis heurter à ma chambre. Je me doutai de ce que c'étoit et je donnai l'ordre d'ouvrir ma porte. Je vis entrer M. de Comminges; je lui demandai : « Ne faut-il pas s'en aller? » Il me répondit : « Oui, mademoiselle; le roi, la reine et Monsieur vous attendent dans le Cours; et voilà une lettre de Monsieur. » Je la pris, la mis sous mon chevet, et lui dis : « Aux ordres du roi et de la reine il n'est pas nécessaire d'en joindre de Monsieur pour me faire obéir. » Il me pressa de la lire; elle contenoit seulement que j'obéisse avec diligence.

Je me levai avec toute la diligence possible, et je m'en allai dans le carrosse de Comminges. La lune finissoit et le jour ne paroissoit pas encore; je recommandai à la comtesse de Fiesque de m'amener au plus tôt mon équipage. Lorsque je montai dans le carrosse de la reine, je dis : « Je veux être au devant ou au derrière du carrosse; je n'aime pas le froid et je veux être à mon aise. » C'étoit en intention d'en faire ôter madame la Princesse, qui avoit accoutumé d'être en l'une des deux places. La reine me répondit : « Le roi, mon fils et moi nous y sommes, et madame la Princesse la mère. » Je répondis : « Il l'y faut laisser; les jeunes gens doivent les bonnes places aux vieux. » La reine me demanda si je n'avois pas été bien surprise; je lui dis que non, et que Monsieur me l'avoit dit, quoiqu'il n'en fût rien; elle me pensa surprendre en cette menterie, parce qu'elle me demanda : « Comment vous êtes-vous donc couchée? » Je lui

répondis : « J'ai été bien aise de faire provision de sommeil dans l'incertitude si j'aurois mon lit cette nuit. » Jamais je n'ai vu une créature si gaie qu'elle étoit : quand elle auroit gagné une bataille, pris Paris, et fait pendre tous ceux qui lui auroient déplu, elle ne l'auroit pas plus été, et cependant elle étoit bien éloignée de tout cela.

Comme l'on fut arrivé à Saint-Germain (c'étoit le jour des Rois), l'on descendit droit à la chapelle pour entendre la messe, et tout le reste de la journée se passa à questionner tous ceux qui arrivoient, sur ce que l'on disoit et faisoit à Paris. Tout le monde étoit d'accord que personne ne témoignoit de déplaisir du départ du roi. L'on battoit le tambour par toute la ville, et chacun prit les armes. J'étois en grande inquiétude de mon équipage ; je connoissois madame la comtesse de Fiesque d'une humeur timide mal à propos, et dont je craignois de pâtir comme je fis. Elle ne vouloit point sortir de Paris dans la rumeur, ni faire passer mon équipage; ce qui m'étoit le plus nécessaire. Quant à elle, je m'en serois bien passée. Elle m'envoya un carrosse, qui passa parmi les plus mutins sans qu'on lui dît rien, ceux qui étoient dedans reçurent toutes sortes de civilités, quoique ce fût de la part de gens qui n'en font guère, et cela me fut rapporté. Elle m'envoya dans ce carrosse un matelas et un peu de linge.

Comme je me vis en si mauvais équipage, je m'en allai chercher secours au Château-Neuf, où logeoient

Monsieur et Madame, qui me prêta deux de ses femmes de chambre; comme elle n'avoit pas toutes ses hardes non plus que moi, le tout alla plaisamment. Je me couchai dans une fort belle chambre en galetas bien peinte, bien dorée et grande, avec peu de feu et point de vitres ni de fenêtres; ce qui n'est pas agréable au mois de janvier. Mes matelas étoient par terre, et ma sœur, qui n'avoit point de lit, coucha avec moi : il falloit chanter pour l'endormir, et son somme ne duroit pas longtemps; elle troubla fort le mien; elle se tournoit, me sentoit auprès d'elle, se réveilloit et crioit qu'elle voyoit la bête; de sorte que l'on chantoit de nouveau pour l'endormir, et la nuit se passa ainsi. Jugez si j'étois agréablement pour une personne qui avoit peu dormi l'autre nuit, et qui avoit été malade tout l'hiver de maux de gorge et d'un rhume violent. Cependant toute cette fatigue me guérit.

Heureusement pour moi les lits de Monsieur et de Madame vinrent : Monsieur eut la bonté de me donner sa chambre; il avoit couché dans un lit que M. le Prince lui avoit prêté. Comme j'étois dans la chambre de Monsieur, où l'on ne savoit point que je logeasse, je me réveillai par le bruit que j'entendis; j'ouvris mon rideau, je fus fort étonnée de voir ma chambre toute pleine de gens à grands collets de buffle, qui furent fort étonnés de me voir, et que je connoissois aussi peu qu'ils me connoissoient. Je n'avois point de linge à changer, et l'on blanchissoit ma chemise de nuit pendant le jour et ma che-

mise de jour pendant la nuit; je n'avois point mes femmes pour me coiffer et habiller; ce qui est très-incommode; je mangeois avec Monsieur, qui fait très-mauvaise chère. Je ne laissois pas pour cela d'être gaie, et Monsieur admiroit que je ne me plaignois de rien. Je suis une créature qui ne m'incommode de rien, et fort au-dessus des bagatelles. Je demeurai ainsi dix jours chez Madame, au bout desquels mon équipage arriva, et je fus fort aise d'avoir toutes mes commodités. Je m'en allai loger au Château-Vieux, où étoit la reine; j'étois résolue, si mon équipage ne fût venu, d'envoyer à Rouen me faire faire des hardes et un lit.

La magnificence n'étoit pas grande à Saint-Germain: personne n'avoit tout son équipage; ceux qui avoient des lits n'avoient point de tapisseries, et ceux qui avoient des tapisseries n'avoient point d'habits, et l'on y étoit très pauvrement. Le roi et la reine furent longtemps à n'avoir que des meubles de M. le cardinal. Dans la crainte que l'on avoit à Paris de laisser sortir les effets du cardinal, sous prétexte que ce fût ceux du roi et de la reine, ils ne vouloient rien laisser sortir, tant l'aversion étoit grande. Le roi et la reine manquoient de tout, et moi j'avois tout ce qu'il me plaisoit et ne manquois de rien. Pour tout ce que j'envoyois quérir à Paris l'on donnoit des passeports; on l'escortoit; rien n'étoit égal aux civilités que l'on me faisoit.

La reine me pria d'envoyer un chariot pour emmener de ses hardes; je l'envoyai avec joie, et l'on

en a assez d'être en état de rendre service à de telles gens. Parmi les hardes que la reine fit venir, il y avoit un coffre de gants d'Espagne; comme on les visitoit, les bourgeois, commis pour cette visite, qui n'étoient pas accoutumés à de si fortes senteurs, éternuèrent beaucoup, à ce que rapporta le page, que j'avois envoyé et qui étoit mon ambassadeur ordinaire. La reine, Monsieur et M. le cardinal rirent fort à l'endroit de cette relation, qui étoit sur les honneurs qu'il avoit reçus à Paris : il étoit entré au parlement, à la grande chambre, où il avoit dit que je l'envoyois pour apporter des hardes que j'avois laissées à Paris. On lui dit que je n'avois qu'à témoigner tout ce que je désirerois. Mon page ne fut point étonné de parler devant la reine et M. le cardinal. Il eut une longue audience; il fut fort questionné; il avoit vu tout ce qui se passoit à Paris, où je ne doute pas qu'on ne l'eût aussi beaucoup questionné, et pour un garçon de quatorze ou quinze ans il se démêla fort bien de cette commission. Depuis, Monsieur et toute la cour ne l'appelloient plus que l'*ambassadeur;* et, quand je fus à Paris, il alloit voir tous ces messieurs, et étoit si connu dans le parlement qu'il y recommandoit avec succès les affaires de ses amis.

Dans ce temps, l'abbé de La Rivière me vint trouver, qui me dit que la reine d'Angleterre faisoit toutes les instances possibles auprès de Monsieur pour l'obliger de consentir au mariage du roi son fils et de moi. Monsieur me parla sur ce sujet, et me

dit : « La reine d'Angleterre m'a fait la proposition que vous a dite La Rivière; voyez ce que vous avez à faire là-dessus. » Je lui répondis que je lui obéirois en toutes choses. Peu de jours après, le roi d'Angleterre envoya milord Percy faire des compliments à Leurs Majestés, et leur demander permission de venir en France. La reine me témoigna fort désirer ce mariage, et M. le cardinal de même, et m'assura que la France assisteroit puissamment le roi d'Angleterre. La reine me dit qu'elle m'aimoit comme sa fille, et qu'elle trouvoit cette condition avantageuse pour moi; que je connoissois la reine d'Angleterre, qui étoit la meilleure personne du monde, et qui avoit tout à fait de l'amitié pour moi; que son fils en étoit passionnément amoureux, et qu'il ne souhaitoit rien davantage que de m'épouser.

Je lui répondis qu'il me faisoit beaucoup d'honneur de me vouloir. M. de La Rivière me vint alors voir sur ce sujet et me dit que, si je consentois à la chose, c'étoit de telle manière que le roi d'Angleterre viendroit à la cour; qu'il y seroit deux jours; qu'il m'épouseroit, et qu'après le mariage il y seroit encore autant pour me donner le plaisir de passer devant la reine, et qu'après cela, je m'en irois avec lui à Saint-Germain, où étoit retournée la reine d'Angleterre, depuis que la cour en étoit partie; qu'il y feroit peu de séjour; pour moi, que je demeurerois à Paris, si je voulois, comme j'avois accoutumé. Je lui dis que ce dernier point étoit impossible; que j'irois avec le roi en Irlande, s'il le vouloit, et que, s'il ne le

vouloit pas, je demeurerois avec la reine sa mère, ou bien en quelqu'une de mes maisons, n'étant pas de la bienséance que je fusse dans le commerce du monde et des plaisirs, lorsque je me devrois plaindre toutes choses pour lui envoyer de l'argent, et que je ne pourrois être sans inquiétude le sachant exposé à une guerre telle que celle-là, et qu'enfin, si je l'épousois, je ne pourrois jamais m'empêcher de vendre tout mon bien et le hasarder pour conquérir son royaume; ayant toujours été heureuse et nourrie dans l'opulence, ces réflexions m'épouvantoient fort. Il me dit que j'avois raison, mais que je devois songer qu'il n'y avoit point d'autre parti pour moi dans l'Europe; que l'Empereur et le roi d'Espagne étoient mariés; que le roi de Hongrie étoit accordé avec l'infante d'Espagne; pour l'archiduc, qu'il ne seroit jamais souverain des Pays-Bas; que je ne voulois point des souverains d'Allemagne ni d'Italie; qu'en France le roi et Monsieur étoient trop jeunes pour se marier; que M. le Prince l'étoit, il y avoit dix ans, et que sa femme se portoit trop bien. Enfin, après avoir bien raisonné, cette affaire en valant bien la peine, je lui dis : « Si Monsieur veut que j'épouse le roi d'Angleterre tôt ou tard, et qu'il soit persuadé que c'est une chose inévitable, j'aime mieux l'épouser étant malheureux, parce qu'en cet état il m'aura obligation, et quand il rentrera dans ses États, il me considérera comme en ayant été la cause par le secours qu'il aura reçu de ma maison. Mais que pour la religion c'étoit une chose sur laquelle je ne

pouvois passer, et que s'il avoit quelque amitié pour moi il devoit la surmonter. »

Il me dit que dans l'état où étaient ses affaires, il ne pouvoit ni ne devoit changer de religion : que de se faire catholique l'excluoit pour jamais de rentrer dans ses royaumes. Nous disputâmes longtemps là-dessus; puis il prit congé de moi, en me faisant connoître qu'il croyoit que ce que je lui avois dit lui donnoit sujet d'espérer que les difficultés que je faisois ne seroient pas de longue durée. L'on ne m'en parla plus qu'après être retournée à Compiègne un jour avant l'arrivée du roi.

Comme le roi d'Angleterre fut arrivé à Péronne, l'on envoya un courrier pour en avertir Leurs Majestés. Lors la reine me dit : « Voilà votre galant qui vient. » L'abbé de La Rivière me dit la même chose. Je lui dis : « Je meurs d'envie qu'il me dise des douceurs; car je ne sais pas ce que c'est, personne ne m'en ayant jamais osé dire, non pas à cause de ma qualité, puisqu'on en a bien dit à des reines de notre connoissance, mais à cause de mon humeur, que l'on connoît fort éloignée de la coquetterie; mais, sans être coquette, j'en puis bien écouter d'un roi avec lequel l'on veut me marier : ainsi je souhaiterois fort qu'il m'en dise. »

Le jour de son arrivée, l'on se leva matin; car, comme il ne devoit pas dîner à Compiègne, il fallut aller de bonne heure au-devant de lui. J'étois frisée; ce qui ne m'arrive pas souvent. Comme j'entrois dans le carrosse de la reine, elle s'écria : « L'on voit bien

les gens qui attendent leurs galants; comme elle est ajustée! » Nous allâmes à une lieue de Compiègne au-devant de lui. A sa rencontre, l'on mit pied à terre; il salua Leurs Majestés et moi ensuite : je le trouvai de forte bonne mine et meilleure qu'il n'avoit, lorsqu'il étoit parti de France. Si son esprit m'eût paru correspondre à sa mine, peut-être m'eût-il plu dès ce temps-là; mais, comme il fut dans le carrosse, le roi s'enquit des chiens, des chevaux du prince d'Orange et des chasses de ce pays-là; il répondit en françois. La reine lui voulut demander des nouvelles de ses affaires; il ne répondit rien; et, comme on le questionna plusieurs fois sur des choses sérieuses et qui lui importoient assez, il s'excusa de ne pouvoir parler notre langue.

Je vous avoue que, dès ce moment, je résolus de ne pas conclure le mariage, ayant conçu une fort mauvaise opinion, d'être roi, et à son âge, sans savoir ses affaires. Ce n'est pas que je n'eusse par là dû connoître mon sang : car les Bourbons sont gens fort appliqués aux bagatelles et peu au solide; peut-être moi, aussi bien que les autres, qui en suis de père et de mère. Aussitôt après être arrivés, l'on dîna; il ne mangea point d'ortolans et se jeta sur une énorme pièce de bœuf et sur une épaule de mouton, comme s'il n'eût eu que cela : son goût me parut n'être pas délicat. Après le dîner, la reine s'amusa et me laissa avec lui; il y fut un quart d'heure sans me dire un seul mot. Comme l'ennui me prit, j'appelai M. de Comminges en tiers pour tâcher de le faire

parler : ce qui réussit heureusement. M. de La Rivière me vint dire : « Il vous a regardée tout le temps du dîner et vous regarde encore incessamment. » Je lui répondis : « Il a beau regarder devant que de plaire, tant qu'il ne dira mot. » Il me répliqua : « C'est que vous faites finesse des douceurs qu'il vous a dites. — Pardonnez-moi, lui dis-je; venez auprès de moi, quand il y sera, et vous verrez comme il s'y prend. » La reine se leva, je m'approchai de lui, et pour le faire parler, je lui demandai des nouvelles de quelques gens que j'avois vus auprès de lui : à quoi il répondit, mais point de douceurs. L'heure de son départ vint : l'on monta en carrosse et on l'alla conduire jusqu'au milieu de la forêt, où l'on mit pied à terre comme à son arrivée. Il prit congé du roi et vint à moi, avec Germin, et il me dit : « Je crois que M. Germin, qui parle mieux que moi, vous aura pu expliquer mes intentions et mon désir; je suis votre très-obéissant serviteur. » Je lui répondis que j'étois sa très-obéissante servante. Germin me fit beaucoup de compliments, ensuite le roi me salua et s'en alla.

Le roi d'Angleterre, qui ne devoit être que quinze jours en France, y fut trois mois; mais, comme la cour étoit à Paris, et lui avec la reine sa mère à Saint-Germain, on les voyoit peu. Lorsque je sus qu'il étoit sur son départ, j'allai rendre mes devoirs à la reine mère, et prendre congé de lui. La reine d'Angleterre me dit : « Il faut se réjouir avec vous de la mort de l'impératrice : car il y a apparence que, si cette affaire a manqué une fois, elle ne manquera

pas celle-ci. » Je lui répondis que c'étoit à quoi je ne songeois pas. Elle poursuivit ce discours en me disant : « Voici un homme, qui est persuadé qu'un roi de dix-huit ans vaut mieux qu'un empereur qui en a cinquante, et quatre enfants. »

Ensuite la reine me dit : « Venez dans mon cabinet. » Comme nous y fûmes, elle ferma la porte, et me dit : « Le roi, mon fils, m'a priée de vous demander pardon, si la proposition qu'on vous a faite à Compiègne vous a déplu; il en est au désespoir, c'est une pensée qu'il a toujours, et de laquelle il ne se peut défaire; je suis de votre avis : vous auriez été misérable avec lui, et je vous aime trop pour l'avoir pu souhaiter, quoique ce fût son bien que vous eussiez été compagne de sa mauvaise fortune; mais tout ce que je puis souhaiter est que son voyage soit heureux, et qu'après, vous veuillez bien de lui; ce seroit à mon gré le comble de sa bonne fortune. » Je lui fis là-dessus mes compliments le mieux qu'il me fut possible, et en termes les plus respectueux et les plus reconnoissants que je pus, de la bonté avec laquelle elle m'avoit parlé.

Quelque temps après j'eus une maladie qui me bannit assez du monde, et qui auroit donné beaucoup plus d'inquiétude à d'autres qu'elle ne m'en donna; ce fut la petite vérole. Quoique je ne sois pas belle, les accidents qui arrivent en cette maladie sont si fâcheux, que l'on doit avoir quelque peine dans la crainte de ce qui en arrivera. Je n'en eus aucune : car, comme je n'avois plus de fièvre, lorsque la petite

vérole me parut, et que je me sentois en assez bon état pour ne craindre point la mort, je sacrifiai de bon cœur le peu de beauté que je pouvois avoir à ma vie, et, pour la prolonger d'un moment, je la sacrifierai toujours volontiers. Mais cette maladie me traita si favorablement que je ne demeurai pas rouge; devant j'étois fort couperosée; ce qui surprenoit à mon âge, et à voir la santé que j'ai, et cela m'emporta tout : il y a peu de gens qui se voulussent servir de tel remède pour avoir le teint beau.

La nouvelle arriva que Madame avoit un fils : ce qui me donna une joie infinie et la plus grande que j'aie sentie de ma vie. Toute la cour en témoigna beaucoup; je fis faire des feux de joie; je n'oubliai rien pour donner des marques de la mienne, que je sentois dans le cœur tout ainsi que je le faisois paroître.

Je serai bien aise de rapporter ici une chose à laquelle j'ai pris beaucoup de plaisir : ç'a été de faire conter à Madame sa sortie de Nancy, quand elle alla trouver Monsieur en Flandre.

Son mariage n'étant point déclaré, lorsque Nancy fut assiégée par les troupes du roi, elle fut bien embarrassée de ce qu'elle deviendroit; car le roi ne le vouloit point absolument, de sorte qu'elle avoit beaucoup de peur de tomber entre les mains des François, craignant fort la persécution que le cardinal de Richelieu auroit pu exercer sur elle : ce qui la fit résoudre de se sauver à quelque prix que ce fût; elle prit ses mesures pour cela avec M. le prince François

de Lorraine, son frère, qui étoit demeuré à Nancy comme elle. Il envoya demander un passe-port pour sortir de la ville avec trois de ses gentilshommes, pour aller en un autre lieu, dont je ne me souviens pas du nom; l'on lui accorda. Madame s'habilla en homme; elle essaya une perruque blonde; mais elle ne venoit pas bien; elle en prit une de même couleur que ses cheveux, et se barbouilla le visage avec de la suie. L'épée au côté, elle s'en alla dire adieu à madame de Remiremont, avec qui elle demeuroit, et qui pour lors logeoit dans le même couvent, où elle avoit été mariée. Elle effraya fort toutes les religieuses, qui étoient à l'oraison, de voir à cinq heures du matin un homme dans leur église. Elle se recommanda à Dieu, et ensuite elle sortit.

M. son frère passa au travers l'armée du roi : l'on arrêta son carrosse, où elle étoit. L'on ne les voulut pas laisser passer que l'on n'eût montré le passeport. Madame dit que cela lui donnoit de grandes inquiétudes. Quand ils furent à trois lieues de Nancy, Madame monta à cheval sur une pie; elle avoit avec elle un vieux gentilhomme, son domestique, et un à M. son frère. Ils allèrent droit à Thionville. En chemin, ils trouvèrent des gens de guerre; ce qui les obligea de se jeter dans un bois, où ils furent trois ou quatre heures; puis ils continuèrent leur chemin jusqu'à Thionville, où ils arrivèrent heureusement. En attendant qu'un gentilhomme, qu'elle avoit envoyé au gouverneur, fût de retour, elle se coucha sur l'herbe à la porte de la

ville, étant si lasse qu'elle ne se pouvoit tenir à cheval. La sentinelle railloit et disoit : « Voilà un jeune cadet qui n'est encore guère accoutumé à la fatigue. » Le gouverneur de Thionville avoit ordre de l'infante, pour tous ceux qui viendroient de la part de M. de Lorraine, de les laisser passer, de sorte que se doutant que c'étoit Madame, il envoya un officier à la porte la quérir, de peur que, s'il y alloit lui-même, cela ne la fît reconnoître. Dès qu'elle fut dans la ville, la comtesse lui envoya des habits, et alla la voir après.

Madame demanda au comte deux courriers, l'un pour dépêcher à Monsieur à Bruxelles, et l'autre à M. de Lorraine, afin que l'un ni l'autre ne fût point en peine d'elle. Quand elle se fut un peu reposée, l'impatience qu'elle avoit de voir Monsieur ne lui permit pas de demeurer longtemps à Thionville; elle alla à Bruxelles. Monsieur vint au-devant d'elle à quelques journées. L'on peut juger de la joie qu'ils eurent de se voir : la reine mère vint aussi au-devant d'elle avec l'infante; elle logea Madame, à laquelle elle envoya des coffres remplis de toutes les choses imaginables, depuis les plus nécessaires jusqu'à toutes les plus jolies, et cela avec la plus grande magnificence que l'on se puisse imaginer et le plus galamment; car cette princesse avoit trouvé moyen de vivre de cet air avec la plus haute vertu et la plus sévère.

Madame de Choisy me vint trouver un jour, et me dit qu'elle avoit une chose considérable à me dire.

J'entrai dans mon cabinet, elle commença : « Je viens faire votre fortune. » Je lui dis : « Ce discours est assez bizarre à faire à une personne comme moi, mais non pas venant de madame de Choisy. » Je l'écoutai, mais je ris un peu à ce commencement de discours sérieux. Elle poursuivit : « C'est que Bartet, qui, vous savez, m'honore à cause de ma reine de Pologne, et qui, pour l'amour d'elle, me voit souvent, me dit hier : « Qu'est-ce que votre Mademoiselle? En pourroit-on faire quelque chose? » — « Je lui répondis que vous étiez une fort honnête personne, et plus habile qu'on ne pensoit. » Il s'écria : « Je la veux faire reine de France. » Je lui répondis : « Si vous le faites, je vous promets le Bois-le-Vicomte. » Je l'écoutois avec beaucoup d'attention, et je n'avois garde de l'interrompre.

A cinq ou six jours de là elle me revint voir, et me dit : « La princesse palatine, qui est incomparablement plus habile et plus puissante que Bartet, se veut mêler de votre affaire; mais elle est gueuse : ainsi il faut que vous lui promettiez trois cent mille écus, si elle la fait réussir. » Je disois oui à tout. « Et moi, je veux que mon mari soit votre chancelier. La palatine sera votre surintendante, avec vingt mille écus d'appointements. Elle vendra toutes les charges de votre maison; ainsi jugez de l'infaillibilité de votre affaire par le grand intérêt qu'elle y aura. Nous aurons tous les jours la comédie au Louvre; elle gouvernera le roi. » L'on peut juger quel charme c'étoit pour moi de me proposer une telle dépendance,

comme le plus grand plaisir du monde. « Le roi, dit-elle ensuite sera majeur dans quinze jours ; huit après, vous serez mariés. » Quoique je ne sois point de trop facile créance, je ne savois qu'en croire.

Avant la majorité, l'on fut se promener sept ou huit fois, et j'allois à cheval avec le roi; madame de Frontenac m'y suivoit. Le roi paroissoit prendre grand plaisir à être avec nous et tel que la reine rompit les parties qui étoient faites, ce qui fâcha le roi au dernier point. Il dit : « Quand je serai le maître, j'irai où je voudrai, et je le serai bientôt; » et s'en alla. La reine pleura fort et lui aussi; l'on les raccommoda. Je crois que la véritable raison de cette défense étoit dans la crainte que le roi ne s'accoutumât trop avec moi, et qu'avec le temps il ne vînt à m'aimer, et m'aimant, ne connût que j'étois le meilleur parti de tous ceux que l'on lui pouvoit donner hors l'infante d'Espagne.

L'on ne laissa pas d'aller encore une fois se promener à cheval; mais le roi n'approcha ni de madame de Frontenac ni de moi, et baissoit toujours les yeux en passant devant nous. Je fus fort fâchée de cela; car je faisois plus de fondement sur le plaisir qu'il prenoit à ma compagnie qu'à la négociation de madame de Choisy; et cette voie d'être reine m'auroit beaucoup plus plu que l'autre.

J'avois oublié de dire que le roi d'Angleterre passa par la France, en revenant des îles de Jersey, pour s'en aller en Écosse, et que la reine, sa mère, l'alla voir à Beauvais. A son retour, elle me dit : « Le roi,

mon fils, est incorrigible : il vous aime plus que jamais ; je l'ai fort grondé » ; et souvent elle me parloit de lui. Il avoit mis sur pied une armée considérable, qui étoit entrée en Angleterre ; il donna bataille. Mais, par je ne sais quel malheur qui l'accompagne en toutes choses, après avoir fait les plus belles actions qui se puissent faire, il fut défait à plate couture et contraint de se sauver. La nouvelle de ce désastre arriva à Paris à la reine, sa mère, que tout le monde alla consoler ; et, ce qui augmentoit davantage sa douleur, c'est qu'elle ne savoit s'il étoit mort ou prisonnier. Cette inquiétude ne lui dura pas longtemps : elle apprit qu'il étoit à Rouen et qu'il venoit à Paris ; elle alla au-devant de lui. Il y avoit quelque temps que je n'avois sorti, ayant une fluxion au visage. Je crus qu'en cette occasion je ne pouvois m'en dispenser ; c'est pourquoi j'allai le lendemain soir chez la reine d'Angleterre, sans être coiffée. Elle me dit : « Vous trouverez mon fils bien ridicule ; car, pour se sauver, il a coupé ses cheveux, et a un habit fort extraordinaire. » Dans ce moment il entra. Je le trouvai fort bien fait et de beaucoup meilleure mine qu'il n'étoit devant son départ, quoiqu'il eût les cheveux courts et beaucoup de barbe, deux choses qui changent les gens. Je trouvai qu'il parloit fort bien françois.

Il nous conta comme, après avoir perdu la bataille, il repassa avec quarante ou cinquante cavaliers au travers de l'armée ennemie et qu'après cela il les avoit tous congédiés, et étoit demeuré seul avec le

milord Wilmot; qu'il avoit été longtemps sur un arbre, ensuite dans la maison d'un paysan, où il avoit coupé ses cheveux; qu'un gentilhomme, l'ayant connu sur le chemin, l'avoit mené chez lui, où il avoit séjourné, et qu'il avoit été à Londres, avec la sœur de ce gentilhomme en croupe derrière lui; qu'il y avoit couché une nuit, et avoit dormi dix heures avec la dernière tranquillité; qu'il s'étoit mis dans un bateau à Londres pour aller jusqu'au port, où il s'embarqua, et que le capitaine du vaisseau l'avoit connu. Ainsi il arriva à Dieppe.

Il me vint conduire jusqu'à mon logis et le long du chemin il ne me parla que de la misérable vie qu'il avoit menée en Écosse; qu'il n'y avoit pas une femme; que les gens y étoient si rustres, qu'ils croyoient que c'étoit un péché que d'entendre des violons, et qu'il s'y étoit furieusement ennuyé; que la perte de la bataille lui avoit été moins sensible dans l'espérance de venir en France, où il trouvoit tant de charme en des personnes, pour qui il avoit beaucoup d'amitié. Il me demanda si l'on ne commenceroit pas bientôt à danser.

A la seconde visite qu'il me rendit, il me demanda en grâce de lui faire entendre une bande de violons, que j'avois, qui étoit fort bonne. Je les envoyai quérir, et nous dansâmes; et comme cette fluxion dont j'ai parlé m'obligea à garder le lit quasi tout l'hiver, il venoit tous les deux jours me voir, et nous dansions. Nos assemblées (elles étoient assez jolies pour les nommer ainsi) commençoient à cinq ou six heures et finissoient à neuf.

Le roi d'Angleterre faisoit toutes les mines que l'on dit que font les amoureux. Il me disoit des douceurs, à ce que m'ont dit les gens qui nous écoutoient, et parloit si bien françois, en tenant ces propos-là, qu'il n'y a personne qui ne doive convenir que l'amour étoit plutôt françois que de toute autre nation. Car, quand le roi parloit sa langue (la langue de l'Amour), il oublioit la sienne, et n'en perdoit l'accent qu'avec moi.

Lord Germin me vint voir. Je lui dis que le roi d'Angleterre m'avoit fait beaucoup d'honneur de me vouloir; mais que les choses n'étant pas en état de se faire, je le suppliois de ne me pas venir voir si souvent, parce que tout le monde y trouvoit à redire, et que cela me faisoit tort. Il fut surpris de ce que je lui disois, mais j'en demeurai-là, et le roi d'Angleterre fut ensuite trois semaines sans me venir voir; sur cela je pris ma résolution. A la vérité, elle fut un peu brusque, mais c'est mon humeur.

Il arriva une bien plus grande affaire : M. le cardinal entra en France. Au même moment que Monsieur le sut, il envoya quérir ses troupes qui étoient dans l'armée du roi, commandées par le maréchal d'Aumont. Monsieur envoya de ces troupes se poster sur tous les passages des rivières, pour empêcher le passage de M. le cardinal.

Le parlement députa des conseillers pour envoyer sur la route à la même intention. M. le cardinal passa la rivière de Loire à Gien, les habitants ayant refusé de laisser entrer le régiment de Son Altesse royale,

qui s'y vouloit jeter. Il passa partout sans nulle difficulté jusqu'à Poitiers, où il arriva heureusement et avec tous les témoignages possibles de joie de toute la cour.

Comme Monsieur fut déclaré, comme j'ai dit, contre M. le cardinal, madame de Choisy me vint voir un matin. Je lui dis que je la suppliois d'écrire à la palatine que je la remercions des offres qu'elle m'avoit faites de me servir; que les trois cent mille écus que madame de Choisy m'avoit demandés pour elle seroient employés au service de Monsieur, pour faire la guerre à M. le cardinal, et que par cette voie je serois plus tôt reine de France. Madame de Choisy, qui va comme les girouettes à tous vents et de tous côtés, approuva fort mon dire, et me répondit : « Je venois vous dire justement ce que vous m'avez dit. » Je la priai que l'on ne parlât jamais de cette affaire dans le monde, où l'on croiroit que j'aurois été leur dupe. M. le comte de Fiesque revint en grande diligence pour obliger Son Altesse royale d'aller à Orléans, sa présence y étant tout à fait nécessaire pour la conservation de cette grande ville, poste si considérable en temps de guerre civile, et en paix si renommée par son commerce. La communication de la Guienne étoit encore une action fort considérable pour le parti et pour les intérêts de M. le Prince, qui recommandoit toujours que l'on eût soin de ménager Orléans; de sorte que tous ses amis pressoient fort Monsieur d'y aller : à quoi il se résolut le samedi de Pâques fleuries, au soir. Il m'avoit dit quelques jours

auparavant, que les bourgeois d'Orléans l'avoient envoyé prier, au cas qu'il n'y pût aller, de m'y envoyer. Je lui répondis à cela qu'il savoit bien que j'étois toujours prête à lui obéir.

J'avois fait dessein d'aller coucher ce jour-là aux Carmélites de Saint-Denis pour y passer la semaine sainte, comme je faisois quasi toutes les grandes fêtes. Mais je remis mon voyage au lendemain, à cause de celui de Monsieur. Je m'en allai aux Capucines de la rue Saint-Honoré, où prêchoit le père Georges, grand frondeur. Monsieur y étoit; je lui dis que j'avois différé mon voyage sur ce que j'avois appris le sien. J'allai ensuite à Luxembourg, où je le trouvai fort inquiet; il se plaignit à moi de la persécution que les amis de M. le Prince lui faisoient d'aller à Orléans; que, s'il abandonnoit Paris, tout étoit perdu, et qu'il n'iroit point. Toutes les conversations que l'on avoit avec lui, lorsqu'il n'étoit pas satisfait des gens, qui le vouloient faire agir, finissoient toujours par des souhaits d'être en repos à Blois, et par le bonheur des gens qui ne se mêlent de rien. Ces sortes de discours me faisoient toujours verser des larmes et me causoient beaucoup de chagrin. Je demeurai assez tard chez Monsieur; tout le monde me venoit dire : « Vous irez assurément à Orléans. »

M. de Chavigny, qui étoit un homme de grand esprit et de grande capacité, fort de mes amis et fort de ceux de M. le Prince, me dit : « Voici la plus belle action du monde à faire pour vous, et qui obligera

sensiblement M. le Prince. » Monsieur entra sur cela, auquel je donnai le bonsoir et m'en allai à mon logis. Comme je soupois, le comte de Tavannes, lieutenant général de l'armée de M. le Prince, entra, et me dit tout bas : « Nous sommes trop heureux, c'est vous qui venez à Orléans; n'en dites mot. Car M. de Rohan vous le va venir dire, de la part de Monsieur. »

M. de Rohan arriva, qui m'apporta cet ordre, que je reçus, comme j'ai toujours fait les commandements de Monsieur, avec beaucoup de joie de lui obéir. M. de Rohan me dit qu'il y viendroit avec moi; je priai le comte et la comtesse de Fiesque de m'y accompagner, et madame de Frontenac; ce qu'ils firent avec beaucoup de satisfaction. Je donnai ordre à mon équipage et à toutes les choses qui m'étoient nécessaires; je me couchai à deux heures après minuit, et le lendemain, qui étoit le jour de la Notre-Dame de mars, j'allai à sept heures du matin faire mes dévotions, croyant devoir commencer mon voyage en me mettant en état que Dieu y pût donner les bénédictions que je désirois. Puis je revins à mon logis y donner encore quelque ordre, et je m'en allai dîner à Luxembourg, où Monsieur me dit qu'il avoit envoyé le marquis de Flamarens à Orléans dire que j'y allois, et avoit écrit que l'on fît tout ce que j'ordonnerois, comme si c'étoit lui-même.

Après avoir dit tous mes adieux, je pris congé de Son Altesse royale qui me dit : « M. l'évêque d'Orléans vous instruira de l'état de la ville; prenez aussi avis des comtes de Fiesque et de Gramont; ils

y ont été assez longtemps pour connoître ce qu'il y a à faire ; qu'absolument j'empêchasse que l'armée ne passât la rivière de la Loire sous quelque prétexte que ce fût, et qu'il n'avoit que cela à m'ordonner. »

Je montai en carrosse avec madame la marquise de Bréauté, fille de madame la comtesse de Fiesque, et mesdames les comtesses de Fiesque et de Frontenac. Son Altesse royale fut toujours à la fenêtre jusqu'à ce qu'elle m'eût vu partir ; un nombre infini de peuple qui étoit dans la cour me souhaitoit des bénédictions, comme par toutes les rues où je passai. En partant de Paris je ne pus aller coucher qu'à Châtre, à cause que j'étois partie tard.

Comme je sortois de Châtre, M. de Beaufort arriva, qui m'accompagna toujours, à cheval à la portière de mon carrosse. Nous dînâmes à Étampes. A deux lieues de là, je trouvai l'escorte, qui étoit de cinq cents chevaux, commandée par M. de Valon, maréchal de camp dans l'armée de Monsieur. Ils étoient en bataille et me saluèrent ; puis les chevau-légers allèrent devant mon carrosse et les gens d'armes après ; les gardes et le reste par escadrons, devant, derrière et à côté.

Comme je fus dans les plaines de Beauce, je montai à cheval, parce qu'il faisoit fort beau temps, et qu'il y avoit quelque chose de rompu à mon carrosse, ce qui donna à ces troupes bien de la joie de me voir.

En arrivant à Toury, j'y trouvai MM. de Nemours, Clinchamp et quantité d'autres officiers, qui me

témoignèrent avoir grande joie de me voir, et même plus que si c'eût été Monsieur. Ils me dirent qu'il falloit tenir conseil de guerre devant moi. Je trouvai cela assez nouveau pour moi ; je me mis à rire. M. de Nemours me dit qu'il falloit bien que je m'accoutumasse à entendre parler d'affaires et de guerre ; que l'on ne feroit plus rien sans mes ordres. Je dis à M. de Nemours et à tous ces messieurs, qui commandoient les troupes, que je ne craignois point qu'ils voulussent passer la rivière de Loire pour secourir Montrond, et abandonner Monsieur à Paris sans aucunes troupes ; mais que les amis du cardinal de Retz, et lui, ne souhaitoient que la division de Monsieur et de M. le Prince, qui étoit la chose du monde que je craignois le plus, et les priois de me donner leur parole qu'ils ne passeroient point la rivière, sans ordre de Monsieur. Ils me la donnèrent.

J'écrivis à l'instant à Monsieur en leur présence ce qu'ils m'avoient dit ; ensuite ils me protestèrent de ne plus rien faire désormais sans mes ordres, et qu'ils croyoient en cela se conformer à l'intention de M. le Prince.

M. de Nemours dit qu'il marcheroit le lendemain dès la pointe du jour, et qu'il se rendroit le soir à Orléans.

Le lendemain je partis de fort grand matin. Comme je fus à Arthenay, le marquis de Flamarens s'y trouva. Je mis pied à terre dans une hôtellerie pour l'entendre ; il me dit que messieurs de la ville d'Orléans ne me vouloient point recevoir, et qu'ils lui avoient

dit que, le roi étant d'un côté et moi de l'autre, ils étoient bien embarrassés à qui ils ouvriroient; que, pour éviter cela, ils avoient jugé à propos de me supplier de m'en aller en quelque maison proche et d'y faire la malade, et qu'ils me promettoient de n'y point laisser entrer le roi, et que dès qu'il seroit passé, j'y serois la bienvenue ; qu'ils me supplioient de n'y point mener M. de Rohan ; qu'ils étoient fort en peine de ce que des conseillers du parlement y alloient faire. Je dis à M. de Rohan : « Pour vous, monsieur, vous êtes trop considérable pour vous y mener malgré eux. Quant à moi, il n'y a rien à délibérer, je m'en vais droit à Orléans. S'ils me refusent la porte d'abord, je ne me rebuterai point; peut-être que la persévérance l'emportera. A porter les choses tout au pis, ils m'arrêteront. Si cela arrive, je tomberai entre les mains de gens qui parlent même langue que moi, qui me connoissent et qui me rendront dans ma captivité tout le respect qui est dû à ma naissance. Il ne me seroit pas honteux de m'être ainsi exposée pour le service de Monsieur. »

+Ils furent tous étonnés de ma résolution, et ne me parurent pas en avoir tant que moi. Je montai en carrosse, laissant mon escorte pour aller plus vite.

J'arrivai sur les onze heures du matin à la porte Bannière, qui étoit fermée et barricadée. Après que l'on eut fait dire que c'étoit moi, ils n'ouvrirent point; j'y fus trois heures. Après m'être ennuyée pendant ce temps-là dans mon carrosse, je montai dans une chambre de l'hôtellerie, proche de la porte

qui se nomme le Port-de-Salut. Je le fus bien de cette pauvre ville ; car ils étoient perdus sans moi.

Comme il faisoit très beau, après m'être divertie à faire ouvrir les lettres du courrier de Bordeaux, qui n'en avoit point de plaisantes, je m'en allai promener. M. le gouverneur m'envoya des confitures ; ce qui me parut assez plaisant, de me faire connoître qu'il n'avoit aucun crédit, ne me mandant rien, en me les envoyant. Le marquis d'Alluye étoit à la fenêtre de la guérite de la porte, qui me regardoit promener dans le fossé. Cette promenade fut contre l'avis de tous ces messieurs. Le rempart étoit bordé de peuple, qui, en me voyant, crioit sans cesse : *Vivent le roi, les princes, et point de Mazarin!* Je ne pus m'empêcher de leur crier : « Allez à l'Hôtel de Ville me faire ouvrir la porte. »

En allant toujours, je me trouvai à une porte : la garde prit les armes et se mit en haie sur le rempart pour me faire honneur ; mais quel honneur! Je criai au capitaine de m'ouvrir la porte. Il me faisoit signe qu'il n'avoit point les clefs ; je lui disois : « Il faut la rompre, et qu'il me devoit plus d'obéissance qu'à messieurs de la ville, puisque j'étois la fille de leur maître. » Enfin je m'échauffai jusqu'à le menacer : à quoi il ne répondoit qu'en révérences. Tout ce qui étoit avec moi me disoit : « Vous vous moquez de menacer des gens de qui vous avez affaire. » Je leur dis : « Il faut voir s'ils feront plus par menaces que par amitié. »

Le jour que je partis de Paris, le marquis de

Vilaine, homme d'esprit et de savoir, qui passe pour un des habiles astrologues de ce temps, me tira à part dans le cabinet de Madame, et me dit : « Tout ce que vous entreprendrez, le mercredi 27 mars, depuis midi, jusqu'au vendredi, réussira ; et même, dans ce temps, vous ferez des choses extraordinaires. » J'avois écrit cette prédiction sur mon agenda, pour observer ce qui en arriveroit, quoique j'y ajoutasse peu de foi ; je m'en souvins, et je me tournai vers mesdames de Fiesque et de Frontenac sur le fossé, pour leur dire : « Il m'arrivera aujourd'hui quelque chose d'extraordinaire : j'ai la prédiction dans ma poche ; je ferai rompre des portes, ou j'escaladerai la ville. » Elles se moquèrent de moi, comme je faisois d'elles en leur tenant tels propos. Pourtant à force d'aller, je me trouvai au bord de l'eau, où tous les bateliers, qui sont en grand nombre à Orléans, me vinrent offrir leur service. Je l'acceptai volontiers, et je leur dis mille belles choses, et telles qu'il en faut dire à ces sortes de gens.

Les voyant bien disposés, je leur demandai s'ils me pouvoient mener en bateau jusqu'à la porte de la Faux, parce qu'elle donnoit sur l'eau ; ils me dirent qu'il étoit bien plus aisé d'en rompre une qui étoit sur le quai, plus proche du lieu où j'étois, et que, si je voulois, ils y alloient travailler. Je leur dis que oui, et je leur donnai de l'argent, et pour les voir travailler et les animer par ma présence, je montai sur une butte de terre assez haute qui regardoit cette porte. Véritablement je songeai peu à

prendre le chemin ; car, sans y songer, je grimpai comme auroit fait un chat, me prenant à toutes les ronces et les épines, et sautant toutes les haies sans me faire aucun mal. Comme je fus là, beaucoup de ceux qui étoient avec moi, craignant que je m'exposasse trop, faisoient tout leur possible pour m'obliger à m'en retourner; mais leurs prières m'importunant, je leur imposai silence. Madame de Bréauté, qui est la plus poltronne créature du monde, se mit à crier contre moi et contre tout ce qui me suivoit ; même je ne sais si le transport où elle étoit ne la fit point jurer. Ce me fut un grand divertissement.

Je descendis du lieu où j'étois, peu après, pour aller voir comme tout se passoit. Mais, comme le quai à cet endroit étoit revêtu, et qu'il y avoit un fort, où la rivière entroit et battoit la muraille, quoique l'eau y fût basse, l'on mit deux bateaux pour me servir de pont, dans le dernier desquels l'on me mit une échelle, par laquelle je montai. Elle étoit assez haute ; je ne remarquai pas le nombre des échelons. Je me souviens seulement qu'il y en avoit un de rompu et qui m'incommoda à monter. Mais rien ne me coûtoit pour l'exécution d'une chose si avantageuse à mon parti, et qui me paroissoit l'être fort pour moi.

Étant donc montée, je laissai mes gardes aux bateaux, leur ordonnant de s'en retourner où étoient mes carrosses, pour montrer à messieurs d'Orléans que j'entrois dans leur ville avec toute sorte de

confiance, n'ayant point de gens d'armes avec moi. Ma présence animoit les bateliers ; ils travailloient avec plus de vigueur à rompre la porte. Quand je la vis rompue, et que l'on en eût ôté deux planches du milieu (car l'on n'auroit pu l'ouvrir autrement, y ayant deux barres de fer au travers, d'une grosseur excessive), Gramont me fit signe d'avancer. Comme il y avoit beaucoup de crotte, un valet de pied me prit, et me porta et me fourra par ce trou, où je n'eus pas sitôt la tête passée que l'on battit le tambour. Je donnai la main au capitaine, et je lui dis : « Vous serez bien aise de vous pouvoir vanter que vous m'avez fait entrer. » Les cris de *Vivent le roi, les princes, et point de Mazarin !* redoublèrent. Deux hommes me prirent et me mirent sur une chaise de bois. Je ne sais si je fus assise dedans ou sur le bras, tant la joie où j'étois m'avoit mise hors de moi-même : tout le monde me baisoit les mains, et je me pâmois de rire de me voir en un si plaisant état.

Après avoir fait quelques rues, portée dans ce triomphe, je leur dis que je savois marcher et que je les priois de me mettre à terre ; ce qu'ils firent. Je m'arrêtai pour attendre les dames, qui arrivèrent un moment après fort crottées aussi bien que moi, et fort aises aussi. Il marchoit devant moi une compagnie de la ville, tambour battant, qui me faisoit faire place. Je trouvai à moitié chemin de la porte à mon logis M. le gouverneur, qui étoit assez embarrassé, avec messieurs de la ville, qui me saluèrent. Je leur dis que je croyois qu'ils étoient surpris de

me voir entrer de cette manière ; mais que, fort impatiente de mon naturel, je m'étois ennuyée d'attendre à la porte Bannière, et qu'ayant trouvé la porte Brûlée ouverte, j'étois entrée ; qu'ils en devoient être bien aises, afin que la cour, qui étoit à Cléry, ne leur sût point mauvais gré de m'avoir fait entrer; qu'étant entrée sans eux, l'on se prendroit à moi de tout, sachant bien que, lorsque les personnes de ma qualité sont en un lieu, elles y sont les maîtresses, et avec assez de justice. « Je la dois être ici, ajoutai-je, puisqu'il est à Monsieur. »

Ces messieurs, qui étoient demeurés à l'hôtellerie, arrivèrent : ils me témoignèrent des joies non pareilles de ce que j'avois fait. Je ne fus pas peu fatiguée de cette journée-là ; je ne mangeai point de tout le jour, quoique je me fusse levée dès cinq heures du matin ; et, au lieu de me reposer après cette arrivée, il fallut dépêcher un courrier à Son Altesse royale et un à l'armée, de sorte que j'écrivis jusqu'à trois heures. Mais ma joie étoit telle, que je ne sentois rien ; et même, après avoir fait mes dépêches, je m'amusai à rire, avec les comtesses et Préfontaine, de toutes les aventures qui nous étoient arrivées. M. le gouverneur me donna à souper, mes gens étant arrivés trop tard pour m'en apprêter.

Le lendemain, qui étoit le jeudi saint, l'on me vint éveiller à sept heures pour m'en aller me promener dans les rues pour prévenir la tentative que le garde des sceaux vouloit faire pour entrer avec le conseil.

Je m'habillai en grande hâte, et j'envoyai quérir le maire de la ville et M. le gouverneur.

Comme je fus à l'Hôtel de Ville, assise dans une grande chaise, et que je vis un profond silence pour m'écouter, j'avoue que je fus dans le dernier embarras, moi qui n'avois jamais parlé en public et qui étois fort ignorante; mais la nécessité et les ordres de Monsieur me donnèrent de l'assurance et les moyens de bien m'expliquer.

De retour à mon logis, je demandai à ces messieurs comme ils étoient contents de moi; car avant que d'aller à l'Hôtel de Ville, ils m'avoient dit qu'il seroit bon de concerter ce que je dirois. Je leur dis : « Je sais sur quoi j'ai à parler; si j'y songeois, je ne ferois rien qui vaille ; il faut que je dise tout ce qui me viendra dans la tête, et sur toute chose mettez-vous derrière moi; car si l'on me regarde, je ne saurai plus où j'en suis. » Ils me dirent qu'il avoit bien paru que je ne les voyois pas et que j'avois fort bien parlé.

Le samedi de Pâques, l'on me vint dire le matin, qu'il y avoit du canon à Saint-Mesmin qui avoit remonté sur la rivière depuis Blois, et qu'ils attendoient de quoi le mener et l'escorter à l'armée. A l'instant, j'envoyai quérir ces messieurs, et je leur dis : « Voici une occasion : il faut aller à Saint-Mesmin; j'irai à cheval, et tous mes chevaux de carrosse serviront à amener ici le canon. Tout ce qui est à moi montera à cheval : il y aura cent bons hommes bien montés; je prendrai deux cents mousquetaires de la ville,

ainsi l'escorte sera assez forte, et nous aurons leur canon. » Ils se mirent tous à rire de voir l'envie que j'avois de faire quelque chose; je ne trouvois rien d'impossible. Il me dirent que, si j'avois des troupes, cela se pourroit faire, mais que n'en ayant point, cela étoit difficile, dont je fus très fâchée.

Je reçus le même jour la réponse de Son Altesse royale, à la lettre que je lui avois écrite, qui me donna une sensible joie par la tendresse dont elle me parut remplie; ce qui m'oblige à la mettre ici ;

« Ma fille,

« Vous pouvez penser la joie que j'ai eue de l'action que vous venez de faire : vous m'avez sauvé Orléans et assuré Paris; c'est une joie publique, et tout le monde dit que votre action est digne de la petite-fille de Henri-le-Grand. Je ne doutois pas de votre cœur; mais en cette action j'ai vu que vous avez eu plus de prudence que de conseil. Je vous dirai encore que je suis ravi de ce que vous avez fait, autant pour l'amour de vous que pour l'amour de moi. Dorénavant faites-moi écrire par la main de votre secrétaire les choses importantes, pour les raisons que vous savez.

« Gaston. »

Cette raison est que j'écris si mal qu'on a toutes les peine du monde à lire mon écriture.

Une nouvelle me donna grande joie, qui fut l'arrivée de M. le Prince à l'armée. Je ne le pouvois croire, tant je le désirois; et dans la crainte que cela

ne fût point vrai, je ne voulus pas que l'on le dît. Le lendemain, à mon réveil, j'en eus la certitude par Guitaut, par lequel il m'écrivit et me fit faire toutes les civilités et les assurances de service possibles.

Je me fis conter par Guitaut toutes les aventures qui lui étoient arrivées par le chemin : il se sauva miraculeusement des troupes du Roi; il fut assez embarrassé à une hôtellerie de son déguisement; car il faisoit le valet; et comme on lui dit de brider et seller un cheval, jamais il n'en put venir à bout.

Je partis le 2 de mai d'Orléans et j'allai à Étampes. Je trouvai à Angerville l'escorte que l'on m'avoit envoyée et, comme il faisoit très beau temps, je montai à cheval avec mesdames les comtesses de Fiesque et de Frontenac, lesquelles m'avoient toujours accompagnées et à cause de cela Monsieur leur avoit écrit, après mon entrée à Orléans, des compliments sur leur bravoure d'avoir monté à l'échelle en me suivant; et au-dessus de la lettre il y avoit mis : *A mesdames les comtesses, maréchales de camp dans l'armee de ma fille contre le Mazarin.* Depuis ce temps-là tous les officiers de nos troupes les honoroient fort, de sorte que Chavagnac, qui étoit le maréchal de camp qui commandoit mon escorte, leur dit : « Il est juste que l'on vous reçoive, étant ce que vous êtes. » En même temps il fit faire halte à un escadron d'Allemands qui marchoit devant moi, et il dit au colonel, qui se nommoit le comte de Quinski (Kinski), de saluer la comtesse de Frontenac, qui étoit la maréchale de camp. Ils mirent tous l'épée à

la main et la saluèrent à l'allemande, et il fit tirer tout un escadron pour lui faire honneur, entrant aussi bien dans cette plaisanterie que s'il étoit François.

A un quart de lieue d'Étampes, tous les généraux et quantité d'officiers vinrent au-devant de moi; l'on tira le canon.

En arrivant à mon logis, je reçus réponse de M. de Turenne, qui me mandoit qu'il avoit envoyé à Saint-Germain, où étoit la cour, pour les passe-ports que j'avois demandés, et qu'il me les enverroit le lendemain; ce qui me fit séjourner un jour à Étampes. Tout ce jour-là j'eus une grande cour de tous les officiers de l'armée, qui s'étoient parés; de sorte qu'ils étoient aussi braves extérieurement qu'intérieurement.

Le matin j'allai à la messe à pied à une église qui étoit si près de mon logis que ma garde en joignoit la porte, avec un nombre infini de gens qui me suivirent; le tambour de la garde battit, et force trompettes et timbales marchoient devant moi; cela étoit tout à fait beau. L'après-dînée j'allai me promener à cheval à une maison qui n'est qu'à un quart de lieue d'Étampes, ayant à ma suite tous les officiers de l'armée.

Le soir, à mon retour, je trouvai un trompette que M. de Turenne et le maréchal d'Hocquincourt m'envoyoient avec des passe-ports, et ils me mandèrent qu'ils espéroient me voir le lendemain et me venir recevoir hors de leurs quartiers avec l'armée en bataille. Clinchamp dit : « Cela seroit du dernier ridicule que les ennemis eussent proposé de vous rendre

un honneur, et que nous ne l'eussions pas fait. » Ils me demandèrent l'heure que j'irois les voir; je leur dis que j'y serois à six heures.

Je me réveillai bien plus matin : car ce fut la diane qui m'éveilla; je me levai et m'habillai en grande diligence, et m'en allai aux Capucins.

Après avoir entendu la messe, je montai à cheval pour m'en aller où étoit l'armée. Je trouvai en chemin MM. de Tavannes, Clinchamp et Valon, qui venoient au-devant de moi; ils me dirent que les ennemis marchoient à nous, et qu'il n'y avoit de temps que celui qu'il falloit pour prendre résolution s'il falloit combattre ou non; qu'il seroit bon pour cela de se retirer à part. Nous nous éloignâmes du monde, et j'appelai mesdames de Fiesque et Frontenac, que l'on nommoit *mes maréchales de camp*, pour assister à ce conseil de guerre. La comtesse de Fiesque cria de dix pas : « Je ne suis point d'avis que l'on se batte. » Valon me dit qu'il avoit un ordre exprès de Monsieur de ne point combattre; Tavannes dit qu'il en avoit un pareil de M. le Prince. Pour Clinchamp il dit : « Là où est Mademoiselle, les ordres que l'on a, qui ne sont point d'elle, ne subsistent plus. » Je leur dis : « Si je suivois mon inclination, l'on combattroit; mais pour cela il faut s'en rapporter à ceux qui savent ce que c'est : c'est votre métier et non le mien, c'est pourquoi je vous demande à tous vos avis. »

Clinchamp dit que nos forces étoient quasi égales à celles des ennemis; que j'étois la maîtresse; que c'étoit à moi de décider. Je leur dis que j'appréhendois l'évé-

nement d'un combat, et qu'il valoit mieux rentrer dans la ville; je leur ordonnai pour cela de faire marcher les troupes; de sorte que le peu de temps qu'elles demeurèrent en bataille me les fit voir assez à la hâte. Tous les soldats me demandoient à se battre, et me crioient : *Bataille! bataille!* Je leur disois : « Il n'est pas à propos de la donner. » Après avoir vu toute l'armée rentrée dans la ville, je montai en carrosse pour continuer mon voyage à Paris.

Je trouvai M. le Prince au Bourg-la-Reine, qui venoit au-devant de moi; il étoit accompagné de M. de Beaufort, du prince de Tarente, de M. de Rohan et de tout ce qu'il y avoit de gens de qualité à Paris. Il mit pied à terre; il me salua et monta dans mon carrosse; il me dit que Monsieur étoit en colère contre moi de ce que j'étois revenue sans ordre; que, nonobstant cela, il l'auroit amené au-devant de moi, sans qu'il étoit au lit avec un peu de fièvre. Après cela, il se mit à féliciter les comtesses de Fiesque et de Frontenac de s'être trouvées en tant de belles occasions. Je rencontrai mesdames les duchesses d'Épernon et de Sully, qui venoient aussi au-devant de de moi; j'arrêtai pour les mettre dans mon carrosse.

Comme j'arrivai à Paris, tout le peuple sortit hors de la ville, et je trouvai le chemin une lieue durant bordé de carrosses; tout le monde portoit sur le visage la joie que l'on avoit de mon retour et du bon succès de mon voyage. Je trouvai le palais d'Orléans plein de monde; j'abordai Monsieur : il me parut la mine assez riante; j'allai le saluer dans son lit. Je

lui voulus rendre compte de mon voyage : il me dit qu'il étoit malade et qu'il ne pouvoit ouïr parler d'affaires ; que ce seroit pour une autre fois.

J'allai saluer Madame à sa chambre, laquelle m'y avoit attendue patiemment, n'ayant guère de joie de me voir revenir triomphante d'une occasion où j'avois été si utile au parti, et de songer qu'elle n'étoit bonne à rien. M. le Prince m'y mena ; comme elle n'avoit pas une grande amitié pour lui, elle se récria que ses bottes sentoient le *Roussi* (cuir de Russie) : c'est une senteur qu'elle hait fort, et qui la bannit quasi de tout commerce ; de sorte que M. le Prince fut contraint de sortir de sa chambre. Madame me reçut assez bien ; je lui fis ma visite courte, à mon ordinaire, et m'en allai en rendre une à tout ce qui m'attendoit dans son cabinet. M. le Prince me dit : « Il faut que vous alliez au Cours : tout le monde sera bien aise de vous y voir, et pour la rareté du fait, d'avoir vu en même jour une armée et le Cours. »

Je partis donc de Luxembourg, et dans les rues l'on couroit après moi comme si l'on ne m'eût jamais vue ; j'en étois honteuse. Comme l'on se douta que j'irois au Cours, il étoit si rempli de carrosses que j'eus peine à y entrer ; tous mes amis me félicitoient en passant.

En arrivant à mon logis, je trouvai M. le Prince, qui m'aida à descendre de carrosse ; au même moment mille gens arrivèrent, et entre autres M. de Nemours, qui n'avoit sorti que de ce jour-là. Je m'en allai l'entretenir, disant à M. le Prince et à madame

d'Épernon de faire l'honneur de mon logis et d'entretenir la compagnie pendant que je parlerois à M. de Nemours, lequel me dit : « Tout est bien changé depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir ; car alors, si l'on eût songé à la paix, c'étoit pour nous couper la gorge ; et maintenant, si l'on ne la fait, nous sommes perdus. » Ce discours m'étonna, et je lui soutins fort le contraire, parce que je ne voyois point nos affaires en mauvais état : j'avois pris Orléans, M. le Prince avoit battu les ennemis à Bleneau, nos troupes étoient dans le meilleur état du monde, et nous étions maîtres de Paris.

Le lendemain il arriva un courrier de l'armée qui apporta la nouvelle que les ennemis avoient attaqué un faubourg d'Étampes, et que nous y avions été fort battus, et qu'ils avoient pris force prisonniers.

Lorsque la reine d'Angleterre sut que j'étois entrée à Orléans, elle dit qu'elle ne s'étonnoit pas que j'eusse sauvé Orléans des mains de ses ennemis, comme avoit fait autrefois la pucelle d'Orléans, et que j'avois commencé comme elle à chasser les Anglois, en voulant dire que j'avois chassé son fils de chez moi. Cela fut fort remarqué, et toutes les lettres que je reçus deux jours durant ne portoient autre chose.

Monsieur et M. le Prince venoient tous les jours en mon logis, et tout ce qu'il y avoit de personnes considérables dans le parti, tant hommes que femmes, de sorte que la cour étoit chez moi, et j'étois comme la reine de Paris, Madame aimant aussi peu à voir le monde qu'il aimoit peu à aller chez elle.

Je passois fort bien mon temps; j'étois honorée au dernier point. Nos gens faisoient tous les jours des sorties les plus furieuses du monde avec des faux. Tous les officiers de cavalerie y allaient.

L'armée étant si proche, tous les officiers avoient beaucoup de joie. Ils y venoient souvent; mais cette commodité ne rendoit pas l'armée meilleure : l'on manquoit au service, et les plaisirs de Paris ruinoient fort les troupes.

A six heures du matin, le 2 juillet 1652, j'entendis heurter à la porte de ma chambre. Je m'éveillai en sursaut et j'appelai mes femmes pour ouvrir la porte. Le comte de Fiesque entra, qui me dit que M. le Prince l'avoit envoyé trouver Monsieur pour lui dire qu'il avoit été attaqué à la pointe du jour entre Montmartre et La Chapelle ; que Monsieur avoit répondu qu'il se trouvoit mal, et que M. le Prince l'avoit aussi chargé de me venir trouver et de me prier de ne le point abandonner.

Je me levai aussitôt avec toute la diligence possible, et je m'en allai à Luxembourg, où je trouvai Monsieur au haut du degré. Je lui dis : « Je croyois vous trouver au lit; le comte de Fiesque m'avoit dit que vous vous trouviez mal. » Il me répondit : « Je ne suis pas assez malade pour y être, mais je le suis assez pour ne pas sortir. » Je le priai, autant qu'il me fut possible, de monter à cheval pour aller au secours de M. le Prince; mais ce fut en vain ; voyant que je ne pouvois rien obtenir, je le priai de se coucher, trouvant qu'il devoit faire le malade ou agir, et qu'il

y alloit autant de son intérêt que de celui de M. le Prince à en user comme il faisoit. Il n'en fit rien, et mes larmes n'eurent pas plus de pouvoir sur lui que mes discours.

Monsieur alloit et venoit : je lui parlois en passant; je le pressois jusqu'à lui dire : « A moins que d'avoir un traité fait avec la cour en poche, je ne comprends pas comme vous pouvez être si tranquille; mais en auriez-vous bien un pour sacrifier M. le Prince au cardinal Mazarin ? » Il ne répondit point.

MM. de Rohan et de Chavigny, après avoir quelque temps entretenu Son Altesse royale, la firent résoudre à m'envoyer à l'Hôtel de Ville.

Je partis de Luxembourg, accompagnée de madame de Nemours et des comtesses de Fiesque, mère et fille; je trouvai le marquis de Jarzé dans la rue Dauphine, qui venoit trouver Monsieur, de la part de M. le Prince, pour le prier de faire passer par dedans la ville des troupes qui étoient demeurées à Poissy et qui attendoient à la porte Saint-Honoré qu'on leur ouvrît. Jarzé étoit blessé d'un coup de mousquet au bras, de sorte qu'il l'avoit tout en sang, n'ayant pas eu le loisir de se faire panser. Je lui dis qu'il étoit blessé galamment et qu'il portoit son bras d'une manière fort agréable. Il me répondit qu'il se seroit bien passé de cette galanterie; car, comme son coup étoit proche du coude, il souffroit des douleurs horribles, quoiqu'il allât comme un autre. Tous les bourgeois étoient attroupés dans les rues, qui me demandoient en passant:

« Que ferons-nous? Vous n'avez qu'à commander; nous sommes tout prêts à suivre vos ordres. »

Comme j'arrivai à l'Hôtel de Ville, le maréchal de L'Hôpital, gouverneur de Paris, et le prévôt des marchands, qui étoit pour lors M. Le Fèvre, conseiller au parlement, vinrent au-devant de moi au haut du degré, et me firent excuse de n'être pas venus plus loin, n'en étant pas avertis. Comme nous fûmes dans la grande salle, je demandai : « Tout le monde est-il ici? » Ils me dirent qu'oui.

Je leur dis : « Monsieur s'étant trouvé un peu mal et ayant à tout moment des ordres à donner, n'a pu venir ici; M. le duc de Rohan est chargé de vous rendre une lettre de sa part. » Après la lecture faite, je leur dis que Monsieur m'avoit commandé de leur dire qu'il désiroit qu'on fît prendre les armes dans tous les quartiers de la ville; que l'on envoyât à M. le Prince deux mille hommes. Ils répliquèrent que l'on ne lairroit pas d'y envoyer les deux mille hommes que Son Altesse royale commandoit.

Je leur dis qu'ils seroient ravis de tirer M. le Prince du péril où il étoit exposé; et que sa personne devoit être chère à tous les bons François. Je gardai la grande demande pour la fin, qui étoit de donner passage à notre armée.

Le maréchal de L'Hôpital prit la parole et dit : « Vous savez bien, Mademoiselle, que si vos troupes ne se fussent point approchées de cette ville, celles du roi n'y fussent point venues, et qu'elles ne venoient que pour les en chasser. » Madame de Nemours

trouva cela mauvais et se mit à le quereller. Je rompis le discours en disant : « Il n'est point question à qui le cardinal en veut. L'on peut croire que son intention n'est bonne ni pour les uns ni pour les autres; M. le Prince est en péril dans vos faubourgs, quelle douleur et quelle honte ce seroit pour jamais à Paris, s'il y périssoit faute de secours! Vous pouvez lui en donner, faites-le donc vitement. »

Ils sortirent sur cela et s'en allèrent délibérer dans une chambre au bout de la salle; et moi cependant je priai Dieu, par une fenêtre qui regarde sur le Saint-Esprit. On disoit une messe; mais je ne l'entendis pas tout du long, allant et venant pour envoyer hâter ces messieurs et leur demander une réponse. Peu après ils sortirent et me donnèrent tous les ordres que je demandois. J'envoyai en toute diligence dire à M. le prince que j'avois obtenu l'entrée de la ville pour nos troupes.

En sortant de l'Hôtel de Ville, je trouvai les bourgeois qui s'étoient amassés dans la Grève, qui crioient mille choses contre le maréchal de L'Hôpital. Il y en eut un qui me dit, en le regardant de tout près (car il me menoit) : « Comment souffrez-vous ce *mazarin?* Si vous n'en êtes contente, nous le noierons. » Il voulut le battre, je l'en empêchai, et je criai : « J'en suis contente. » Je trouvai dans la rue de la Tixeranderie le plus affreux spectacle qui se puisse regarder : c'étoit M. le duc de La Rochefoucauld qui avoit un coup de mousquet qui lui prenoit un coin de l'œil d'un côté et lui sortoit par l'autre, entre

l'œil et le nez; de sorte que les deux yeux étoient offensés; il sembloit qu'ils lui tombassent, tant il perdoit de sang par là! Tout son visage en étoit plein, et même il souffloit sans cesse, comme s'il eût eu crainte que celui qui entroit dans la bouche ne l'étouffât. Son fils le tenoit par une main et Gourville par l'autre : car il ne voyoit goutte; il étoit à cheval et avoit un pourpoint blanc aussi bien que ceux qui le menoient, qui étoient tout couverts de sang comme le sien; ils se fondoient en larmes : car, à le voir en cet état, je n'eusse jamais cru qu'il eût pu en échapper. Je m'arrêtai pour parler à lui; mais il ne me répondit pas : c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire que d'entendre.

Après l'avoir quitté, je trouvai, à l'entrée de la rue Saint-Antoine, Guitaut à cheval, sans chapeau, tout déboutonné, qu'un homme aidoit, parce qu'il n'eût pu se soutenir sans cela; il étoit pâle comme la mort. Je lui criai : « Mourras-tu? » Il me fit signe de la tête que non; il avoit pourtant un grand coup de mousquet dans le corps. Puis je vis Valon, qui étoit en chaise, qui s'approcha de mon carrosse; il n'avoit qu'une contusion aux reins. Comme il est fort gras, il fallut l'aller panser promptement. Il me dit : « Hé bien, ma bonne maîtresse, nous sommes tous perdus. » Je l'assurai que non. Il me dit : « Vous me donnez la vie, dans l'espérance d'avoir retraite pour nos troupes. » Je trouvai, à chaque pas que je fis dans la rue Saint-Antoine, des blessés, les uns à la tête, les autres au corps, aux bras, aux jambes, sur des chevaux, à pied,

sur des échelles, des planches, des civières, des corps morts.

Comme je fus près de la porte, j'envoyai M. de Rohan porter l'ordre de laisser aller et venir nos gens, les ordres de l'Hôtel de Ville portant que l'on fît tout ce que j'ordonnerois. J'entrai dans la maison d'un maître des comptes, c'est la plus proche de la Bastille et les fenêtres donnent sur la rue. Aussitôt que j'y fus, M. le prince m'y vint voir; il étoit dans un état pitoyable : il avoit deux doigts de poussière sur le visage, ses cheveux tout mêlés: son collet et sa chemise étoient tout pleins de sang, quoiqu'il n'eût pas été blessé; sa cuirasse étoit toute pleine de coups, et il tenoit son épée à la main, ayant perdu le fourreau; il la donna à mon écuyer. Il me dit : « Vous voyez un homme au désespoir; j'ai perdu tous mes amis : MM. de Nemours, La Rochefoucauld et Clinchamp sont blessés à mort. » Je l'assurai qu'ils étoient tous trois bien mieux, et que les chirurgiens ne les croyoient pas blessés dangereusement. Cela le réjouit un peu : il étoit tout à fait affligé; car en entrant il se jeta sur un siège, pleurant et me disant : « Pardonnez à la douleur où je suis »; et après cela, que l'on dise qu'il n'aime rien! Pour moi, je l'ai toujours connu tendre pour ce qu'il aime.

Après qu'il fut parti, le marquis de La Roche-Giffard passa blessé à la tête, mais ayant perdu toute connoissance, et étendu sur une échelle comme un mort; il me fit grande pitié : c'étoit un homme bien fait et beau, et en l'état où il étoit il ne laissoit pas

d'être de bonne mine. Tout ce jour-là se passa à ne voir autre chose que des morts et des blessés, et je m'aperçus à la fin de ce que disent les gens de guerre, que la quantité que l'on en voit y accoutume tellement que l'on n'a pas tant de pitié pour les derniers que pour les premiers.

L'embarras où j'avois vu nos affaires le matin m'avoit laissé beaucoup d'inquiétude. La conduite que Monsieur avoit eue envers M. le Prince, et qui faisoit tant contre lui-même, me mettoit au désespoir; de sorte que j'avois l'esprit furieusement troublé, et je ne comprends pas comment je pus faire tout ce que je fis dans cette agitation.

M. le Prince fut attaqué proche le faubourg Saint-Denis. Les ennemis étoient plus de douze mille hommes; M. le Prince n'en avoit que cinq, et il leur résista sept ou huit heures durant, où l'on combattit horriblement ; il étoit partout. Les ennemis ont dit qu'à moins d'être un démon il ne pouvoit pas humainement faire tout ce qu'il avoit fait : il étoit à toutes les attaques.

J'étois toujours à voir passer les bagages, les morts et les blessés : il y eut un cavalier qui fut tué et qui demeura sur son cheval, lequel suivoit le bagage avec son pauvre maître; cela faisoit pitié. Madame de Châtillon vint au logis où j'étois

Le président Viole vint; elle lui dit que l'on disoit que Monsieur avoit traité avec la cour, et qu'il savoit bien ce qui devoit arriver, et que c'étoit la cause qui l'avoit empêché de sortir. Je la repris vertement.

Elle fut un peu embarrassée. Cet embarras lui avoit fait oublier ses charmes : il n'y en avoit pas un d'étalé ce jour-là ; comme elle est fort brune naturellement, cela paroissoit extrêmement en plein jour.

L'abbé d'Effiat, qui m'étoit venu voir comme beaucoup d'autres, voyant qu'il étoit trop tard et que je n'avois point dîné, jugea bien, par la hâte dont j'étois sorti de mon logis et par l'heure, que je n'avois point mangé et que j'en avois besoin. Il m'en offrit; son logis étant tout proche, je l'acceptai, et il m'en fit apporter très promptement et fort à propos : car j'avois bien faim. Madame de Châtillon dîna avec moi; elle faisoit des mines les plus ridicules du monde, et dont on se seroit bien moqué, si l'on avoit été en humeur de cela.

Le comte de Béthune me manda sur les deux heures que Monsieur viendroit où j'étois; j'envoyai à l'instant le comte de Fiesque le dire à M. le Prince. M. le Prince vint; je le vis venir par la fenêtre : je m'en allai au-devant de lui sur le degré. Il me parut tout autre qu'il n'étoit le matin, quoiqu'il n'eût changé de rien; mais il avoit la mine riante et l'air gai. Il m'aborda en me faisant mille compliments et remercîments de ce qu'il trouvoit que je l'avois assez servi. Je lui dis : « J'ai une grâce à vous demander : c'est de ne rien témoigner à Monsieur de la faute qu'il a faite envers vous. » Il me répondit : « Je n'ai qu'à le remercier; sans lui je ne serois pas ici. » Je me mis à rire, et lui dis : « Trêve de railleries; je sais les sujets que vous avez de vous plaindre de lui. »

Monsieur arriva, il embrassa M. le Prince avec une mine aussi riante que s'il ne lui eût manqué de rien. Il lui témoigna la joie qu'il avoit de le voir hors d'un si grand péril, et lui fit conter le combat; il avoua qu'il n'avoit jamais été en une occasion si périlleuse. L'on plaignoit les blessés et les morts. Monsieur et M. le Prince résolurent que l'armée rentreroit sur le soir dans la ville; de là Monsieur s'en alla à l'Hôtel de Ville pour remercier le corps de ville, et M. le Prince s'en retourna à son armée.

Comme ils furent partis, je m'en allai à la Bastille, où je n'avois jamais été; je me promenai longtemps sur les tours, et je fis changer le canon, qui étoit tout pointé du côté de la ville. Je regardai avec une lunette d'approche : je vis beaucoup de monde sur la hauteur de Charonne, et même des carrosses; ce qui me fit juger que c'étoit le roi, et j'ai appris depuis que je ne m'étois pas trompée.

Je m'en revins dans la maison, où j'avois été tout le jour pour voir passer l'armée; car je savois bien que tous les officiers seroient ravis de me voir. Je ne veux pas oublier de dire que le matin tous les officiers et les soldats étoient fort consternés; car ils jugeoient qu'il n'y avoit point de quartier. Dès qu'ils surent que j'étois à la porte, ils firent des cris de joie non pareils, et dirent : « Faisons merveille; nous avons une retraite assurée : Mademoiselle est à la porte, qui nous la fera ouvrir si nous sommes trop pressés. » M. le Prince me manda de leur envoyer du vin; ce que je fis avec beaucoup de diligence, et,

comme ils passoient devant les fenêtres d'où j'étois, ils crioient : « Nous avons bu à votre santé; vous êtes notre libératrice. »

Quand je songeai le soir, et toutes les fois que j'y songe encore, que j'avois sauvé cette armée, j'avoue que ce m'étoit une grande satisfaction et en même temps un grand étonnement. Toute la nuit je ne dormis point, j'eus tous ces pauvres morts dans la tête.

Le combat avoit duré assez longtemps le matin et avoit été opiniâtre : ils croyoient à la cour que la victoire leur étoit certaine par l'inégalité des troupes. La reine, qui étoit demeurée à Saint-Denis, envoya de ses carrosses pour y mener M. le Prince, qu'elle crut être prisonnier. J'ai appris d'un homme qui étoit avec le roi, que comme Sa Majesté entendit tirer le canon de la Bastille, le cardinal dit : « Bon, ils tirent sur les ennemis ! » et jugeoit cela par l'intelligence qu'il avoit dans Paris. Comme le canon tira encore plusieurs fois, quelqu'un dit : « J'ai peur que ce soit contre nous. » D'autres dirent : « C'est peut-être Mademoiselle qui est allée à la Bastille, et l'on a tiré à son arrivée. » Le maréchal de Villeroy dit : « Si c'est Mademoiselle, ce sera elle qui aura fait tirer sur nous. » Ils furent quelque temps sans en être éclaircis.

Il y avoit longtemps que l'on parloit de faire une assemblée générale à l'Hôtel de Ville pour faire une union entre elle et le parlement, Monsieur et M. le Prince; pour voir aussi à faire un fonds pour payer les troupes et pour en faire de nouvelles.

L'on devoit reconnoître en cette assemblée Monsieur pour lieutenant-général de l'État, comme l'on avoit fait au parlement, avec pouvoir de donner ordre à toute chose, ayant l'autorité du roi entre les mains, tant que Sa Majesté seroit prisonnière en celles du cardinal Mazarin, déclaré ennemi de l'État.

Cependant qu'ils étoient à l'Hôtel de Ville, ne sachant que faire, je m'étois allée promener dans les rues avec un bouquet de paille à mon éventail, noué d'un ruban bleu, qui étoit avec la paille la couleur du parti. Tout le peuple crioit fort ce jour-là : *Vivent le roi, les princes, et point de Mazarin !* Je m'en retournai à Luxembourg, où Monsieur arriva un moment après et entra dans sa chambre pour changer de chemise, ayant eu grand chaud à l'Hôtel de Ville.

Dans ce moment, il vint un bourgeois essouflé et qui ne pouvoit quasi parler, tant la vitesse dont il étoit venu et la frayeur qu'il avoit l'avoient saisi. Il nous dit : « Le feu est à l'Hôtel de Ville, et l'on y tire; l'on se tue, et c'est la plus grande pitié du monde. » M. le Prince entra pour le dire à Monsieur, qui fut si surpris de cette nouvelle que cela lui fit oublier qu'il n'étoit pas habillé : il sortit et vint en chemise devant toutes les dames.

J'entrai dans le cabinet de Monsieur et je lui proposai et à M. le Prince que, s'ils vouloient, j'irois tâcher à pacifier les choses. Ils dirent que, si je pouvois réussir, ce seroit bien, et que je m'y en allasse.

Nous trouvâmes en sortant de Luxembourg un homme mort dans la rue. Comme je fus au bout de

la rue de Gêvres, prête à tourner sur le pont Notre-Dame, nous vîmes rapporter mort M. Ferrand de Jenveri, conseiller au parlement, fort de nos amis; j'en eus beaucoup de regret. Ceux qui venoient de là disoient que l'on avoit tiré même sur le Saint-Sacrement; de sorte que l'on m'empêcha d'y aller. Tout ce qu'il y avoit de gens avec moi mirent pied à terre et entourèrent mon carrosse.

Il m'arriva un accident sur le Petit-Pont, qui m'auroit bien fait peur un autre jour, que j'aurois eu moins de choses dans l'esprit : mon carrosse s'accrocha à la charrette des morts que l'on mène toutes les nuits de l'Hôtel-de-Dieu à la Trinité. Je ne fis que changer de portière, de crainte que quelques pieds ou mains qui sortoient ne me donnassent dans le nez.

Je m'en retournai à Luxembourg, où je rendis compte de mon voyage; j'eus peu de choses à dire, ayant peu fait. Monsieur voulut que j'y retournasse encore : ce que je fis avec les mêmes personnes dans mon carrosse, hors madame de Villars, qui étoit demeurée à l'hôtel de Nemours, et la bonne femme comtesse de Fiesque, qui s'en alla coucher. J'étois moins accompagnée que la première fois : car tout ce qui m'avoit suivi la première fois, voyant qu'à minuit j'étois à Luxembourg, ils crurent qu'il n'y avoit plus rien à faire.

Je trouvai toutes les rues pleines de corps de garde et point de peuple : tout le monde étoit retiré. Des corps de garde, ils me donnoient une escouade pour

m'escorter. Je trouvai madame Riche, une vendeuse de rubans, en chemise (car il avoit fait un fort grand chaud ce jour-là, et la nuit étoit la plus belle qui se puisse) avec le bedeau de Saint-Jacques de la Boucherie, qu'elle appeloit son compère Paquier : il étoit en caleçon. Cette mascarade-là me parut assez plaisante; ils se mirent à me faire mille contes en leur patois de francs badauds, qui me firent rire, nonobstant l'embarras où l'on étoit. Comme je fus dans la place de Grève, mon carrosse étoit arrêté; il vint un homme qui mit la main sur la portière où j'étois et me demanda : « Le prince est-il là ? » Je lui répondis : « Non. » Il s'en alla; il étoit sans manteau. Ainsi je vis, à la lueur des flambeaux qui étoient devant mon carrosse, qu'il avoit quelque arme sous son bras, que je ne pus pas bien discerner. Mais, ayant fait réflexion, après qu'il s'en fut allé, je jugeai que c'étoit un homme qui vouloit tuer M. le Prince. Je suis fâchée de n'avoir pas eu cette pensée d'abord : car je l'aurois fait arrêter.

M. de Beaufort vint au-devant de moi, qui me mena à l'Hôtel de Ville. Nous passâmes par-dessus des poutres qui étoient encore toutes fumantes du feu qui y avoit été; je ne vis jamais un lieu si solitaire. Il vint un nommé Le Fèvre, qui me dit que M. le prévôt des marchands étoit dans un cabinet et qu'il seroit bien aise de me voir; je m'y en allai. Je trouvai M. Le Fèvre avec une perruque qui le déguisoit, avec un visage aussi serein et aussi tranquille que s'il ne lui étoit rien arrivé.

Je lui dis : « Son Altesse royale m'a envoyée ici pour vous tirer d'affaire. » Il me répondit qu'il étoit très-humble serviteur de Son Altesse royale et de moi, et qu'il ne manqueroit jamais de reconnoissance des obligations qu'il nous avoit; qu'il étoit tout prêt à donner sa démission, et qu'il s'estimeroit fort heureux, dans un temps comme celui-ci, de n'être point en charge.

M. de Beaufort lui demanda : « Que voulez-vous devenir? » Il lui répondit qu'il seroit bien aise de s'en aller à son logis, et qu'il s'y croiroit en sûreté ; de sorte que, pour plus grande précaution, M. de Beaufort alla reconnoître une petite porte par où il vouloit passer avec un de ses gens; puis il le vint quérir. Le bonhomme me parut assez aise de s'en aller, et, en partant, me fit mille compliments de la bonté que j'avois eue pour lui; à dire le vrai, je le tirai d'un assez mauvais pas.

Le jour commençoit à être assez grand; le peuple se rassembloit, et il y avoit à craindre que, dans l'humeur où ils étoient, ils n'eussent de la méfiance du long séjour que je faisois à l'Hôtel de Ville. Comme je sortis, tout ce que je trouvai de gens me disoit : « Dieu vous bénisse! tout ce que vous faites est bien fait. » Je n'allai point à Luxembourg, étant quatre heures du matin; je m'en allai me coucher et je dormis le lendemain tout le jour.

Depuis l'affaire d'Orléans, l'on avoit toujours cru que M. de Nemours en vouloit à M. de Beaufort. Cependant, le jour du combat du faubourg Saint-An-

toine, ils s'étoient fait mille amitiés : ce qui donna bien de la joie à la pauvre madame de Nemours, qui aimoit beaucoup son mari, quoiqu'il ne l'aimât guère, et qui eut toujours beaucoup de tendresse pour son frère, qui l'y obligeoit bien par sa conduite et par une tendresse réciproque. Il s'émut donc quelque dispute pour le rang entre eux. M. de Beaufort prit la chose avec autant de douceur que M. de Nemours la prit avec aigreur; cela donna beaucoup d'inquiétude à madame de Nemours. M. son mari ne sortoit point encore, à cause de la blessure qu'il avoit reçue à la porte Saint-Antoine. Lorsqu'il sortit, son inquiétude redoubla, et ce jour-là même Son Altesse royale et M. le Prince lui demandèrent sa parole, pour vingt-quatre heures, qu'il ne diroit rien à M. de Beaufort.

Il vint un homme qui demanda à parler à une de mes femmes; il lui dit : « Je vous prie de dire à Mademoiselle que M. de Beaufort a querelle, et qu'il est dans le jardin des Tuileries qui se promène. » Il ne se trouva au logis pas un de mes gentilshommes, ni page ni valet de pied, et qui que ce soit, qu'un valet de chambre que j'envoyai chez Bautru, où Son Altesse royale alloit souvent jouer, pour l'en avertir. Cette solitude dans ma maison étoit assez extraordinaire; car à cette heure-là il y avoit tous les jours cent officiers qui me venoient faire leur cour. Mon valet de chambre me rapporta qu'il n'avoit point trouvé Son Altesse royale, et qu'il avoit trouvé le comte de Bury, qui lui avoit dit : « Assurez Ma-

demoiselle que je ne quitterai point M. de Beaufort. »

Il vint un de ses pages à mon logis : je l'envoyai quérir pour lui demander où étoit son maître; il me dit qu'il lui avoit commandé de le venir attendre chez moi.

Son Altesse royale arriva là-dessus, à qui je dis tout ce que j'avois appris; il se moqua de mes avis. Il s'en alla aux Tuileries et chez Renard, qui étoit la promenade ordinaire depuis que l'on n'alloit point au Cours. J'y allai aussi. Comme je montois un degré qui mène à la terrasse de chez Renard, un page de madame de Châtillon me tire par ma robe, et me dit : « Madame vous mande que M. de Nemours est aux Petits-Pères, et qu'ils se vont battre; que vous le disiez à Monsieur. » Je pris ma course pour aller jusques à un banc où il étoit assis, et je lui dis : « J'avois tort tantôt de vous avertir? Madame de Châtillon me mande telle chose. » Il fut fort surpris, et commanda au comte de Fiesque et à Fontrailles qui se trouvèrent là, de s'y en aller; mais ils y arrivèrent trop tard.

Un moment après, un laquais de l'hôtel de Vendôme vint dire : « M. de Nemours vient de mourir; M. de Beaufort l'a tué. » Monsieur s'en alla aussitôt à Luxembourg, et M. le Prince chez madame de Nemours, où j'allai aussi; elle étoit dans son lit sans connoissance, dans une affliction terrible, ses rideaux ouverts, tout le monde autour d'elle. Rien n'étoit plus pitoyable, aussi bien que la manière dont

elle apprit ce malheureux accident : elle étoit dans sa chambre, dont la fenêtre donne sur la cour; elle entendit crier : *Il est mort!* Elle s'évanouit. Parmi toute cette désolation, madame la comtesse de Béthune dit je ne sais quoi d'un ton lamentable qui fit rire madame de Guise, qui étoit la plus sérieuse femme du monde; de sorte que voyant cela, M. le Prince et moi nous éclatâmes. Ce fut le plus grand scandale du monde.

Nous allâmes, madame de Guise, M. le Prince et moi, visiter M. de Reims, frère de M. de Nemours, où nous eûmes encore assez envie de rire : il étoit dans son lit tous les rideaux fermés, et parloit au travers.

Il y eut une furieuse fatalité à cette mort; car Monsieur et M. le Prince ne s'étoient mis en nulle peine de la prévenir, croyant avoir la parole de M. de Nemours pour vingt-quatre heures. M. de Beaufort fit tout ce qu'il put au monde pour refuser l'appel, et Villars qui l'alla faire, fit tout ce qu'il put au monde pour s'en dispenser, à tel point que M. de Nemours se pensa fâcher contre lui. Enfin, comme M. de Beaufort ne put plus refuser, il trouva des difficultés pour l'exécution, ayant beaucoup de gentilshommes avec lui, dont il ne pouvoit se défaire, et dit qu'il falloit remettre la partie à un autre jour. Comme M. de Nemours vit cela, il s'en alla à son logis, où par malheur il trouva le nombre de gentilshommes dont il avoit affaire; de sorte qu'il vint trouver M. de Beaufort, et ils se battirent dans le marché aux chevaux, derrière l'hôtel de Vendôme.

M. de Nemours avoit avec lui Villars, le chevalier de La Chaise, Campan et Luserche; et M. de Beaufort, le comte de Bury, de Ris, Brillet et Héricourt. Le comte de Bury fut fort blessé; de Ris et Héricourt moururent dans les vingt-quatre heures. Pour les autres, s'il y en a eu de blessés, ce fut légèrement. M. de Nemours avoit porté les épées et les pistolets; ils avoient été chargés chez lui. Comme ils furent en présence, M. de Beaufort et lui, le premier lui dit: « Ah! mon frère, quelle honte; oublions le passé; soyons bons amis. » M. de Nemours lui cria : « Ah! coquin, il faut que tu me tues ou que je te tue! » Il tira son pistolet qu'il manqua, et vint à M. de Beaufort l'épée à la main; de sorte qu'il fut obligé à se défendre : il tira, et le tua tout roide de trois balles qui étoient dans le pistolet.

Il courut du monde qui étoit dans le jardin de l'hôtel de Vendôme, et entre autres madame l'abbesse d'Yères, qui se tenoit pour lors à Paris, comme beaucoup d'autres religieuses, à cause de la guerre. Elle dit que, comme elle cria : *Jésus Maria!* il lui serra la main, et un nommé l'abbé de Saint-Spire, qui est à M. de Reims, dit la même chose; mais les médecins et chirurgiens dirent que c'étoit un mouvement convulsif, et qu'à moins d'un miracle il falloit mourir sur-le-champ. Il faut espérer que Dieu lui aura voulu donner ce moment de vie pour se reconnoître, pour lui donner le temps de lui demander pardon, et qu'il a permis qu'il ait donné ce signe de connoissance pour que l'on puisse ne dé-

sespérer pas de son salut et que l'on ose prier pour lui. Bien des gens ont voulu blâmer M. de Beaufort, disant qu'il pouvoit éviter cette fâcheuse rencontre; que M. de Nemours étoit un homme foible de sa blessure, qui n'avoit pas la force de tirer un coup de pistolet. L'on peut répondre à cela qu'un enfant de cinq ans en tireroit et, pour sa blessure, il en étoit guéri.

M. de Nemours avoit de bonnes qualités : il étoit brave autant qu'homme du monde, avoit de l'esprit fort agréable dans la conversation, enjoué, plaisant; mais il y auroit eu à craindre que cette humeur ne lui fût pas demeurée en vieillissant : car il est bon que l'esprit des personnes s'avance comme leurs années. Il étoit bien fait à tout prendre, mais point en détail : il avoit la carrure étroite et les épaules hautes ; il étoit rousseau, avoit les cheveux plats, fort picoté de petite vérole ; et si, avec tout cela, sa personne plaisoit.

La première fois que madame de Châtillon sortit après la mort de M. de Nemours, elle alla aux filles de Sainte-Marie, rue Saint-Antoine, où madame de Nemours s'étoit retirée, et où je l'avois été voir, et ensuite elle vint aux Tuileries. Elle avoit un habit tout uni et une grande coiffe comme un voile, qui la cachoit toute. Comme elle entra dans ma chambre, je m'en allai au-devant d'elle, et je lui fis un compliment sur la perte qu'elle avoit faite d'un bon ami ; ce que j'avois déjà fait par un billet dès le lendemain. Nous nous allâmes asseoir dans un coin, où elle me

fit force lamentations. Comme nous en étions sur le mépris du monde, Son Altesse royale entra, et M. le Prince, qui s'approchèrent de nous; elle leva son voile et se mit à faire une mine douce et riante. Je crus voir une autre personne; car sous cette coiffe, elle étoit poudrée, avoit des pendants d'oreilles; enfin rien n'étoit plus ajusté. Dès que M. le Prince alloit d'un autre côté, elle rabaissoit sa coiffe et faisoit mille soupirs. Cette farce dura une heure et réjouit bien les spectateurs.

M. de Valois, mon frère, mourut; ce qui fut une grande affliction pour Son Altesse royale. Jamais je ne fus plus surprise. Je me promenois chez Renard: l'on me vint dire: « M. votre frère est fort malade. » Je m'en allai à Luxembourg. Madame me dit qu'il s'étoit trouvé un peu mal, mais que ce n'étoit rien; qu'il dormoit. Le lendemain j'y vins de fort bonne heure et j'allai droit dans sa chambre; l'on le tenoit sur les bras: car il n'avoit que deux ans. Les médecins me dirent pourtant qu'il étoit mieux et qu'il en échapperoit. J'y envoyai le soir; l'on me manda qu'il étoit mieux. Le matin à mon réveil on me dit sa mort. Je m'en allai en diligence à Luxembourg, où je trouvai Monsieur fort pénétré de douleur, et Madame qui mangeoit un potage, qui me dit: « Je suis obligée de me conserver. » Je m'en allai dans la chambre de ce pauvre enfant, qui étoit dans son berceau, beau comme un petit ange; des prêtres prioient Dieu autour, ou pour mieux dire le louaient de la grâce qu'il lui avoit faite.

Cela m'attendrit furieusement : je pleurai jusqu'aux sanglots. Je reçus beaucoup de compliments sur cette mort. L'on en prit le plus grand deuil qu'il fut possible. L'on mit son corps en dépôt au Calvaire. Monsieur en donna part à la cour ; et, au lieu d'en recevoir des lettres de compliments, celle qu'il en eut fut un refus de l'enterrer à Saint-Denis, et l'on lui disoit que cette mort étoit une visible punition de Dieu, de l'injuste guerre qu'il faisoit, et force choses de cette nature.

Comme j'aime extrêmement à me promener, j'étois au désespoir que ma promenade se bornât à aller tous les soirs chez Renard, et de n'oser aller plus loin : car j'aime fort à aller à cheval. Je demandai permission à Son Altesse royale d'aller au bois de Boulogne, et que j'enverrois quérir de l'escorte ; il me le permit. J'y envoyai un page au galop, et, à dire le vrai, je le suivois de près, ne jugeant pas qu'il y eût beaucoup de péril ; de sorte que je me promenai longtemps dans le bois avant qu'elle fût venue, et elle ne me servit que pour le retour, qu'elle m'accompagna jusqu'au Cours ; ce qui réjouit tous ceux qui se promenoient chez Renard : car il y avoit beaucoup de trompettes qui faisoient un beau concert. J'y allai encore une autre fois ; et, comme mon page n'y trouva point d'officiers généraux françois, parce qu'ils étoient tous allés promener à Ruel, il alla au quartier des étrangers, qui furent bien aises de me rendre ce service. J'avoue que, quand je songeois que, pour m'aller promener au bois de Boulogne, il

me falloit une escorte des troupes du roi d'Espagne, et que de tout ce qui étoit avec moi il n'y avoit pas un François que mes gens, j'étois étonnée, et je ne pus m'empêcher de faire paroître mon étonnement à l'officier, qui s'appeloit Barlon, et qui parloit françois. Il me dit sur cela un bon mot : « Qu'il ne se falloit pas étonner de voir les Espagnols dans le parc de Madrid. »

Le soir, en revenant, je permis que mes compagnies me suivissent jusques à mon logis; de sorte que cela fut assez beau à voir. J'avoue que je fus un peu enfant, et que j'en sentis assez de joie, et que le son des trompettes me réjouissoit : jamais troupes, il n'y en eut de si bien vêtues qu'étoient les miennes.

Je ne fus pas plus tôt arrivée aux Tuileries que Son Altesse royale m'envoya Saint-Taurin pour me dire qu'il venoit d'avoir des nouvelles de M. de Lorraine, et qu'il étoit à Brie-Comte-Robert.

Cette nouvelle me réjouit. M. de Lorraine vint me voir. La conclusion de son discours fut qu'il venoit cette fois de bonne foi ; qu'il agiroit en tout ce qu'il pourroit pour le parti et pour celui de M. le Prince, parce qu'il étoit de mes amis, et que tous deux feroient leur possible pour que les choses allassent à un accommodement avantageux, où l'on pût me procurer un établissement tel que je le méritois.

Monsieur alla à l'armée rendre une visite à M. le Prince et à M. de Lorraine, qui alloit et venoit. Ils désirèrent que j'allasse à l'armée ; ce que je fis volontiers.

J'allai prendre M. de Lorraine à l'hôtel de Chavigny, où je lui avois donné rendez-vous. Je portois le deuil de mon frère : ainsi j'étois habillée de noir ; mais je nouai à ma manche un ruban bleu, et toutes les dames qui étoient avec moi aussi ; et au milieu du bleu, qui étoit un peu fort touffu, l'on y mit un petit ruban jaune, à cause que c'étoit la couleur des Lorrains. Je leur dis : « Il ne faut point faire de façon d'y en mettre de couleur de feu parmi ; l'on l'expliquera comme on le voudra. »

Nous trouvâmes au pont de Charenton M. le Prince avec les trois compagnies de M. de Lorraine, qui venoient pour nous escorter. Ces trois compagnies étoient de cent hommes chacune, montés sur des chevaux bais, noirs et blancs ; de sorte qu'on les appeloit les compagnies baie, noire et blanche. Ils avoient tous des cuirasses : cela étoit beau à voir.

M. le Prince se mit dans mon carrosse ; il étoit fort ajusté, contre son ordinaire : car c'est l'homme du monde le plus malpropre. Il avoit la barbe faite et les cheveux poudrés, un collet de buffle, une écharpe bleue et un mouchoir blanc à son cou. Toute la compagnie le régala de sa propreté, et il en fit des excuses comme d'un grand crime, sur ce qu'on lui avoit dit que ces nouvelles troupes étrangères qui étoient arrivées disoient qu'il ne se distinguoit pas des autres, et qu'il étoit fait comme un simple cavalier.

Nous arrivâmes à Grosbois; nous dînâmes aussitôt. M. le Prince nous fit fort grande chère, quoique M. de

Lorraine ne lui eût mandé que le matin que j'irois dîner. Ils burent ma santé à genoux, firent sonner les trompettes, enfin firent toutes les simagrées que l'on a accoutumé de faire à l'armée en pareille occasion.

Aussitôt après le dîner je montai à cheval et j'allai voir l'armée.

M. de Lorraine continuoit à ne bouger de chez moi; il se mit dans la tête de me marier à l'archiduc, et de faire en sorte que le roi d'Espagne lui donnât les Pays-Bas. Il me disoit : « Vous serez la plus heureuse personne du monde : il ne se mêlera de rien ; il sera tout le jour avec les jésuites, ou à composer des vers et les mettre en musique, et vous gouvernerez. La seule contrainte que vous aurez avec lui, ce sera qu'il vous fera voir des comédies en musique qui vous ennuieront, parce que vous ne l'aimez pas : car sans cela elles sont assez divertissantes. C'est le meilleur homme du monde; et sérieusement ne le voulez-vous pas bien ? » Je lui répondis : « Je suis de ces gens qui veulent toujours leurs avantages, et la demeure de Flandre me plairoit fort. »

Le jour de leur départ le dimanche au matin, M. le Prince dit à Préfontaine, qui étoit allé prendre congé de lui : « Allez-vous-en dire à Mademoiselle que je la supplie de ne point sortir; car M. de Lorraine veut que nous allions recevoir ses commandements. » Ils y vinrent tous deux. Ils me dirent : « Son Altesse royale vient de donner encore les dernières assurances qu'il ne traitera point sans notre participation; nous nous

en allons contents tâcher à faire quelque chose de considérable ce reste de beau temps ; puis, quand nous aurons mis les troupes en quartier d'hiver, nous reviendrons aux bals et aux comédies. L'on a eu furieusement de la peine, il faut avoir du plaisir. »

Cela étoit si beau de voir la grande allée des Tuileries toute pleine de monde, tous bien vêtus, ayant des habits neufs, parce que l'on n'avoit quitté que ce jour-là le deuil de M. de Valois, et que c'étoit aussi la saison d'avoir des habits d'hiver neufs. M. le Prince en avoit un fort joli, avec des couleurs de feu, de l'or, de l'argent, et du noir sur du gris, et l'écharpe bleue à l'allemande, sous un justaucorps qui n'étoit point boutonné. J'eus grand regret à les voir partir, et j'avoue que je pleurai, en leur disant adieu. L'on étoit si étonné de ne voir plus personne. Cela causoit bien de l'ennui; et il fut bien accru par le bruit qui courut que le roi venoit, et que nous serions tous chassés.

Je recevois tous les jours des nouvelles de M. le Prince et de M. de Lorraine, et je leur en mandois de Paris. Monsieur me manda un jour de m'aller promener à cheval avec lui dans la plaine de Grenelle ; je lui dis les mauvais bruits qui couroient, et comme l'on disoit que pour moi je serois reléguée à Dombes; que cela ne me plaisoit guère. Il m'assura fort du contraire.

Du côté de la cour, ils avoient levé tous les obstacles qui pouvoient empêcher le roi d'être agréablement reçu : car le cardinal Mazarin s'en étoit retourné

en Allemagne. Les capitaines des quartiers furent mandés par le roi, et donnèrent avis à Son Altesse royale qu'ils s'en alloient à Saint-Germain. Je m'en allai à Luxembourg pour lui représenter ce qu'il avoit promis à M. le Prince et à M. de Lorraine. Je trouvai M. de Rohan affairé, me disant : « Il faut que Monsieur empêche cela. » Comme je lui en parlai, il me répondit : « Je n'ai rien promis à M. le Prince; il est en état de traiter quand il voudra, et moi je suis ici tout seul abandonné. » Cela ne me plut guère ; je l'écrivis à M. le Prince.

Ils partirent, ces capitaines, et M. de Rohan me dit : « Il faut que Son Altesse royale monte à cheval et aille aux portes pour les empêcher d'entrer. » M. de Rohan envoya ses chevaux l'attendre devant les Tuileries ; il se démena, fit bruit et point de besogne. Le samedi au matin, comme je me coiffois, Sanguin, maître d'hôtel ordinaire du roi, entra dans mon cabinet et me dit : « Voilà une lettre que le roi m'a commandé de vous rendre. » Elle contenoit que, s'en allant à Paris et n'ayant point d'autre logement à donner à Monsieur, son frère, que les Tuileries, il me prioit d'en déloger dans le lendemain midi, et qu'en attendant que j'eusse trouvé un logis, je pouvois aller loger chez M. Damville, dans la rue de Tournon. Je dis à Sanguin que j'obéirois aux ordres du roi et que je m'en allois en rendre compte à Son Altesse royale, et qu'il revînt l'après-dînée; que je me donnerois l'honneur de faire réponse à Sa Majesté.

Je m'en allai à Luxembourg, où je trouvai Son Altesse royale fort étonnée. Je lui demandai ce que j'avois à faire; il me dit d'obéir. J'envoyai chercher le président Viole et Croissy, à qui M. le Prince m'avoit priée, en partant, de faire donner part de toutes choses comme à ses deux meilleurs amis, et en qui il avoit le plus de confiance. Le président Viole me dit que le bruit couroit que Son Altesse royale étoit d'accord avec la cour, et me montra les articles. Il fut d'avis que je m'en allasse loger à l'Arsenal, et que je ferois dépit à la cour. Croissy fut de la même opinion.

Je m'en allai le soir à Luxembourg, où je fis cette proposition à Monsieur; il me dit qu'il le trouveroit bon. Comme je revins, je trouvai madame d'Épernon et madame de Châtillon, qui m'attendoient à mon logis, et qui étoient fort affligées, aussi bien que moi, de quoi je quittois les Tuileries : car c'est le plus agréable logement du monde et que j'aimois fort, comme un lieu où j'avois demeuré depuis l'âge de huit jours. Je leur dis que je m'en irois à l'Arsenal. Madame de Châtillon dit : « Je ne sais pas qui vous a donné ce conseil, mais rien n'est plus mal à propos. Quoi! feriez-vous des barricades en l'état où sont les choses, et pourriez-vous tenir contre la cour? Ne vous mettez point cela dans la tête; songez seulement à votre retraite : car je vous avertis, comme votre servante, que M. votre père a traité; qu'il est d'accord, et qu'il a dit que pour vous il n'en répondoit point, et qu'il vous abandonnoit. »

Je la remerciai de son avis que je trouvai de bonne foi, et j'ordonnai à Préfontaine d'aller dès le grand matin voir ces messieurs, et leur dire ce que j'avois appris, et que sur cela, il me paroissoit que je devois changer de résolution. Son Altesse royale me vit dans cet embarras de n'avoir point de logis et de ne savoir quasi où loger, sans m'offrir une chambre à Luxembourg. J'étois si peu accoutumée à recevoir de lui aucune marque d'amitié, que je ne m'apercevois pas qu'il dût m'offrir un logement. Je m'en allai coucher chez la comtesse de Fiesque, assez étourdie de tout ce que je voyois.

Le lendemain, comme je revins de la messe des Feuillants, où j'étois allée par les Tuileries à pied, l'on me vint dire que Monsieur avoit eu ordre de s'en aller. J'envoyai à Luxembourg, et je lui écrivis un billet. Il dit au page qui le lui avoit rendu : « Dites à ma fille qu'elle ne sait ce qu'elle dit. » Madame de Châtillon entra comme je dînois; mes violons jouoient. Elle me dit : « Avez-vous le cœur d'entendre des violons? nous serons tous chassés. » Je lui répondis : « Il faut s'attendre à tout et s'y résoudre. » Je ne laissai pas de me faire coiffer, dans l'incertitude si je verrois la reine : car, après avoir vu madame la Princesse la venir voir à Bourg en sortant de Bordeaux, je trouvois tout possible. Nous nous en allâmes chez madame de Choisy, dont le logis a une fenêtre qui regarde sur la place du Louvre, pour voir passer le roi. Il y avoit un homme qui vendoit des lanternes pour mettre aux fenêtres,

comme l'on fait les jours de réjouissances, et qui crioit : *Lanternes à la royale!* Je lui criai étourdiment : « N'en avez-vous point *à la Fronde?* » Madame de Choisy me disoit : « Seigneur Dieu! vous voulez me faire assommer. »

L'on nous vint dire chez madame de Choisy, que Son Altesse royale avoit ordre de s'en aller. Je m'en allai courant à Luxembourg, j'entrai dans le cabinet de Madame, où je trouvai Monsieur, à qui je demandai s'il avoit ordre de s'en aller. Il me dit qu'il n'avoit que faire de m'en rendre compte. Je lui dis : « Quoi! vous abandonnez M. le Prince et M. de Lorraine! » Il me répliqua encore la même chose. Je le suppliai de me dire si je serois chassée; il me dit qu'il ne se mêloit point de ce qui me regardoit; que je m'étois si mal gouvernée avec la cour, qu'il déclaroit qu'il ne se mêleroit point de ce qui me regardoit, puisque je n'avois point cru ses conseils.

Je pris la liberté de lui dire : « Quand j'ai été à Orléans, ç'a été par votre ordre; je ne l'ai pas par écrit, parce que vous me le commandâtes vous-même; j'en ai de vos ordres par écrit, et même des lettres de Votre Altesse royale, où elle me témoigne des sentiments de bonté et de tendresse, qui m'eussent pas fait croire que Votre Altesse royale en dût user comme elle en use présentement. — Et l'affaire de Saint-Antoine, me dit-il, ne croyez-vous pas, Mademoiselle, qu'elle vous a bien nui à la cour? Vous avez été si aise de faire l'héroïne. »

J'étois dans un grand étonnement de le voir en

telle humeur. Je lui répartis : « Je ne crois pas vous avoir plus mal servi à la porte Saint-Antoine qu'à Orléans. J'ai fait l'une et l'autre de ces deux choses si reprochables par votre ordre. »

Après que cette boutade de Son Altesse royale fut passée, il revint ; je le suppliai de me permettre de loger à Luxembourg, ne jugeant pas à propos d'être si près du Louvre, n'y allant pas. Il me répondit : « Je n'ai point de logement. » Je lui dis : « Il n'y a personne céans qui ne me quitte le sien, et je pense que personne n'a plus de droit d'y loger que moi. » Il me répondit aigrement : « Tous ceux qui y logent me sont nécessaires, et n'en délogeront pas. » Je lui dis : « Puisque Son Altesse royale ne le veut point, je m'en vais loger à l'hôtel de Condé, où il n'y a personne. — Je ne le veux pas. — Où voulez-vous donc, Monsieur, que j'aille? — Où vous voudrez » ; et s'en alla.

Je m'en allai aussi chez la comtesse de Fiesque, qui étoit au lit ; je lui demandai si elle n'avoit vu personne, et si elle n'avoit rien appris depuis que la cour étoit arrivée ; elle me dit que les uns disoient que je serois chassée, les autres que l'on me vouloit arrêter. Sa belle-mère étoit présente, qui me dit : « Je vois bien que sur cela vous voulez prendre quelque résolution ; je suis vieille et malsaine : je ne veux point me brouiller avec la cour. Adieu, je m'en vais à ma chambre, afin que, si on me demande de vos nouvelles, je puisse dire en vérité que je n'en sais point. »

Madame de Frontenac me proposa si je voulois

aller chez madame de Montmort, sa belle-sœur : que c'étoient des gens retirés, qui ne voyoient quasi personne, et que c'est une grande maison. Je trouvai que cela étoit fort à propos. Je m'en allai à ma chambre, et je demandai mon souper, et dis : « Que tout le monde sorte! je veux écrire; qu'il ne demeure que madame de Frontenac, Préfontaine et Pajot, » qui est une de mes femmes de chambre.

Comme la porte fut fermée, je sortis par une autre, et nous montâmes tous quatre dans le carrosse de Préfontaine. Nous allâmes droit chez madame de Montmort qui me témoigna bien de la joie de la confiance que j'avois en elle.

Madame de Montmort me fit de grandes excuses de quoi elle me donneroit mal à souper; mais que tout le monde ayant soupé chez elle, si elle envoyoit à la ville, l'on s'apercevroit qu'il y auroit quelqu'un d'extraordinaire.

Le lendemain matin, il (Préfontaine) me vint éveiller à huit heures et demie, et me dit que Goulas venoit de lui dire que Son Altesse royale étoit partie pour Limours, et qu'elle lui commandoit de l'aller trouver. Je l'envoyai; il trouva Monsieur près de Berny. Il descendit de carrosse, et lui dit : « Je vous ai envoyé quérir pour dire à ma fille, de ma part, qu'elle s'en aille au Bois-le-Vicomte, il n'y a plus rien à faire. Vous savez que je suis plus aimé et plus considéré qu'elle; l'on m'a vu partir sans me rien dire. C'est pourquoi elle ne se doit attendre à rien, et s'en aller. »

Préfontaine lui dit : « L'intention de Mademoiselle est de suivre Votre Altesse royale et de ne la point quitter, ou de demeurer auprès de Madame. » Monsieur lui dit : « Je ne veux point qu'elle vienne avec moi ni qu'elle aille avec Madame, ma fille l'importuneroit. »

Je vis bien qu'il falloit partir seule, ce que je fis aussitôt fort tristement.

Mais dès que j'eus passé la rivière de Marne, je ne songeai plus à Paris; et je me sentis toute résolue à faire tout ce que le destin voudroit faire de moi.

Nous arrivâmes à une heure de nuit à une maison de madame Bouthillier, qui s'appelle l'Épine, où nous étions en sûreté, étant fossoyée. Madame de Frontenac dit au concierge : « C'est une dame de mes amies qui est avec moi; que l'on lui accommode une chambre. » Nous soupâmes fort bien : car de notre dîner, il en resta pour faire des grillades. Comme madame Bouthillier a des ménages par toutes ses maisons, nous fîmes des fricassées de poulets et de pigeons, étant trop tard pour s'amuser à en rôtir à des gens qui vouloient partir de grand matin; on en rôtit toute la nuit pour le lendemain. Il y avoit des fromages admirables : jamais je n'ai tant mangé. Je fis manger mes femmes avec moi, et le comte de Hollac et mes gens. Ils étoient si étonnés de se voir ainsi à table avec moi, que, pour peu que ceux qui nous servoient eussent été habiles, ils eussent connu que c'étoit une farce. Nous avions pris chacun un nom : nous nous appelions mon frère, ma sœur, mon cousin

et ma cousine. Cette plaisanterie nous réjouit quelques jours.

Je partis de bon matin, le lendemain, sans rencontrer personne qu'à Provins. Nous allâmes faire repaître nos chevaux à un village à deux lieues de là, nommé Sourdun.

En arrivant, je mis pied à terre, et j'entrai dans la cuisine du logis; il y avoit un jacobin qui étoit à table, et, comme il n'avoit point son manteau noir et qu'il étoit vêtu de blanc, je ne savois de quel ordre il étoit. Je lui demandai; il me répondit : « Vous êtes bien curieuse. » Je lui répartis que ma curiosité étoit raisonnable; sur quoi il me dit : « Je suis jacobin. » Je lui demandai d'où il venoit : « De Nancy; et vous d'où venez-vous? » — « De Paris. » Je lui demandai ce que l'on disoit de M. de Lorraine en son pays, et si on l'aimoit bien; il me dit que oui, et que c'étoit un brave prince. Ensuite il me dit : « Les nouvelles que j'ai apprises à Troyes, que le roi devoit venir à Paris, sont-elles véritables? » Je lui dis que oui, et qu'il y étoit arrivé il y avoit deux jours, et que M. le duc d'Orléans et Mademoiselle s'en étoient allés. « J'en suis fâché, me dit-il : car c'est un bonhomme. Pour Mademoiselle, c'est une brave fille; elle porteroit aussi bien une pique qu'un masque : elle a du courage. La connoissez-vous point? » Je lui répondis que non. Il me dit : « Quoi! ne savez-vous pas qu'elle a sauté les murailles d'Orléans pour y entrer, et qu'elle a sauvé la vie à M. le Prince à la porte Saint-Antoine? » Je lui dis que j'en avois entendu parler.

Il me demanda : « Ne l'avez-vous jamais vue? » Je lui dis que non. Il se mit à me dépeindre, et me dit : « C'est une grande fille, de belle taille, grande comme vous; assez belle; elle a le visage long, le nez grand; je ne sais pas si vous lui ressemblez autant de visage que de la taille; si vous ôtiez votre masque, je le verrois. » Je lui dis que je ne le pouvois ôter; que j'avois eu la petite vérole depuis peu, et que j'étois encore rouge. Je lui demandai s'il avoit parlé à elle; il me dit : « Mille fois; je la connoîtrois entre cent personnes, si je lui parlois. J'ai été souvent aux Tuileries, où elle logeoit. Je connoissois son aumônier, et elle venoit quasi tous les premiers dimanches du mois à notre maison de Saint-Honoré avec la reine. »

Je lui demandai : « Est-elle dévote? — Non; il lui prit une fois envie de l'être; mais elle s'en ennuya, et cela s'est passé; elle s'y étoit prise trop violemment pour que cela pût durer. — Et sa belle-mère, la con noissez-vous? — Vraiment oui; c'est un de ces saints qu'on ne fête guère. C'est une femme qui est toujours dans une chaise, et qui ne fait pas un pas, et qui est une lendore; et Mademoiselle a de l'esprit, va vite : il y a bien de la différence entre elles. Mais qui êtes-vous, Madame qui me questionnez tant? » Je lui dis que j'étois veuve d'un gentilhomme de Sologne; que ma maison avoit été pillée par l'armée, lorsqu'elle avoit passé en ce pays-là. Pour moi que j'étois retirée à Orléans, d'où j'avois été assez malheureuse de sortir le jour que Mademoiselle y arriva; que je m'en

allois en Champagne demeurer avec mon frère et ma belle-sœur qui étoient là. Il me dit : « Si vous venez jamais à Paris, venez nous voir dans notre couvent de Saint-Honoré. » Je lui dis que j'étois de la religion. Il voulut me convertir; mais je lui dis que c'étoit une affaire trop sérieuse pour la traiter en passant; que j'espérois d'aller faire l'hiver un tour à Paris; qu'alors nous parlerions de controverse. Il me dit son nom, puis nous nous séparâmes.

Nous arrivâmes de nuit à Pont. Madame Bouthillier eut beaucoup de joie de me voir. Je me trouvai là en grand repos : c'est une maison, comme j'ai déjà dit, où l'on fait bonne chère et le plus proprement du monde. Je continuai à manger avec tout le monde, et personne ne me connoissoit qu'une demoiselle de madame Bouthillier et quelques anciens domestiques; tout le reste ne me prenoit que pour madame Dupré. Il y vint une dame des bonnes amies de madame Bouthillier, nommée madame de Marsilly; elle étoit si accoutumée dans la maison, que, si l'on l'eût refusée, elle auroit jugé qu'il y auroit eu du mystère. Ainsi elle y entra et arriva comme j'étois au jardin; on m'en vint avertir : je ne revins point qu'il ne fût nuit, et je montai à ma chambre. Madame Bouthillier lui dit : « Depuis quelques jours je me suis trouvée mal; je soupe et je me couche de bonne heure. » Elle la fit souper à six heures et coucher entre sept et huit, et puis l'on l'enferma dans sa chambre. Après l'on mena ses gens loger dans la basse-cour; et, comme il y a des fenêtres dans la

cuisine qui donnent dans les fossés, en se promenant, ils virent que l'on apprêtoit un autre souper, et le dirent le matin à leur maîtresse, qui étant poussée de quelque curiosité dit à madame Bouthillier : « Qu'est-ce qu'il y a eu céans cette nuit? L'on m'a dit qu'on n s'étoit point couché à la cuisine, que l'on avoit apprêté à manger; est-ce qu'il vous doit venir compagnie? » Madame Bouthillier dit qu'elle n'en savoit rien, et la fit partir le plus tôt qu'il fut possible.

Je demeurai un jour ou deux à Pont; puis j'en partis pour Saint-Fargeau où j'arrivai à deux heures de nuit.

Il fallut mettre pied à terre, le pont étoit rompu. J'entrai dans une vieille maison où il n'y avoit ni porte ni fenêtres, et de l'herbe jusqu'aux genoux dans la cour : j'en eus grande horreur. L'on me mena dans une vilaine chambre, où il y avoit un poteau au milieu. La peur, l'horreur et le chagrin me saisirent à tel point que je me mis à pleurer : je me trouvois bien malheureuse, étant hors de la cour, de n'avoir pas une plus belle demeure que celle-là, et de songer que c'étoit le plus beau de tous mes châteaux, n'ayant pas de maison bâtie.

Comme cela fut passé, j'appelai madame de Frontenac, Préfontaine et La Guérinière. Ils avoient été tous deux s'informer s'il n'y avoit point quelque lieu proche où je pourrois aller, ils me dirent qu'il y avoit un petit château fossoyé, à deux lieues de là, chez un nommé Davaux, qui est un contrôleur de mes

domaines en cette terre, où je pourrois aller en attendant que je fusse éclaircie.

Après que j'eus soupé, je donnai le bonsoir, et je dis : « Je veux demain dormir toute la journée; que l'on ne me réveille point. » Je montai à cheval, madame de Frontenac avec moi, et l'une de mes femmes de chambre, et Préfontaine et La Guérinière. Jugez avec quel plaisir je fis cette traite ! Je m'étois levée deux heures devant le jour; j'avois fait vingt-deux lieues, et j'étois sur un cheval qui en avoit fait autant. Nous arrivâmes à cette maison, qui se nomme Dannery, sur les trois heures du matin; je me couchai en grande diligence.

Le lendemain La Guérinière, qui étoit allé à Saint-Fargeau, revint et me dit que ma maison étoit bonne et forte; que l'on ne m'y pouvoit point surprendre; que s'il entroit des gens par une porte, je pouvois me sauver par l'autre, et même que, n'étant que peu de gens, l'on arrêteroit ceux qui me voudroient arrêter. Cela me plut fort.

Mes gens me pressèrent de m'en aller à Saint-Fargeau : je fus deux jours à m'y résoudre. Je ne m'ennuyois point en cette petite maison : j'y trouvois des livres ; je me promenois ; je me couchois de bonne heure et me levois tard.

Enfin, au bout de ces trois jours, un beau matin, je m'en allai à Saint-Fargeau ; l'on me mena dans un appartement que je n'avois pas vu, que je trouvai plus commode. Cet appartement étoit fait d'une partie d'une galerie retranchée, sur qui est l'épais-

seur d'une muraille. Dès ce même jour je voulus changer les cheminées et les portes, y faire une alcôve.

Je fis donc commencer à ajuster les dedans de l'appartement où j'étois, et pour cela il le fallut quitter ; je m'en allai loger au grenier au-dessus. Avec ce désagrément de logement, j'étois mal couchée : car madame la comtesse de Fiesque fit si bien, que mon lit n'arriva que dix jours après que je fus à Saint-Fargeau. Par bonheur pour moi, le bailli de Saint-Fargeau étoit marié depuis peu ; ainsi il avoit un lit neuf.

Comme j'étois à ce petit château, j'eus une grande peur. Je me réveillai, entendant ouvrir le rideau de madame de Frontenac, qui étoit couchée dans un lit proche du mien, et à l'instant je l'entendis refermer. Je lui demandai : « Rêvez-vous, à l'heure qu'il est, d'ouvrir votre rideau? » Elle me répondit : « C'est le vent. » Nous étions logées dans une chambre basse, où il n'y avoit de fenêtres que d'un côté, et ce jour-là, il ne faisoit point de vent. La peur me prit ; je lui dis : « Venez coucher avec moi. » Elle ne se fit pas prier ; et, comme elle passoit de son lit au mien, j'entendis ouvrir encore le rideau. Jusqu'à ce qu'il fût jour, ni elle ni moi ne parlâmes. Comme le jour fut venu, elle m'avoua que voyant ouvrir son rideau (car il y a toujours de la lumière dans ma chambre), son premier mouvement avoit été de se jeter dans mon lit; mais qu'elle avoit assez conservé de jugement, pour craindre de manquer de respect.

et de me faire peur, et qu'elle avoit vu ouvrir et fermer deux fois son rideau. Nous songeâmes fort qui ce pouvoit être, sans le trouver. Quelques jours après j'appris qu'un garçon qui étoit à moi, et mon frère de lait, qui s'en étoit allé avec le comte de Hollac, dans ma compagnie de gendarmes, avoit été tué ; je ne doutai pas que ce ne fût lui qui m'étoit venu dire adieu : je lui fis dire force messes.

Je m'établis tout-à-fait à Saint-Fargeau. Je travaillois depuis le matin jusques au soir à mon ouvrage, et je ne sortois de ma chambre que pour aller dîner en bas, et à la messe. Cet hiver-là étant assez vilain pour ne pouvoir s'aller promener, dès qu'il faisoit un moment de beau temps, j'allois à cheval, et, quand il geloit trop, me promener à pied, voir mes ouvriers. Je fis d'abord faire un mail ; il y avoit des arbres plantés, mais il y avoit tant de ronces et de trous que l'on n'eût jamais su croire que l'on y eût pu faire une allée. Mais à force de faire couper les broussailles et porter de la terre, l'on trouva une belle allée ; mais ne la jugeant pas assez longue pour faire un mail, je la fis allonger de cent pas en terrasse. Ce qui fait un fort bel effet : car de cette terrasse l'on voit le château, un faubourg, des bois, des vignes, une prairie où passe une rivière, qui est l'été un étang ; ce paysage n'est pas mal agréable. Saint-Fargeau étoit un lieu si sauvage, que l'on n'y trouvoit pas des herbes à mettre au pot, lorsque j'y arrivai.

Pendant que je travaillois à mon ouvrage, je faisois lire ; et ce fut en ce temps que je commençai à aimer la lecture, que j'ai toujours fort aimée depuis. En rangeant mes cassettes et papiers, je me souvins de la *Vie de madame de Fouquerolles*, que Préfontaine avoit à moi. Il me la rendit, et je l'achevai ; et comme j'avois envie de dire quelque chose de tout ce qui s'étoit passé, je trouvai invention d'en mettre quelque petite chose. A la fin, l'envie me prit de faire imprimer cette œuvre. J'envoyai quérir un imprimeur à Auxerre, à qui je donnai une chambre, et je me divertissois à l'aller voir imprimer. C'étoit un grand secret : il n'y avoit que madame de Frontenac, Préfontaine, son commis et moi qui le sussions.

Madame la duchesse de Vitry me vint voir, et force autres dames des environs ; il y avoit souvent compagnie à Saint-Fargeau.

Nous menions une vie assez douce et exempte d'ennui ; je suis la personne qui m'ennuie le moins, m'occupant toujours, et me divertissant même à rêver. Je ne m'ennuie que quand je suis avec des gens qui ne me plaisent pas, ou que je suis contrainte.

Comme la *Vie de madame de Fouquerolles* fut imprimée, je trouvai que cette occupation m'avoit divertie. J'avois lu les mémoires de la reine Marguerite ; tout cela, joint à la proposition que la comtesse de Fiesque, madame de Frontenac et son mari me firent des mémoires, me fit résoudre à commencer ceux-ci. J'écrivis en peu de temps depuis le commen-

cement jusques à l'affaire de l'Hôtel de Ville; et comme j'écris fort mal, je donnois à Préfontaine, à mesure que j'écrivois, à mettre au net.

La vie sédentaire que j'avois menée tout l'hiver, n'avoit pas servi à ma santé, que le chagrin avoit fort altérée. Je me résolus d'aller à Forges, dans la crainte de tomber malade, jugeant que le changement d'air et les eaux répareroient tout le mal que ce que je viens de dire m'avoit pu causer.

La vie de Forges est assez douce, mais bien différente de celle que l'on mène ordinairement. On se lève à six heures au plus tard; on va à la fontaine ; car pour moi, je n'aime pas à prendre mes eaux au logis. On se promène en les prenant ; il y a beaucoup de monde; on parle aux uns, aux autres. Le chapitre du régime et de l'effet des eaux est souvent traité aussi bien que celui des maladies qui y amènent les gens. On sait tous ceux qui sont arrivés le soir, et quand il y a un nouveau venu, ou une nouvelle venue, on l'accoste ; car c'est le lieu du monde où l'on fait le plus aisément connoissance.

Quand on a achevé de boire (qui est ordinairement sur les huit heures), on s'en va dans le jardin des Capucins, qui n'est point fermé de murailles, parce que c'est le seul lieu où on se peut promener; et si la clôture y étoit, les femmes n'y entreroient qu'avec des personnes de ma qualité, et il y en a si peu qu'il n'y en a pas toujours à Forges. Ce jardin est petit, mais les allées sont assez couvertes ; il y a des cabinets avec des sièges pour se reposer ; mais,

pour moi, je me promenois toujours, parce que dès que j'étois assise, les vapeurs de l'eau me donnoient envie de dormir. Personne ne pouvoit résister à se promener quatre heures ; ainsi on se relayoit.

Après que l'on s'est promené on va à la messe ; puis chacun va s'habiller, les habits du matin et ceux de l'après-midi étant fort différents ; car le matin on a de la ratine et de la fourrure, et l'après-dinée du taffetas. On dîne à midi avec beaucoup d'appétit : ce qui m'est nouveau ; car hors les eaux, je n'ai quasi jamais faim.

L'après-dînée on me venoit voir ; à trois heures. j'allois à la comédie. Une des troupes de Paris étant à Rouen, je la fis venir à Forges ; ce qui étoit d'un grand secours. A six heures on soupe ; après souper, on va se promener aux Capucins, où on dit les litanies ; quasi tout le monde les va entendre avant la promenade, puis à neuf heures chacun se retire.

J'appris que la reine de Suède étoit à Fontainebleau ; et comme je la devois trouver en m'en allant je dépêchai à la cour, qui étoit alors à la Fère, pour demander si le roi trouveroit bon que je la visse, étant de ma dignité, quoique exilée, de ne pas voir une princesse étrangère sans la permission du roi. Je sus que la reine de Suède devoit partir de Fontainebleau.

J'envoyai un gentilhomme lui faire un compliment et savoir où je pourrois avoir l'honneur de la voir.

Comme on lui demanda comme elle me traiteroit,

elle répondit : « Tout comme elle voudra ; car quoique l'on doive beaucoup à sa qualité, il n'y a point d'honneur que je ne veuille rendre à sa personne. » On lui proposa la chaise à bras. Elle n'en fit point difficulté ; ensuite elle demanda ; « Voudra-t-elle passer devant moi ? car de la manière dont j'en ai ouï parler, il est bon de le savoir ; car si elle se trouvoit à la porte, elle ne se retireroit pas. » On lui dit que je n'avois garde de le prétendre, et que j'étois obligée de faire l'honneur de la France.

On m'apporta cette réponse à sept heures du soir. Je m'habillai et m'y en allai. Comme j'arrivai, M. de Guise, Comminges, qui y étoit de la part de la reine, et tous les officiers du roi qui étoient à la servir, vinrent au-devant de moi.

Elle étoit dans une belle chambre à l'italienne, elle alloit voir un ballet. Ainsi elle étoit entourée d'une foule infinie de gens, et il y avoit des bancs à l'entour de sa place; de sorte qu'elle ne put faire que deux pas pour venir au-devant de moi. J'avois tant ouï parler de la manière bizarre de son habillement, que je mourois de peur de rire en la voyant. Comme on cria gare et que l'on me fit place, je la vis; elle me surprit, mais non pas de manière à faire rire. Elle avoit une jupe d'étoffe de soie grise avec de la dentelle d'or et d'argent, un justaucorps de camelot couleur de feu, avec de la dentelle de même que la jupe, et une petite tresse or, argent et noir; de même il y avoit sur la jupe aussi un mouchoir noué de point de Gênes avec un ruban couleur de feu;

une perruque blonde, et derrière un rond comme les femmes en portent; un chapeau avec des plumes noires, qu'elle tenoit.

Elle est blanche; les yeux bleus; des moments elle les a doux, d'autres fort rudes; la bouche assez agréable quoique grande, les dents belles, le nez grand et aquilin; fort petite, son justaucorps cache sa mauvaise taille. Enfin à tout prendre, elle me parut un joli petit garçon. Elle m'embrassa et me dit : « J'ai la plus grande joie du monde d'avoir l'honneur de vous voir; je le souhaitois avec passion. » Elle me donna la main pour passer par-dessus le banc et me dit : « Vous avez assez de disposition pour sauter. » Je me mis dans la chaise à bras. Il y avoit une porte par où l'on voyoit un enfoncement pour voir un ballet. Elle me dit : « Je vous ai attendue. » Ce ballet fut fort joli.

Elle me demanda combien j'avois de sœurs, des nouvelles de mon père, où il étoit; elle me dit : « Il est le seul en France qui ne m'a pas fait l'honneur de m'envoyer visiter. » Elle témoignoit être bien aise de faire paroître qu'elle connoissoit tout le monde et qu'elle en savoit des nouvelles.

Après le ballet nous fûmes à la comédie; là, elle me surprit; car en louant les endroits qui lui plaisoient, elle juroit Dieu; elle se couchoit dans sa chaise, jetoit ses jambes d'un côté, d'un autre, les passoit sur les bras de sa chaise; enfin elle faisoit des postures que je n'avois jamais vu faire qu'à Trivelin et à Jodelet, qui sont deux bouffons l'un italien

et l'autre françois. Elle reprenoit les vers qui lui plaisoient; elle parla sur beaucoup de choses. Ce qu'elle dit, elle le dit assez agréablement. Il lui prend des rêveries profondes; fait de grands soupirs; puis tout d'un coup elle revient comme une personne qui s'éveille en sursaut; elle est tout à fait extraordinaire.

Après la comédie on apporta une collation de fruits et de confitures; et on alla ensuite voir un feu d'artifice sur l'eau. Elle me tenoit par la main à ce feu, où il y eut des fusées qui vinrent fort près de nous; j'en eus peur; elle se moqua de moi et me dit: « Comment! une demoiselle qui a été aux occasions et qui a fait de si belles et grandes choses, a-t-elle peur? » Je lui répondis que je n'étois brave qu'aux occasions, et que c'étoit assez pour moi.

Elle parla tout bas à M. de Guise, qui lui dit : « Il le faut dire à Mademoiselle. » Elle disoit que la plus grande envie qu'elle auroit au monde seroit de se trouver à une bataille, et qu'elle ne seroit point contente que cela ne lui fût arrivé, et qu'elle portoit furieusement envie au prince de Condé de tout ce qu'il avoit fait. Elle me dit : « C'est votre bon ami? — Oui, madame, lui répondis-je, et mon parent très-proche. — C'est le plus grand homme du monde, dit-elle; on ne lui sauroit ôter cela. »

Comme le feu fut fini, nous allâmes dans sa chambre. Puis elle me dit : « Passons au delà; je vous veux entretenir. »

On lui vint dire que sa viande étoit venue; je pris

congé d'elle et m'en retournai à Petitbourg. Il étoit deux heures après minuit, et avant que j'eusse soupé et que je fusse couchée il étoit grand jour. Le lendemain j'envoyai savoir de ses nouvelles; elle me manda qu'elle me viendroit voir. Mais comme elle alloit de l'autre côté de l'eau, et qu'il eût fallu qu'elle eût retourné pour passer sur le pont de Corbeil, elle m'envoya faire des excuses, et me manda que les gens du roi qui la conduisoient l'avoient empêchée de me venir voir, dont elle étoit fort fâchée.

Je n'ai point parlé de la réception que l'on fit à Paris à la reine de Suède, parce que les gazettes dont on fait des recueils en parleront assez; je dirai seulement qu'elle est pareille à celle de Charles-Quint, hors qu'il étoit accompagné de plus d'hommes qu'elle de femmes, n'en ayant pas une. Elle fit son entrée à cheval; mais elle n'étoit pas bien vêtue, ayant les mêmes habits que lorsque je la vis.

Pendant son séjour à Paris, elle fut voir toutes les belles maisons et les bibliothèques, tous les gens savants l'allant visiter. Elle alla communier à Notre-Dame, où ceux qui la virent ne furent pas édifiés de sa dévotion pour une personne qui s'étoit faite catholique depuis peu et qui devoit être encore dans le premier zèle; elle causa tout le temps de la messe avec des évêques, quasi toujours debout. Celui d'Amiens, à qui elle se confessa, m'a conté que l'abbé Le Camus, aumônier du roi, qui la servoit, lui ayant demandé à qui elle se vouloit confesser, elle lui dit : « A un évêque, choisissez-m'en un. » Il alla quérir

M. d'Amiens; il étoit dans son cabinet, avec son bonnet carré et son rochet. Elle y entra, se mit à genoux et le regarda toujours entre deux yeux; ce qui est assez extraordinaire : car il faut au moins un extérieur aussi pénitent que le cœur pour approcher de ce sacrement. Il dit qu'elle se confessa fort bien et avec beaucoup de dévotion, et qu'il fut plus édifié de ses sentiments que de sa mine. Elle vit madame de Thianges à Paris, qu'elle prit en grande amitié.

Après y avoir été quelques jours, elle fut à Compiègne et coucha à Chantilly, où M. le cardinal Mazarin l'alla visiter. Il mena avec lui le roi et Monsieur, qui avoient ôté leurs ordres. Il lui dit : « Voilà deux gentilshommes de qualité que je vous présente. » Ils lui baisèrent la robe; elle les releva et les baisa disant : « Ils sont de bonne maison »; puis elle les entretint, appela le roi *mon frère*, et Monsieur aussi, lesquels, après avoir fait leur visite, s'en retournèrent toute la nuit au galop à Compiègne. Le lendemain ils revinrent avec la reine à la maison du maréchal de La Mothe-Houdancourt, nommée Le Fayel, au-devant de la reine de Suède. Leurs Majestés l'attendirent sur une terrasse qui sépare la moitié de la cour, qui étoit remplie de beaucoup de monde. La reine, qui m'a conté cette entrevue, me l'a dépeinte d'une manière fort belle; car je n'y étois pas.

La reine de Suède descendit au milieu de la cour. La reine dit qu'elle ne fut jamais si surprise que de la voir, et que, quoique l'on lui eût bien dit qu'elle

n'étoit pas faite comme les autres, elle ne se la pouvoit imaginer faite comme elle la trouva.

Le temps que cette reine fut à Compiègne, on tâcha de lui donner tous les divertissements possibles : les comédiens françois et italiens, et les vingt-quatre violons du roi; mais elle ne voulut pas danser. Elle se plaisoit fort à la cour; mais comme elle n'y plaisoit pas tant, on lui fit dire qu'elle y avoit été assez longtemps, mais fort honnêtement.

J'étois à Pont lorsqu'elle partit de Compiègne. J'envoyai à Melun lui faire compliment; elle me manda qu'elle vouloit me venir voir à Pont; mais que l'on lui avoit dit que j'étois à Saint-Fargeau, et que c'étoit son chemin d'y passer et qu'elle étoit au désespoir de ne me point voir. Le gentilhomme que j'y avois envoyé me dit qu'elle coucheroit le lendemain à Montargis; la fantaisie me prit de la voir encore une fois. J'envoyai des relais, et je partis à la pointe du jour, j'arrivai à Montargis à dix heures du soir.

Comme j'arrivai, je fus droit à son logis, on me dit : « La reine se vient de coucher. » Je fis semblant de n'entendre pas l'italien, et je disois que l'on dît à la reine que c'étoit moi. Enfin, après l'avoir dit plusieurs fois, on me vint dire de monter toute seule. Je la trouvai couchée dans un lit où mes femmes couchoient toutes les fois que je passois à Montargis, une chandelle sur la table, et elle avoit une serviette autour de la tête comme un bonnet de nuit; pas un cheveu; car elle s'étoit fait raser il n'y avoit pas

longtemps; une chemise fermée sans collet, avec un gros nœud couleur de feu; ses draps qui ne venoient qu'à la moitié de son lit; une vilaine couverture verte. Elle ne me parut pas jolie en cet état.

Je lui demandai comme elle avoit trouvé le roi. Elle me dit : « Fort bien fait et fort honnête homme; qu'elle trouvoit Monsieur fort joli; mais qu'il avoit été honteux avec elle. » Je m'en allai, jugeant que ma visite avoit été trop longue. Si elle eût été plus civile, elle me seroit venue voir le lendemain avant que de partir; mais ce seroit trop demander à une reine des Goths.

Pendant ce temps, on s'étoit entremis pour obtenir un rapprochement avec Monsieur.

M. de Beaufort et le comte de Béthune qui y étoient allés me dépêchèrent de Blois, pour me dire que Son Altesse royale les avoit reçus le plus agréablement du monde; qu'il témoignoit autant d'impatience de me voir que j'en pouvois avoir de la même chose; et qu'ils seroient dans deux jours à Fontainebleau, et qu'ils m'en diroient davantage.

Ils m'apportèrent des lettres de Monsieur et de Madame, en réponse des lettres que je m'étois donné l'honneur de leur écrire, les plus tendres du monde.

Dès le lendemain j'allai à Blois; on m'envoya des relais. Je trouvai mes sœurs à deux lieues, qui vinrent au-devant de moi, et Saujon, qui me fit des compliments de Leurs Altesses royales, et de l'impatience qu'elles avoient de me voir. J'arrivai donc à Blois; en y arrivant je sentis un grand saisissement:

tout le monde me vint recevoir au bas du degré. J'allai droit dans la chambre de Monsieur; il me salua et me dit qu'il étoit bien aise de me voir. Je lui répondis que j'étois ravie de cet honneur. Il étoit embarrassé au dernier point.

Son Altesse royale ne savoit que dire, et sans mes chiens, dont l'un s'appelle *La Reine* et l'autre *madame Souris*, toutes deux levrettes, on n'auroit dit mot; mais Son Altesse royale se mit à les caresser.

Monsieur et Madame me traitèrent assez bien : Madame me dit qu'elle m'aimoit comme ses enfants, et qu'elle ne souhaitoit point leur établissement avec plus d'empressement que le mien. Monsieur me dit aussi qu'à cette heure j'étois bien avec lui; que je recevrois toutes sortes de marques de son affection.

Son Altesse royale écrivit à M. le cardinal pour lui dire que j'étois raccommodée avec elle, et qu'elle le prioit de faire trouver bon à Leurs Majestés que j'eusse l'honneur de leur aller rendre mes très humbles respects. Je quittai Blois pour me rapprocher de la cour. Le comte de Béthune me mandait que le roi, la reine et M. le cardinal avoient reçu le mieux du monde les compliments de Son Altesse royale et les miens, et la prière qu'il leur avoit faite de la part de Son Altesse royale pour mon retour; et que, si je voulois me rendre à Saint-Cloud un jour qu'il me marquoit, il s'y rendroit. Je m'y en allai. Le comte de Béthune me conta la manière obligeante avec laquelle on lui avoit parlé de moi, l'impa-

tience que toute la cour avoit témoignée de me voir, comme Monsieur lui avoit dit : « Je donnerai mon appartement à ma cousine » ; que M. le cardinal lui avoit dit qu'il donneroit le sien, et que c'étoit à lui à faire l'honneur du logis étant gouverneur de la Fère.

Le séjour que je fis à Saint-Cloud fut assez long pour qu'il se passât bien des choses ; car j'y fus près d'un mois, où je ne m'y ennuyai pas, étant visitée de tout ce qu'il y a de gens à Paris, depuis le matin jusqu'au soir.

Il vint des nouvelles que la cour étoit partie de la Fère pour aller à Sedan, afin d'être plus proche de Montmédy, qui étoit assiégé par le maréchal de La Ferté. J'eus des nouvelles de M. le cardinal, qui me manda que je pouvois partir, quand il me plairoit, pour m'en aller à Sedan, et que je lui mandasse le jour que je partirois de Paris et celui que je serois à Reims, afin qu'il m'y envoyât de l'escorte.

Comme nous fûmes dans le faubourg de Sedan, Damville alla devant dans la prairie où on nous dit que la reine étoit, savoir si elle avoit agréable que je l'y allasse trouver. Il revint et me dit qu'elle le trouvoit bon. J'y allai ; j'arrivai dans cette prairie à toute bride avec les gendarmes et les chevau-légers, leurs trompettes sonnant d'une manière assez triomphante.

Comme je fus proche du carrosse de la reine, ils firent halte et se mirent en escadron entre son carrosse et le mien ; car je mis pied à terre à vingt pas

de celui de la reine, à qui je baisai la robe et les mains. Elle me fit l'honneur de m'embrasser et de me dire qu'elle étoit bien aise de me voir; qu'elle m'avoit toujours aimée; qu'il y avoit eu des temps où elle avoit été fâchée contre moi; qu'elle ne m'avoit point su mauvais gré de l'affaire d'Orléans; mais que pour celle de la porte de Saint-Antoine, si elle m'avoit tenue elle m'auroit étranglée. Je lui dis que je méritois bien de l'être puisque je lui avois déplu. Elle me dit : « J'ai voulu vous parler de cela d'abord, et vous dire tout ce que j'avois sur le cœur; mais j'ai tout oublié; il n'en faut plus parler, et soyez persuadée que je vous aimerai plus que je n'ai jamais fait. » Je lui baisai les mains; elle m'embrassa.

La petite-nièce de M. le cardinal étoit dans le carrosse; la reine lui dit : « Marianne, il faut faire connoissance avec ma nièce. » Je lui dis : « J'en ai bien envie, et je suis assurée que, quand vous me connoîtrez, vous m'aimerez. » Elle se mit à causer, et nous eûmes tout à l'heure fait connoissance. La reine me regarda et me dit : « Je ne vous trouve point du tout changée, quoiqu'il y ait six ans que je ne vous aie vue; vous êtes mieux : je vous trouve plus grasse et le teint plus beau. » Je lui demandai : « Votre Majesté n'a-t-elle point ouï dire que j'ai des cheveux gris? » Elle me dit : « Oui. » Je lui dis : « Comme je ne veux tromper Votre Majesté en rien, je n'ai pas voulu mettre de poudre aujourd'hui, afin de vous les montrer. » D'abord elle les regarda et

s'étonna d'en tant voir à mon âge. Je lui dis que madame de Guise avoit été grise à vingt ans, comme elle l'étoit quand elle est morte, et que du côté de mon père on devenoit gris d'assez bonne heure.

La reine se mit à rire et me dit : « Je suis étonnée de vous entendre dire *mon père;* pourtant vous faites bien: car *monsieur mon père* seroit ridicule. » Je lui répondis : « Cela est si commun que telles gens comme moi ne le doivent plus dire; de l'appeler Monsieur, à cette heure qu'il y en a un autre, cela ne seroit pas bien. » Elle me demanda si je ne m'étois point ennuyée à Saint-Fargeau, je lui dis que non; elle me demanda à quoi je me divertissois; je le lui dis.

Les nièces de M. le cardinal arrivèrent; après avoir salué mesdames de Fleix et de Noailles, elles vinrent à moi. Je leur dis : « Mesdames, il me faut nommer à ces demoiselles; car je crois qu'elles ne me connoissent point. » Mademoiselle de Mancini n'est ni belle ni laide; Hortense est une belle fille; mais je trouvai qu'elles n'avoient pas bonne grâce.

Les filles de la reine vinrent toutes me saluer. Elles sont toutes bien faites et assez jolies. Meneville est fort belle.

Le matin j'allai à la messe de la reine. Au retour, je montai à sa chambre; elle me fit l'honneur de me montrer des pendants d'oreilles qu'elle avoit fait faire. Elle raccommoda mes cheveux, qu'elle ne trouva pas bien; enfin elle m'ajusta avec toute la bonté imaginable.

L'après-dînée que je retournai chez la reine, elle joua et ne laissoit pas de causer avec moi en jouant; elle me dit que je trouverois le roi si changé, qu'il étoit si grand, et si gros et si enlaidi; mais qu'elle croyoit que je le trouverois de bonne mine; que pour Monsieur, je ne le trouverois guère crû; mais que je lui trouverois une belle tête; qu'il me ressembloit. En faisant collation, elle disoit : « Ma nièce mange tout comme mon fils; elle me fait souvenir de lui. » Le matin, à la toilette, madame Beauvais disoit à la reine : « Madame, Mademoiselle ne vous fait-elle pas souvenir de Monsieur? Jésus! que je pense de choses en la regardant! » La reine rioit. Tous ces propos, joints à ce que tout le monde disoit, me firent assez croire que l'on songeoit à notre mariage.

A tout moment on attendoit des nouvelles de la prise de Montmédy, dont le siège s'avançoit fort. Le lundi, dont j'étois arrivé le samedi précédent, le chevalier de Gramont arriva, qui apporta la nouvelle qu'ils (les ennemis) avoient demandé à capituler. Le roi arriva à Sedan le 2 juillet à 2 heures après midi : la reine l'attendoit à dîner. Il vint au galop, et arriva si mouillé et si crotté, que la reine me dit en le voyant en cet état par la fenêtre : « J'ai envie que vous ne le voyiez que lorsqu'il aura changé d'habit. » Je lui répondis qu'il n'importoit pas pour moi. Il entra, et quelque négligé qu'il fût, je le trouvai de bonne mine. La reine lui dit : « Voici une demoiselle que je vous présente, et qui a été fâchée

d'avoir été méchante; elle sera bien sage à l'avenir.» Il se mit à rire, et ensuite elle lui demanda : « Où est votre frère? » Le roi lui répondit : « Il vient dans mon carrosse; car il n'a pas voulu venir à cheval, ne se voulant pas montrer en négligé; il est ajusté au dernier point. » Et cela, riant et regardant la reine, tout comme pour faire entendre que c'étoit pour moi.

Le roi se mit à conter des nouvelles de Montmédy, et d'une occasion qu'il avoit trouvée en venant; qu'à un endroit dans les bois, que l'on appelle le Trou de Souris, on avoit tiré sur le carrosse au moment du passage, où étoient Montaigu et Bartet; que l'on avoit percé le carrosse et blessé le cocher. A l'instant Montaigu, qui se trouvoit mal, avoit monté à cheval et étoit allé à la tête des chevau-légers. Le roi, qui avoit entendu le bruit, avoit monté à cheval et étoit allé dans le bois, où on avoit pris dix à douze fusiliers, qui y étoient. Il y en eut de tués, un ou deux; que le reste étoit demeuré prisonnier. La reine dit : « Je suis d'avis que vous les renvoyiez, puisque c'est vous qui les avez pris. » La reine demanda : « Et mon fils, qu'est-il devenu? » Le roi dit : « Comme il n'étoit point botté, il est demeuré en carrosse. » Tout ce qui étoit là de gens dirent à la reine : « Le roi a percé le bois tout des premiers; nous avons fait tout ce que nous avons pu pour l'en empêcher; mais il n'y a pas eu moyen. »

On entendit un carrosse; le roi dit : « Voilà mon frère qui vient. » Il entra avec un habit gris tout uni

et une petite oie de ruban couleur de feu ajustée. Après avoir salué la reine, il vint à moi, et me tira dans la fenêtre, m'embrassa, et me témoigna une grande joie de me voir; il me dit qu'il me trouvoit si embellie. Je lui dis que je le trouvois crû; nous nous louâmes fort. La reine me dit : « Allez-vous-en dîner, et ce soir il faut que vous soupiez en famille. » Je fis une grande révérence et m'en allai à mon logis, où je reçus beaucoup de visites. On me dit que le cardinal étoit venu. Je m'y en allai; ils étoient dans un cabinet qui est sur la place, à la fenêtre. Comme ils me virent, ils vinrent dans la grande chambre, la reine me dit: « M. le cardinal s'en alloit chez vous. » Je fis la révérence à M. le cardinal; puis je dis à la reine : « Il me semble, Madame, qu'il seroit bien à propos que Votre Majesté nous fît embrasser, après tout ce qui s'est passé. Pour moi, ce sera de bon cœur. » La reine s'en alla à la fenêtre, et M. le cardinal s'en vint à moi, qui m'embrassa les genoux. Je le relevai et l'embrassai. Il me dit qu'il avoit la plus grande joie du monde de me voir; qu'il y avoit longtemps qu'il le souhaitoit; mais qu'il n'étoit pas le maître des obstacles qui s'y opposoient.

La reine alla le soir au salut, pour remercier Dieu de la prise de Montmédy. Monsieur y vint et me mena le plus civilement du monde. Je trouvai que la reine étoit devenue joueuse; car elle ne jouoit jamais, lorsque je la quittai. Je lui dis : « Il n'y a pas un changement égal à voir Votre Majesté jouer tous les jours, et que mon père ne joue plus. » Elle me ré-

pondit que cela étoit vrai. Comme elle voulut prier Dieu, elle dit au roi et à Monsieur : « Entretenez votre cousine »; et se tournant vers moi : « Je vous laisse bonne compagnie. » Le roi causa assez et ne me parut point embarrassé de moi.

A souper, madame la comtesse de Fleix me donna la serviette, que je donnai à la reine; le roi ne voulut jamais laver, et la reine me dit : « Il n'a garde. » Il me voulut faire laver avec lui; on croira bien aisément que je m'en défendis. La reine lui dit : « Vous avez beau faire; ma nièce ne le fera pas. » Je fis même beaucoup de façons pour Monsieur; mais à la fin la reine me dit de n'en point faire. La reine étoit à table au milieu ; c'étoit en particulier, c'est-à-dire servie par ses femmes ; car il y avoit beaucoup de monde. Le roi étoit au bout et à droite, et Monsieur et moi à l'autre bout. La reine dit à Monsieur qu'il n'étoit guère civil de ne me pas faire mettre au-dessus de lui. Il lui répondit qu'il ne falloit pas faire tant de façons entre proches; que la vérité étoit qu'il ne s'en étoit pas avisé. Madame la comtesse de Fleix me donna à boire comme à eux; enfin on me fit tout l'honneur possible. Les violons jouèrent pendant le souper, et après nous dansâmes. La reine ne cessa point de me louer, et de dire que je dansois bien, que j'avois bonne mine, que je sentois bien ce que j'étois ; qu'elle étoit si aise, quand elle se retournoit, de me voir après elle; mille choses de cette nature. J'étois entre le roi et Monsieur; le roi causoit avec mademoiselle de Mancini, quelquefois avec moi;

mais je craignois de le questionner; et de lui il ne parloit pas beaucoup.

Le roi me vint voir, qui m'entretint le plus civilement du monde; je le voulus aller conduire; il ne voulut pas, faisant des compliments comme auroit fait un autre; pourtant j'allai jusqu'à son carrosse, et je lui disois : « Si Votre Majesté ne me veut pas laisser aller pour elle, qu'elle m'y laisse aller pour le monde, qui croiroit que je ne saurois pas faire mon devoir. — Et moi, dit-il, pour le mien, je ne vous y dois pas laisser venir. » Comme il fut à son carrosse il me dit : « Vous m'ordonnez donc de monter; car sans cela je n'oserois devant vous. » Enfin rien ne me parut plus civil.

Monsieur vint dès que le roi fut sorti. Après avoir été quelque temps chez moi, il me dit : « Vous voulez aller chez la reine ; allons-nous-y-en ensemble. » Je lui demandai : « N'appelez-vous pas le maréchal du Plessis? » parce que, quand je partis, il y venoit toujours avec lui. Il me dit : « Non; je n'ai plus de gouverneur; je vais tout seul. » Il avoit un habit neuf et en changeoit tous les jours.

Depuis le retour du roi, on avoit dansé tous les soirs comme le premier jour, et quoique Monsieur m'eût dit d'y venir, je n'y fus point que le roi ne me l'eût envoyé dire, et il me dit lui-même : « Je vous prie de venir tous les soirs, tant que vous serez ici. »

Il me demanda si je n'avois jamais ouï de timbales ; je lui répondis : « Oui, sire, j'en ai ouï. — Et

où ? » Je me mis à sourire, et lui dis avec une mine respectueuse : « Dans les troupes étrangères qui étoient avec nous pendant la guerre. Le souvenir ne m'en doit pas être agréable, puisque ç'a été dans les temps où j'ai déplu à Votre Majesté. Je lui en demande pardon; je le devrois faire à genoux. » Il rougit et me dit : « Je m'y devrois mettre moi-même en vous entendant parler ainsi. » Je continuai en lui disant : « C'est un effet de mon malheur que mon devoir m'ait obligée à faire des choses qui ont déplu à Votre Majesté. » Il me répondit fort obligeamment : « Je suis bien persuadé de ce que vous me dites; il ne faut point parler du passé. » Nous nous remîmes à parler de la guerre. Il me conta toutes ses campagnes et tout ce qu'il avoit fait; je lui disois : « Le roi, votre grand-père, n'y a pas été si jeune. » Il me répondit : « Mais il en a pourtant plus fait que moi; jusqu'ici on ne m'a pas laissé aller aussi avant que j'aurois voulu; mais à l'avenir j'espère que je ferai fort parler de moi. » Ce soir-là le roi monta à cheval, ce qu'il faisoit tous les soirs; mais il m'y fit monter, et les filles de la reine avec moi; il me montra ses chevaux les uns après les autres, que je trouvai fort beaux. On dansa comme on avoit accoutumé, et après j'allai prendre congé de la reine, qui me traita, comme elle avoit fait, le mieux du monde. Je voulus aller à la chambre du roi; mais il me dit adieu chez la reine.

Le lendemain Monsieur vint, entre sept ou huit heures, me dire adieu : ce qui est beaucoup pour

lui; car il ne se lève qu'à onze heures tous les jours. Il fut longtemps avec moi, et ne me quitta que lorsque M. le cardinal vint, auquel je dis que je ne passerois peut-être point à Paris, si je n'avois point besoin de me baigner. Il me pria d'y passer, afin que tout le monde connût que je pouvois faire ce qui me plaisoit; il me fit mille protestations d'amitié et de service. Je partis de Sedan fort contente.

Je passai à Fontainebleau, où étoit la reine de Suède. J'allai droit chez elle; on me dit qu'elle n'étoit pas éveillée. Je m'en allai à l'hôtellerie, où elle envoya un gentilhomme pour me dire qu'elle s'habilloit en diligence pour me voir. Lorsqu'elle fut en état on me vint quérir. Je trouvai dans sa cour vingt Suisses habillés de gris avec des hallebardes dorées, force valets de pied et pages vêtus de gris aussi, assez de gentilshommes dans la salle et dans l'antichambre. Elle avoit un justaucorps de velours noir, une jupe couleur de feu et un bonnet de velours avec des plumes noires, et force rubans couleurs de feu. Elle me parut lors aussi jolie que la première fois que je l'avois vue. Le bâton de son capitaine de ses gardes, qui étoit dans sa ruelle, me fit bien penser à qui je l'avois vu porter, et au coup qu'il avoit fait, qu'il est bon de dire ici avant que de passer plus avant.

Le comte Sentinelli étoit celui qui paroissoit être le mieux avec la reine de Suède; elle l'avoit envoyé en Italie. On dit que le marquis Monaldeschi, son grand écuyer, s'étoit voulu prévaloir de son absence et lui rendre de mauvais offices, et que pour cela il

avait pris de ses lettres, en avoit ouvert, et même de celles de la reine, sa maîtresse. On n'a point su le détail de cette affaire autrement; mais ce qui a été su et vu, est qu'un jour qu'il dînoit à la ville, elle l'envoya quérir et qu'elle lui dit : « Passez dans la galerie; » qui est celle des Cerfs, à Fontainebleau, et que là il trouva le chevalier Sentinelli, capitaine des gardes de la reine de Suède, qui lui dit : « Confessez-vous, voilà un père Mathurin; » auquel la reine avoit conté les sujets qu'elle avoit de se plaindre de lui, pour lui faire comprendre que de lui couper le cou en Suède, ou de le faire tuer dans la galerie de Fontainebleau, pour elle étoit la même chose. Monaldeschi eut grande peine à se résoudre à mourir; il envoya le père demander pardon à la reine, et la vie. Elle le refusa; il voulut se jeter par la fenêtre; mais elles étoient fermées. Sentinelli eut peine à le tuer, ayant une jacque de maille; il lui donna plusieurs coups; de sorte que la galerie fut pleine de sang, et quoique l'on l'ait fort lavée, il y en a toujours des marques.

Après qu'il fut mort, on l'emporta dans un carrosse à la paroisse, où on l'enterra à une heure qu'il n'y avoit personne; ce qui est assez aisé, la paroisse de Fontainebleau étant à un quart de lieue du bourg et du château. On a dit qu'elle [la reine de Suède] vint regarder comme on le tuoit; mais je ne sais si cela est bien certain. Cette action fut trouvée fort mauvaise, et qu'elle l'eût osé commettre dans la maison du roi. Elle me traita fort civilement, comme elle avoit fait toutes les fois que je l'avois vue.

On croira aisément que les premiers jours de mon arrivée à Paris ma maison ne désemplit pas; la grâce de la nouveauté est une belle chose pour les François. Monsieur y vint, et j'apprenois que l'on ne parloit d'autre chose que de l'empressement qu'il avoit pour moi, cela ne me déplaisoit pas. Un jeune prince, beau, bien fait, frère du roi, me paroissoit un bon parti pour moi.

M. le cardinal me vint voir dès le lendemain qu'il fut à Paris. Il me dit que j'étois née pour la cour en toutes manières, tant de celle dont j'étois faite que par la qualité, dont j'étois née; qu'il y auroit ce jour-là comédie; que j'y allasse, et que le roi et la reine vouloient que je fusse de tous les divertissements; que si j'aimois à aller en masque, le roi y alloit souvent. Je lui dis que j'en mourois d'envie; que cela, la foire et le Cours étoient les choses qui me faisoient regretter Paris; que cet aveu étoit bien enfant pour une personne comme moi; mais que je ne lui pouvois rien celer, tant j'avois de confiance en lui.

Tout le mois de janvier se passa sans qu'il y eût de divertissements que des comédies au Louvre, où je n'allai pas toujours, me choyant à cause que j'étois enrhumée, et aussi que je ne m'ennuyois pas à demeurer au logis, où j'avois bonne compagnie toujours.

Madame la maréchal de L'Hôpital donna un bal; nous y fûmes en masque, c'est-à-dire habillées de toile d'or et d'argent, avec bonnets avec plumes, fort ajustées, et les hommes avoient des bas de soie

et des habits en broderies. Comme nous entrâmes, nous tenions nos masques, que nous ôtâmes à l'instant. Après avoir dansé, nous allâmes dans une chambre magnifiquement ornée faire collation; il n'y avoit qu'un couvert et une chaise à bras; le roi me dit : « Ma cousine, mettez-vous là; c'est votre place. » Je me récriai sur cela comme d'une raillerie; il me dit : « Mais qui s'y mettra? » La comtesse de Soissons riant dit : « Ce sera moi; » et s'y en alloit. Monsieur lui dit : « N'y allez pas! » Cette familiarité avec le roi me surprit : on n'y en prenoit pas tant lorsque j'étois partie.

Tout le monde se mit à table; le roi s'y mit le dernier en disant : « Puisqu'il n'y a de place que celle-là, il faut bien que je m'y mette. » Il ne mettoit pas la main à un plat qu'il ne demandât si on en vouloit; ordonnoit de manger avec lui. Pour moi, qui ai été nourrie dans un grand respect, cela m'étonnoit, et j'ai été longtemps sans m'accoutumer à en user ainsi. Mais quand j'ai vu que les autres le faisoient, et que la reine m'eut dit un jour que le roi n'aimoit point les cérémonies, et qu'il vouloit que l'on mangeât à son plat, lors je le fis. Comme je fus prête à sortir, le roi dit à la comtesse de Soissons : « Allons remener ma cousine; » elle dit qu'elle le vouloit bien. Nous nous en allâmes à toutes brides, et si vite que les gardes du roi qui étoient à cheval, eurent grande peine à nous suivre, et le roi disoit : « Que je serois aise que les voleurs nous attaquassent! » Le carrosse du roi demeura derrière; de sorte qu'en l'attendant

nous nous promenâmes sur la terrasse qui est dans la cour du Luxembourg, le 3 février, à trois heures après minuit, comme on auroit pu faire au mois de juillet. Monsieur me demanda si je voulois aller le lendemain à la foire ; je lui dis que j'en serois très-aise. Je fus fort heureuse : j'y gagnai quantité de cabinets et de miroirs qui m'étoient nécessaires pour parer mon logis.

Je donnai une assemblée au roi fort jolie : Luxembourg est le lieu du monde le plus propre à y en donner et de grandes et de petites. Comme je ne me voulois point faire de querelles en revenant à la cour, et qu'il y avoit un nombre infini de jeunes femmes et filles de qualité que je ne me pouvois pas dispenser de prier, je dis au roi, lorsqu'il me demanda une fête : « Je la donnerai très volontiers à Votre Majesté, pourvu qu'elle me nomme les personnes que je prierai. » Il me dit qu'il vouloit qu'il n'y eût que ce qui s'appelle le monde du Louvre, c'est-à-dire madame la comtesse de Soissons, mesdemoiselles de Mancini, mesdames de Créquy et de Chaulnes, les filles de la reine, mademoiselle de Villeroy. « Je prierai, lui dis-je, seulement madame de Montglat et mademoiselle des Marais ; » c'étoient des personnes sans conséquence pour moi. Le roi me fit dire qu'il falloit prier la maréchale de L'Hôpital, qui avoit donné une assemblée et qui en devoit donner une autre. Je fis souvenir aussi le roi de la comtesse de Guiche, qui étoit une jeune femme de treize ans et mariée depuis quinze jours. Je ne sais par quel malentendu elle ne fut pas

priée, quoique j'en eusse intention. Pour le comte de Guiche, il se soucioit si peu de sa femme, l'ayant épousée parce que son père le vouloit, qu'il étoit bien aise de ne la voir jamais nulle part. On disoit qu'il vivoit avec elle comme un homme qui se vouloit démarier un jour, et que la cause en étoit l'extrême passion qu'il avoit pour la fille de madame Beauvais.

Madame la maréchale de L'Hôpital a un beau visage, mais elle est si grosse que cela la rend assez ridicule de la voir danser. Elle danse bien ; elle a les plus belles pierreries du monde : ses perles sont plus grosses que celles de la reine ; elle est magnifique sur sa personne et dans son logis, et ce qui surprend de la voir ainsi, c'est qu'elle étoit lingère à Grenoble. Un trésorier de France l'épousa par amour et lui donna quelques biens. On lui prédit qu'elle se marieroit à un grand seigneur, et en troisième noces à un prince. Son premier mari étoit dans les partis ; il lui avoit laissé quelques affaires ; elle vint à Paris ; elle fit connoissance avec un moine augustin déchaussé, qui lui donna habitude avec le secrétaire du maréchal de L'Hôpital. Ce secrétaire, ayant su que cette femme avoit du bien, fit son dessein de l'épouser ; il agit dans ses affaires et la servit avec tant de succès, qu'elle lui en fut obligée. Le maréchal de L'Hôpital, à la considération de son secrétaire, avoit agi en tout ce qu'il avoit pu ; de sorte qu'elle crut devoir le remercier de sa protection. Elle alla voir pour ce sujet le bonhomme de maréchal, qui en devint amoureux et qui l'épousa. Elle est bonne femme,

a de l'esprit, mais c'est de ces bons esprits de campagne qui disent de grands mots que l'on n'entend point à la cour, où elle aime fort à être. On peut juger par là si elle y réussit bien.

Il y eut une grande assemblée chez le chancelier, où la reine et M. le cardinal allèrent; la reine y mena la princesse d'Angleterre, qui étoit ravie d'y être. Car elle ne va point aux bals qu'à ceux du Louvre, ou bien à ceux où la reine va. La fête fut fort magnifique, et le repas aussi. J'étois parée de perles; je n'avois point de bouquet, ayant le deuil de M. de Candale qui étoit mort il y avoit trois semaines à Lyon.

Le roi étudioit un ballet, que j'allai voir répéter avec la reine; et le jour qu'il le dansa tout de bon, on étoit paré et placé dans une tribune à main droite du théâtre, pour pouvoir plus aisément descendre dessus pour danser après le ballet. Comme les ballets se donnent dans une grande salle, et que tout le monde y vient sans prier, il y a de toutes sortes de gens.

Un jour ou deux après, Monsieur me dit à la foire, de la part de la reine, que je ne défisse point mes pierreries, et qu'elle vouloit que l'on fût encore une fois paré au ballet. Je me doutai que c'étoit pour la reine de Suède; il me l'avoua et me dit de n'en parler à personne. Elle arriva le jour d'après; la reine dit qu'elle venoit comme inconnue, et qu'elle ne seroit qu'un jour à Paris; que pour lui faire connoître qu'il falloit qu'elle y fût peu, M. le cardinal l'avoit logée dans son appartemant au Louvre, et

s'étoit mis dans sa petite chambre; ainsi qu'elle devoit juger, par l'incommodité qu'elle y causoit, qu'il étoit à propos de s'en aller promptement. Elle nous dit, à Monsieur et à moi, que nous ne nous avisassions pas de lui dire que l'on alloit en masque; que l'on se divertissoit bien; qu'au contraire nous lui dissions que jamais l'hiver ne s'étoit passé si mélancoliquement; qu'il n'y avoit nuls plaisirs, et que l'on s'ennuyoit fort. Puis elle dit: « C'est que ma nièce et mon fils croient faire l'honneur de la France en contant mille choses à cette reine. » On vint dire qu'elle étoit arrivée; la reine s'y en alla, et dit à madame de Carignan et à moi, de demeurer, dont je fus fort fâchée. Je lui dis en boudant: « Vous m'enverrez quérir; car la reine de Suède me voudra voir. » Elle ne monta pas jusqu'en haut; car elle trouva Nogent dans son cabinet, qui vint lui dire, de la part de M. le cardinal, de me mener. Elle m'envoya appeler. La reine de Suède, après l'avoir saluée, lui demanda: « Où est Mademoiselle? » Je m'avançai et la saluai.

Le lendemain on donna un ballet. J'étois parée comme l'autre fois; la reine de Suède étoit habillée comme les autres, et cela lui seyoit bien.

Le lendemain, quoique fatiguée d'avoir veillé, je me levai et m'habillai en grande diligence pour aller voir la reine de Suède, que je croyois qui devoit partir le jour d'après. Je lui envoyai demander audience; elle me manda que j'allasse de bonne heure, et que j'irois à la comédie avec elle. Je n'allai au Louvre que fort tard, n'ayant pas dessein de l'accom-

pagner, sachant bien que l'on se seroit moqué de moi. Comme j'arrivai, je demandai à la reine : « La reine de Suède s'en va-t-elle demain? » Elle me dit : « Je crois que non, dont je suis bien fâchée : elle ira ce soir à la foire; il faut que mon fils et vous alliez avec elle. » Comme je sus qu'elle étoit à sa chambre, j'y montai et je la dissuadai d'aller à la foire; elle me demanda si elle pouvoit aller chez la reine; je lui dis qu'elle y seroit la bien-venue. Nous y allâmes; le roi et Monsieur, qui craignoient qu'elle ne les voulût emmener à la foire, se cachèrent lorsqu'elle arriva, et ne revinrent que lorsque je les allai assurer qu'elle n'iroit point.

Madame de La Bazinière donna une assemblée, où la reine de Suède vint, et un souper fort magnifique; elle dansa d'une manière assez ridicule et qui fit rire la compagnie.

Le lendemain on lui donna la comédie dans la grande salle et nous allâmes chez Damville, où il y eut souper après minuit, et même nous y entendîmes la messe. Le lundi gras la reine donna une assemblée dans son grand cabinet, où il n'y avoit que les personnes ordinaires que j'ai nommées, et de surcroît quelques femmes d'officiers de la maison du roi. La reine et la princesse d'Angleterre y étoient; sur quoi la reine de Suède dit qu'elle ne s'y pouvoit trouver si elle ne se mettoit au-dessus de la reine d'Angleterre; et comme cette pauvre princesse n'a nulle joie en ce monde, et qu'elle ne voit qu'une pauvre fois l'année danser la princesse sa fille, la

reine fit dire à la reine de Suède qu'il falloit qu'elle y vînt en masque; ce qu'elle fit. Elle y vint donc habillée en bohémienne, d'une manière ridicule au dernier point.

Le lendemain la partie étoit faite que nous devions aller en masque; c'étoit le jour de carême-prenant. Comme j'arrivai au Louvre, Monsieur étoit habillé en fille, avec des cheveux blonds; la reine me dit qu'il me ressembloit; on eut toutes les peines du monde à le faire démasquer pour se montrer à moi. Comme nous étions beaucoup, le roi dit qu'il se falloit séparer; je le suppliai de trouver bon que j'allasse avec lui. Monsieur alla avec les filles de la reine. Ce jour-là il n'étoit point défendu que les masques allassent où étoit le roi; car il étoit en masque lui-même, et quoiqu'il fût fort ajusté et nous autres aussi, on avoit résolu dès le Louvre de ne se point démasquer. La reine de Suède alla aussi en masque le jour de carême-prenant, habillée en Turque. Quand elle revenoit à quatre heures du matin, elle s'en alloit voir M. le cardinal qui avoit la goutte et qui crioit les hauts cris, et lui parloit d'affaires en habit de masque. Le premier dimanche de carême, elle eut envie de voir un petit ballet que Montbrun avoit fait. La reine la pria que ce ne fût point au Louvre; elle voulut me proposer de le faire danser à Luxembourg; je la suppliai de m'en dispenser. Enfin ce fut chez la maréchale de L'Hôpital, où le roi, Monsieur et moi allâmes avec elle. On avoit une impatience incroyable qu'elle s'en allât.

Le roi et Monsieur eurent un grand démêlé. Monsieur avoit rompu carême et mangeoit à sa chambre. Il vint un jour comme le roi et la reine alloient dîner; il trouva un poêlon de bouillie : il en prit sur une assiette et l'alla montrer au roi, qui lui dit de n'en point manger. Monsieur dit qu'il en mangeroit; le roi répondit : « Gage que non. » La dispute s'émut; le roi voulut lui arracher l'assiette. En prenant l'assiette il en jeta quelques gouttes sur les cheveux de Monsieur qui a la tête fort belle et qui aime extrêmement sa chevelure. Cela le dépita; il ne fut pas maître du premier mouvement; il jette l'assiette au nez du roi, qui d'abord ne se fâcha pas. Mais des femmes de chambre de la reine qui étoient là se mirent à crier contre Monsieur, de manière que le roi se fâcha, et lui dit que si ce n'étoit le respect de la reine il l'écraseroit à coups de pied. Monsieur s'en alla s'enfermer dans sa chambre, où il fut tout le jour tout seul; la reine et M. le cardinal les raccommodèrent le lendemain. Heureusement je n'avois point sorti ce jour-là. Je gardai encore le logis le lendemain, et n'allai au Louvre que lorsque toutes choses furent raccommodées : car on auroit bien regardé ce que j'aurois fait, sachant que Monsieur en usoit d'une manière avec moi à être fort dans ses intérêts. Dès qu'il me vit, il me dit : « Ne me parlez point; car on croiroit que nous parlons de ce qui s'est passé. » Ce qu'il me conta après avec beaucoup de douleur et de ressentissement de la manière dont le roi l'avoit traité.

Un jour en entrant dans son cabinet, M. le cardinal dit à la reine à ce que je lui ai ouï dire depuis : « J'ai une nouvelle à dire à Votre Majesté, à quoi elle ne s'attend pas et qui la surprendra au dernier point. » La reine lui répondit : « Est-ce que le roi mon frère m'envoie offrir l'infante ? Car c'est la chose du monde à quoi je m'attends le moins. — Oui, Madame, c'est cela. » On peut juger de sa joie. M. le cardinal lui donna la lettre par laquelle le roi, son frère, lui mandoit qu'il souhaitoit la paix et le mariage de sa fille avec le roi, et qu'il la prioit de contribuer de son côté à l'un et l'autre, comme il feroit du sien.

Peu de jours après, la nouvelle arriva que la reine d'Espagne venait de mettre au monde un fils. Le roi d'Espagne l'écrivit à la reine le plus tendrement du monde. Tout le monde témoigna la joie que l'on avoit de cette naissance et de l'espérance qu'elle donnoit d'avoir l'infante.

La grande attache que j'avois aux plaisirs par le temps que j'en avois été privée, le grand monde que je voyois, force voyages que j'ai faits, un exil, et beaucoup d'autres choses, et particulièrement une qui m'a occupée agréablement un temps qui m'a coûté beaucoup de chagrin et tel qu'il demeure encore, tout cela m'avoit fait oublier mes Mémoires et l'envie de les continuer ; mais depuis que je suis ici, m'étant amusée à les lire, l'envie d'y travailler m'a repris. Dix-sept ans de discontinuation et tout ce qui s'est passé pendant cette interruption peuvent

m'avoir fait oublier beaucoup de choses; mais comme ce n'est que pour moi que j'écris, il n'importe. Je vais donc les commencer aujourd'dui 18 août 1677, à Eu.

Mon père souhaitoit fort la paix pour le bien de l'État; mais le grand désir qu'il avoit que ma sœur épousât le roi la lui faisoit craindre, parce qu'il voyoit bien qu'elle ne se pouvoit conclure sans le mariage du roi et de l'infante d'Espagne. Comme Monsieur étoit à Chambord, la cour y coucha au lieu d'aller à Blois. Le jour que l'on y arriva, le roi disoit dans le carrosse: « Je n'ai pas voulu mettre un autre habit, ni décordonner mes cheveux; car si je m'étois paré, j'aurois donné trop de regret à votre père, à votre belle-mère et à votre sœur de ne pas m'avoir; je me suis fait tout le plus vilain que j'ai pu pour les dégoûter de moi. » Il faisoit ces plaisanteries avec une grande gaieté.

Monsieur vint au-devant du roi hors le parc de Chambord. On alla droit au château voir Madame. Puis le roi monta à cheval avec mon père, qui le mena promener et tirer des faisans. La reine demeura au château. Mes sœurs n'y étoient pas. Mon père dit à la reine, qui en demanda des nouvelles, qu'il les avoit envoyées à Blois pour n'occuper pas de logement; même il avoit envoyé ses officiers à Blois; ce qui fut cause que l'on ne donna à manger à personne. Il soupa avec le roi et la reine. Pour moi qui avois mes gens, je voulus faire l'honneur de la maison; je donnai à souper à toutes

les dames qui étoient avec la reine, et à ses filles.

Le lendemain on fut dîner à Blois ; mon père donna à manger à Leurs Majestés dans le château. Mes sœurs vinrent au bas des degrés recevoir Leurs Majestés. Par malheur, de certaines mouches, que l'on appelle des cousins, avoient mordu ma sœur la nuit ; comme ce qu'elle a de plus beau est le teint, elle l'avoit si gâté, et la gorge, qu'elle a fort maigre, comme ont d'ordinaire les filles de treize ans, que c'étoit une pitié à voir cela, par-dessus le chagrin où elle étoit d'avoir cru épouser le roi : car on ne lui parloit d'autre chose; on l'appeloit toujours *la petite reine;* et voir qu'il s'alloit marier à une autre, tout cela ne donne pas des charmes. Pour la petite de Valois, elle étoit fort jolie. On les voulut faire danser. La reine le demanda à madame de Raré : car on prisoit fort ma sœur là-dessus ; elle dansa fort mal. La petite, que mon père avoit dit qui causoit à étourdir les gens et qui le divertissoit extrêmement, ne voulut jamais parler.

Comme les officiers de mon père n'étoient plus à la mode, quelque magnifique que fût le repas, on ne le trouva pas bon et Leurs Majestés mangèrent très peu. Toutes les dames de la cour de Blois, qui étoient en grand nombre, étoient habillées comme les mets du repas, point à la mode. La reine avoit une si grande hâte de s'en aller, et le roi, que je n'en vis jamais une pareille. Cela n'avoit pas l'air obligeant ; mais je crois que mon père étoit de même de son côté et qu'il fut bien aise d'être défait de nous.

Le matin que l'on partit de Chambord, il vint à quatre heures du matin m'éveiller; il s'assit sur mon lit et me dit : « Je crois que vous ne serez pas fâchée que je vous aie éveillée, puisque je n'aurois pas eu le temps de vous voir tantôt. Vous allez faire un grand et long voyage : car quoi que l'on dise, la paix n'est pas si aisée à faire que l'on croit, et peut-être ne se fera-t-elle pas; ainsi votre voyage sera peut-être plus long que l'on ne dit. Je suis vieux, usé; ainsi je puis mourir pendant votre absence. Si je meurs, je vous recommande vos sœurs. Je sais bien que vous n'aimez pas Madame; qu'elle n'a pas eu envers vous toute la conduite qu'elle eût pu avoir; ses enfants n'en peuvent mais; pour l'amour de moi, ayez en soin. Elles auront bien besoin de vous; car pour Madame, elle ne leur sera pas d'un grand secours. » Il m'embrassa trois ou quatre fois. Je reçus cela avec beaucoup de tendresse. Je dis à Monsieur des choses très respectueuses, tendres et reconnoissantes de la sincérité avec laquelle il me parloit. Nous nous séparâmes fort bien, et je me rendormis. Si je ne me fusse souvenue très bien de cela, je croirois l'avoir songé, vu ce qui s'étoit passé auparavant.

Dès que l'on fut en carrosse, en partant de Blois, on parla fort de tout ce qui s'y étoit passé et l'on s'en moqua beaucoup. Mon père aimoit fort ses faisans, et prenoit un grand plaisir à les conserver. Le roi disoit : « Votre père a été bien fâché de quoi j'ai tué quatorze faisans. » Enfin il se réjouissoit de tout.

On fit faire les plus beaux habits du monde comme pour aller aux noces, et quelles noces! Par là on peut juger des préparatifs. Nous étions partis de Paris avec les acclamations de joie du peuple et des bénédictions qu'ils demandoient à Dieu pour le roi, pour l'heureux succès de son voyage et du sujet qui le lui faisoit faire. L'on continua le voyage jusqu'à Bordeaux sans qu'il se passât rien dont il me souvienne. On avoit souvent des nouvelles de Saint-Jean-de-Luz, où étoit le cardinal, qui traitoit la paix avec don Louis de Haro. On peut juger de la joie qu'avoit la reine quand les choses s'avançoient. Le maréchal de Gramont alla, ambassadeur extraordinaire, à Madrid, demander l'infante. J'envoyai le comte de Charny avec lui, que j'avois mené avec moi à ce voyage.

Pendant que M. le cardinal étoit à Saint-Jean-de-Luz, que la paix et le mariage étoient prêts à conclure, il mourut un fils du roi d'Espagne. J'avois oublié de dire qu'ils n'avoient pas voulu songer au mariage, tant qu'il n'y en avoit qu'un, et que ce fut sur la naissance du second que Pimentel vint à Lyon. Cela alarma un peu la reine mère; mais M. le cardinal lui manda que cela ne changeroit rien, et que le roi d'Espagne ne vouloit se dédire, l'affaire étant trop utile pour le bien de la chrétienté. On continua le chemin à Nîmes. On ne fut qu'un jour à Arles; le lendemain on alla coucher à Sarlon. Puis on alla coucher à Aix où l'on reçut Leurs Majestés à l'ordinaire.

C'étoit une joie générale. La mienne fut troublée sans savoir de quoi. Je m'en allai à mon logis pleurant, et ces pleurs me durèrent deux heures. Je dis à Comminges : « Il faut qu'il me soit arrivé quelque chose que je ne sache point et dont ce soit un pressentiment. » Il se moqua de moi et me dit : « Ce sont des vapeurs qui ne signifient rien. » Le soir, je travaillois à mon ouvrage dans ma chambre ; il entra un courrier, qui étoit à Monsieur, une manière de folâtre dont j'ai peut-être parlé ailleurs. Il me jeta un gros paquet sur ma table et me dit : « Votre père n'est pas mort ; je crois qu'il n'en mourra pas pour cette fois. M. le cardinal est-il ici ? J'ai un paquet pour lui. » Je fus fort effrayée et lui demandai ce que c'étoit. Il me conta que Monsieur avoit eu un transport au cerveau, et qu'il en étoit revenu. Le dimanche gras je fus à la messe aux Pères de l'oratoire, et l'après-dînée au sermon et au salut. Mon courrier arriva le dimanche au soir ; mais on me voulut laisser souper. Comme je rentrai dans ma chambre, j'y trouvai tous mes gens : ils étaient là comme assemblés ; cela me surprit. Je leur demandai : « Cabane est-il venu ? » On me dit oui. Comme je lui avois donné charge de revenir sur ses pas s'il apprenoit la mort de Monsieur en chemin, je n'en doutai plus. J'entrai dans mon cabinet pleurant de tout mon cœur ; comme je l'ai très tendre et très bon, j'y sentis dans ce moment-là toute la tendresse que la nature fait sentir en pareilles occasions, et j'oubliai toutes celles qui l'en avoient pu éloigner. Après

mes premiers mouvements je m'avisai qu'il étoit de mon devoir d'en donner part au roi. J'écrivis à M. le cardinal que l'état où j'étois ne me permettant pas d'écrire au roi, et mon devoir m'obligeant de lui donner part de la mort de Monsieur, je le suppliois de la lui vouloir dire, et que j'envoyois ce gentilhomme pour cela. Puis je ne songeai plus qu'à Monsieur.

Toutes les choses qui s'étoient passées entre nous me revenoient non pour lui en savoir mauvais gré, mais pour me donner de l'inquiétude si j'avois pu avoir, dans ces temps-là, manqué au respect à quoi j'étois obligée envers lui. Toutes ces pensées me tourmentèrent fort et redoublèrent ma douleur. Car quoique je connusse le peu de faute que j'avois eu à tout cela, je ne laissois pas d'avoir un chagrin mortel que Monsieur avant que de mourir n'eût pas connu mes tendres et respectueux sentiments pour lui. Cela m'occupa quelques nuits que je fus sans dormir.

Le roi, la reine, m'envoyèrent; Monsieur, M. le Prince, et tout ce qu'il y avoit de gens en France, de quelque qualité que ce fût, envoyèrent me faire des compliments, ou m'écrivirent, et même force princes ou princesses étrangers, comme nous y avons beaucoup de parents, et moi en mon particulier du côté de ma mère.

Le roi revint un jour après, ils vinrent ensemble, le roi, la reine et Monsieur, chez moi. Le roi me dit : « Vous verrez demain mon frère avec un manteau qui traîne. Je crois qu'il a été ravi de la mort

de votre père pour cela; car il n'auroit osé en porter d un autre par dignité. Je suis bien heureux qu'il ait été plus vieux que moi; car sans cela il auroit espéré en porter un par ma mort. Il croit en hériter et avoir son apanage; il ne parle d'autre chose; mais il ne l'a pas encore. » Ce fut après le premier compliment qu'il me parla ainsi; car il ne se peut rien de plus honnête que tout ce que le roi me dit; qu'il me vouloit servir de père; qu'il y étoit obligé, enfin mille bontés, et la reine aussi, qui fut très aise des plaisanteries que je viens de dire. Il est vrai que Monsieur vint le lendemain avec un furieux manteau.

Toutes les Lorraines disoient : « Madame sera bien riche à cette heure que Monsieur est mort; elle fera ce qu'elle voudra. » Dès le même jour que Monsieur mourut on rompit la maison, et l'on envoya chercher sa vaisselle que Madame fit serrer. Cela fit que le temps que le corps de Monsieur resta à Blois, le soir on fermoit la porte et les prêtres s'en alloient, au lieu que l'on a coutume de prier Dieu sans cesse auprès des gens de cette qualité; mais il n'y avoit ni lumière ni bois, au point qu'il faisoit fort froid, tant on y avoit donné bon ordre. Je crois que c'étoit l'affliction de Madame qui empêcha qu'elle ne songeât à rien. Pour moi, j'ai une sorte d'esprit que je suis plus agissante dans l'accablement qu'à l'ordinaire. Ainsi j'espère que je ne manquerai jamais à un devoir. Belloy me dit encore que l'on avoit ôté les draps du lit de Monsieur. Comme il étoit tombé malade dans la chambre de Madame, ses femmes avoient soin des

draps, et il fallut que madame de Raré en donnât un pour l'ensevelir; car elles en refusèrent. Les mêmes femmes ont fait la même chose à leur maîtresse : car après que l'on eut embaumé ma belle-mère, elles ne voulurent pas donner une chemise pour lui mettre; elles disoient qu'elles n'en avoient point; ce fut madame la princessse de Würtemberg qui la donna. Je questionnai fort le petit Belloy de tout qui s'étoit passé à la mort de Monsieur. Monsieur fit dans le peu de temps que la relâche de sa maladie lui donna, toutes les choses qu'un bon chrétien doit faire; depuis quelques années il songeoit à la mort : la mauvaise santé, l'exil et beaucoup d'esprit, font revenir les gens, à de certains âges. Il alloit souvent à l'église ; ne manquoit ni vêpres, ni grand'messe, ni autres prières; ne vouloit plus que l'on jurât devant lui, ni chez lui; il s'étoit désaccoutumé de cette méchante coutume. Il donna sa bénédiction à mes sœurs; tout le monde étoit si troublé là que l'on ne songea point à la lui demander pour moi, et il n'en parla pas. Il reçut ses sacrements à midi, dont il mourut sur les quatre heures. Madame ne s'y trouva pas. On emporta le corps de Monsieur à Saint-Denis, avec quelques gardes et quelques aumôniers, peu d'autres officiers. Cela se fit sans pompe ni dépense.

Peu de jours après le retour de la cour à Aix, Goulas et Belloy arrivèrent, de la part de ma belle mère, pour demander au roi sa protection pour elle et pour ses enfants. On apprit que Madame au lieu de faire sa quarantaine à Blois dans une chambre

noire à l'ordinaire, sans sortir, étoit partie, je crois dix ou douze jours après la mort de Monsieur, pour aller à Paris, et qu'elle y étoit allée inconnue, c'est-à-dire dans un de ses carrosses. Je ne sais même s'il étoit encore noir, ou si elle n'avoit point craint que la senteur ne lui en eût fait mal. Elle étoit en portière avec son médecin, masquée d'une manière si différente de celle des autres qu'il ne falloit l'avoir vue qu'une fois pour la reconnoître. Il y avoit dans le carrosse un apothicaire, son chirurgien et deux femmes de chambre. Elle alla coucher à Orléans, et traversa la ville, en arrivant et repartant, de cette manière. Comme c'étoit la principale ville de l'apanage de Monsieur, tout le monde la connoissoit. Sa vue causa autant de douleur que d'étonnement. Mes sœurs arrivèrent avec dignité dans un carrosse, et le reste du voyage se passa de même jusqu'à Paris, où elle arriva de cette manière. Elle fit en arrivant détendre mon appartement, et s'y planta, et ses filles dans le sien, comme si je n'avois jamais dû revenir, sans me faire faire aucune civilité. Quand j'appris cela, je ne fus pas très modérée dans les premiers mouvements ni sur ce que je dis à tous ceux qui m'en parlèrent.

Vers ce temps il y eut de grandes intrigues entre force femmes comme il y en a toujours à la cour, où M. de Péguilin fut mêlé. Le roi l'envoya à la Bastille, où il fut six mois. C'étoit le plus joli garçon de la cour, le plus beau, le mieux fait, et du meilleur air. La reine avoit beaucoup d'impatience d'aller à Saint-

Jean-de-Luz, qui est un village très agréable. Les maisons y sont propres et jolies. Celle de la reine, dans un des bouts de la place, avoit vue sur la rivière qui y passe.

Tous les gens de la cour, qui revenoient de Saint-Sébastien, faisoient de grandes relations à la reine de la manière dont l'infante étoit faite; ce lui étoit un plaisir nonpareil d'en entendre parler, et elle avoit des impatiences nonpareilles de la voir

Un jour en regardant par la fenêtre de M. le cardinal, d'où l'on voyoit la rivière et les Pyrénées, madame de Motteville étoit avec moi; nous nous mîmes à causer sur la solitude, le désert, et combien on y pouvoit mener une vie heureuse, l'embarras et la fatigue de celle de la cour, les injustices de la fortune; combien peu en sont contents et combien il y en a qui se plaignent de l'injustice de son partage. La reine sortit et finit notre conversation. Je la menai à la comédie, et m'en allai me promener sur le bord de la mer.

En me promenant, il me passa force choses dans l'esprit sur le plan d'une vie solitaire de gens qui se retireroient de la cour sans en être rebutés. Je m'en allai toujours courant chez moi; je pris une plume et de l'encre et j'écrivis une lettre de deux ou trois feuilles de papier à madame de Motteville, que je fis copier et que je lui envoyai par un inconnu. Je ne voulois point que dans ce désert on y eût ni galanterie ni même que l'on s'y mariât. Elle devina que c'étoit moi qui lui avois écrit. Elle me fit réponse;

je lui écrivis une seconde lettre, et ce commerce-là a duré un an ou deux à écrire de temps en temps. Il y eut de l'écriture de part et d'autre de quoi faire un petit volume. Comme elle est fort savante, ce qu'elle a écrit est admirable; car il y a de l'italien, de l'espagnol, des citations de la sainte Ecriture, des Pères, des poètes, des historiens. Pour moi je n'écris que des bagatelles.

Le roi d'Espagne arriva à Fontarabie. Le jour du mariage fut arrêté. L'envie prit à Monsieur d'y aller inconnu, et moi aussi, mais le roi dit qu'il ne vouloit pas que Monsieur y allât, et que je ferois bien de ne pas y aller aussi. Nous fûmes fort fâchés, Monsieur et moi. Je dis à M. le cardinal : « Pour moi, je ne suis de nulle conséquence; je n'hérite point; je ne dois pas être malheureuse en tout. Puisque les filles ne sont bonnes à rien en France, au moins qu'on les laisse voir ce qu'elles ont envie. » Monsieur, demanda en grâce particulière qu'on ne m'y laissât pas aller. On fut trois ou quatre heures enfermés dans la chambre de M. le cardinal, où l'on croyoit qu'il y avoit de grandes affaires : quasi tous les ministres y étoient mandés; l'on n'étoit occupé que du démêlé de Monsieur et de moi. Enfin, à son grand regret, j'eus permission d'y aller, et M. le cardinal prévint don Louis de Haro que j'irois, inconnue.

Ce soir-là le roi, la reine, Monsieur et moi nous soupâmes en particulier aupres du lit de M. le cardinal, parce qu'il avoit la goutte. Nous accommodâmes une cassette que M. de Créquide voit

porter à la jeune reine, de la part du roi. C'étoit un assez grand coffre de calambour, garni d'or, où il y avoit tout ce que l'on peut imaginer de bijoux d'or et de diamants, comme des montres, des heures, des gants, des miroirs, boîtes à mouches, à mettre des pastilles; petits flacons de toutes sortes; d'étuis à mettre des ciseaux, couteaux, cure-dents; de petits tableaux de miniature à mettre dans un lit; des croix; des chapelets garnis de lignes; des bagues; des bracelets; des crochets de toutes sortes de pierres, une de grand prix; un plus petit coffre où étoient des perles, des pendants d'oreille de diamants, et une boîte pour les pierreries de la couronne, elles ne sortent point du royaume, et les reines ne les ont point en propre, comme tous ceux-là étoient à elle, des pendants d'oreille de toutes sortes de pierres et des assortiments de même. Enfin on croira aisément que jamais on n'avoit vu un présent si magnifique, ni si galant.

Je partis le lendemain dans un carrosse que j'empruntai. J'avois avec moi madame la duchesse de Navailles, qui venoit pour être dame d'honneur de la reine. Quand nous fûmes à Andaye, qui est le dernier village au bord de l'eau vis-à-vis Fontarabie, Lenet, qui étoit allé devant, me dit : « Les bateaux sont tout prêts. » Il y en avoit trois peints et dorés, les plus jolis du monde; l'un étoit avec des rideaux de damas bleu, avec des franges d'or et d'argent, et le dedans de même; les deux autres, un bleu, l'autre gris. Nous arrivâmes au port, où nous ne trouvâmes

pas de carrosses. Les bateliers dirent qu'il avoit passé des dames qui avoient trouvé des carrosses du roi ; il y en avoit une qui avoit dit : « C'est pour moi qu'ils sont ici. » Nous jugeâmes que c'étoit ceux que l'on avoit envoyés pour moi, et que madame de Lyonne étoit sûrement la dame qui les avoit pris. Lenet mit pied à terre et arrêta deux carrosses à six chevaux qui passoient, où nous nous mîmes. Il y avoit des officiers qui se promenoient devant le corps de garde, qui nous saluèrent avec beaucoup d'honnêteté, comme tous les gens que nous trouvâmes dans les rues. J'avoue que j'eus la vanité d'attribuer cela à ma bonne mine; ce n'étoit pas à ma parure : car j'avois le deuil; j'étois habillée de drap noir, un mouchoir uni, une coiffe claire et mes cheveux tout défrisés; car il avoit plu le matin. Je trouvois que j'avois l'air étranger; car des cheveux blonds fort plats ne sont pas d'un grand ornement.

Nous arrivâmes à l'église, où il y avoit un grand perron; à la porte fort peu de gardes : car là tout est si bien réglé que personne ne se presse d'entrer. Madame de Navailles alloit la première, que mon écuyer menoit; j'étois la dernière avec Lenet.

Le roi vint; l'évêque de Pampelune marchoit devant lui avec tout son clergé, vêtu pontificalement. Le roi avoit un habit gris avec de la broderie d'argent, un diamant en table qui troussoit son chapeau d'où pendoit une perle en poire; ce sont deux pièces de la couronne d'une grande beauté: on les nommoit :

le diamant, *le Miroir du Portugal,* et la perle *la Pélegrine.* Il fit la révérence à l'autel; c'est l'homme du monde le plus grave. L'infante le suivoit seule, habillée de satin blanc, en broderie de petits nœuds de lames d'argent, et parée à la mode d'Espagne d'assez vilaines pierreries; il y avoit beaucoup d'or; elle étoit coiffée de faux cheveux. Sa camérière-major lui portoit la queue. La première chose qu'ils firent, le roi et elle, fut de me regarder, sans faire aucune mine toutefois de me connoître; je les regardai fort aussi. Le roi avoit bonne mine; il n'étoit pas beau, l'air vieux et cassé. L'infante me parut ressembler à la reine en jeune; elle me plut extrêmement. Le roi dit que l'on tirât le rideau du côté où j'étois, afin que l'on le vit mieux; même il fit signe à des aumôniers de se ranger, de peur qu'ils m'empêchassent de voir. Tous ces soins me parurent fort obligeants. La camérière étoit devant la courtine un peu à côté, avec deux autres veuves vêtues à l'espagnole et trois filles qui n'étoient pas belles et qui avoient furieusement de rouge.

Après l'Evangile, il vint six pages qui avoient de grands flambeaux blancs, qui firent la révérence à l'autel, puis au roi; quand le prêtre eut communié ils s'en retournèrent avec les mêmes révérences.

Quand la messe fut finie, le roi se mit dans sa chaise et l'infante s'assit sur son carreau. Puis l'évêque descendit et don Louis approcha, qui donna la procuration du roi, que M. de Fréjus lui avoit apportée, à un prêtre qui la lut; ensuite il lut les

dispenses du pape; après on les maria. Le roi fut toujours entre l'infante et don Louis. Quand il fallut dire oui, l'infante fit la révérence au roi son père, qui apparemment lui permit. Il remua les lèvres si gravement que je ne le vis pas, quoique je fusse fort près et à l'endroit où j'eusse pu mieux voir. L'infante ne donna point la main à don Louis et il ne lui donna point de bague, comme l'on fait partout. Après que le mariage fut fait, la reine se mit à genoux devant son père et lui baisa la main; il l'embrassa sans la baiser, et ôta son chapeau. En sortant de l'église elle marcha à côté de lui et lui donna la droite. Elle fit cérémonie pour la prendre après qu'ils furent sortis, je demeurai un moment pour laisser sortir le monde. Puis don Pedro d'Aragon, qui étoit capitaine de la garde bourguignonne, vint avec six gardes et dit à Lenet qu'il venoit chercher ses dames. Il marchoit devant nous. Nous allâmes au château à pied, n'y ayant qu'un pas. C'étoit une vieille maison que Vatteville, qui en étoit gouverneur et de la province de Guipuscoa, avoit fait raccommoder pour y recevoir la cour d'Espagne.

On trouva là, comme ailleurs, beaucoup de pages et de laquais, la grande dépense des Espagnols consistant quasi toute à cela; il y en avoit grande quantité. On entra d'abord dans une antichambre où il y avoit beaucoup de presse que les François faisoient, puis dans une autre, ensuite dans le lieu où mangeoit le roi sur une petite table; un gentilhomme de la chambre, de semaine, le servoit et les valets

de chambre portoient la viande. Son médecin étoit contre la muraille, un peu éloigné; de l'autre côté étoit le duc de Medina de Las Torres, et contre la muraille d'autres grands et le patriarche des Indes.

L'on me vint dire que la reine dînoit. Je sortis sans faire la révérence; car on m'avoit dit qu'il ne falloit pas faire semblant de croire que l'on me regardât. Le roi ne me quitta point de vue tant que je fus dans la chambre. J'allai chez la reine, où je trouvai beaucoup de monde à la voir dîner. Je lui fis une grande révérence; je passai derrière sa chaise. Je m'allai mettre auprès de la duchesse d'Uzès et de madame de Motteville, qui étoit au bout de la table. Je fis cela d'un air un peu familier. Comme je fus auprès d'elle, je lui fis une seconde révérence, à laquelle elle répondit par un souris le plus agréablement et le plus honnêtement du monde. Elle me parut un air grand, aimable et civile. Je crus qu'elle plairoit à tout le monde quand elle seroit ici; pour moi, j'en fus enchantée. Madame de Motteville, qui parle espagnol, lui dit que je la trouvois fort à ma fantaisie. Elle lui répondit fort obligeamment qu'elle en étoit bien aise. Tout le temps qu'elle fut à dîner, elle regarda toujours de mon côté et parla assez.

En sortant de table, elle vint à moi et dit : « Il faut que j'embrasse cette inconnue. » Je voulus lui baiser la main; elle ne le voulut pas souffrir. Elle n'étoit pas si belle que celle de la reine mère. Elle s'en alla dans sa chambre. Sa première femme de chambre me vint voir; elle me dit que je ne m'en

allasse pas, et peu après elle revint me dire que la reine me demandoit. Elle étoit assise sur des carreaux; on m'en apporta un. Elle me fit signe de m'y mettre. Je demandai quelqu'un qui sût parler françois; on fit entrer le baron de Vatteville. Elle me demanda des nouvelles de la reine et de M. le cardinal. Puis elle me parla de l'impatience qu'elle avoit de voir la reine; qu'elle avoit fort envie de me connoître. Il n'y eut pas de bontés et d'honnêtetés qu'elle ne me témoignât, auxquelles je répondis avec tout le respect que je devois. Je me levai pour m'en aller; je la suppliai de me donner sa main; elle ne le voulut et m'embrassa encore une fois. Je lui attrapai la main; elle se leva et me fit la révérence. Elle donna sa main à madame de Navailles et aux deux autres dames que j'avois avec moi. Vatteville me vint conduire jusqu'au bateau, où un carrosse de la reine me mena. J'allai dîner en diligence à Andaye, ayant beaucoup d'impatience de retourner dire à la reine ce que j'avois vu. J'allai descendre chez M. le cardinal où elle étoit; je lui fis une fidèle relation de ce qui s'étoit passé à mon voyage, dont elle fut aussi contente que moi.

C'étoit le jour de la petite Fête-Dieu, 3 juin 1660. Après avoir suivi la reine au salut, j'allai avec la même diligence que j'étois venue, m'habiller pour aller au bal, où je n'aurois pas été dans mon grand deuil; mais le jour du mariage du roi étoit une chose qui portoit sa permission pour toute autre. J'étois parée de perles, et mes sœurs aussi; car cette

parure est de deuil quand elle est seule. Le bal ne dura pas longtemps, ayant commencé tard, et Leurs Majestés vouloient aller souper avant minuit; il faut que les occasions soient bien pressantes à la cour, quand elles font perdre un repas.

Pendant le bal, la reine m'entretint quasi toujours, et le roi, me disant qu'il étoit plus aise de ce que je leur disois de la jeune reine, que de tout ce que l'on leur en avoit encore dit.

La reine mère alla le lendemain à la conférence voir le roi son frère. Elle ne mena avec elle que M. le cardinal et ses dames d'honneur et d'atour. Le roi y étoit inconnu. La reine nous conta à son retour la joie qu'elle avoit eue de voir le roi, son frère, et celle que, lui, avoit témoignée de son côté, et qu'ils s'étoient dit des choses si tendres et si obligeantes sur ce mariage et sur la paix, qu'il n'y avoit rien d'égal. Don Louis passa dans la salle de la conférence, comme la reine y étoit, du côté de France, le roi s'approcha de la porte et regarda la reine pardessus son épaule. La reine mère sourit au roi, son frère, qui le regarda; la jeune reine le regarda aussi, qui nous a dit qu'elle le trouva fort bien fait; mais elle baissa les yeux. Le roi nous parut fort content de la reine; il demeura sur le bord de la rivière, la vit embarquer; elle regarda volontiers de ce côté-là.

Le dimanche dont la reine avoit été le vendredi pour voir le roi, son frère, nous partîmes après dîner de très bonne heure pour aller à la conférence.

La reine mère avoit son voile de veuve, deux demi-tours et une croix de perles et des pendants d'oreille; le roi et Monsieur, des cordons de chapeau de diamants. On peut juger de leur ajustement et de la beauté de leurs habits. Le roi en étoit moins paré que de sa bonne mine naturelle. Mes sœurs et moi avions nos mantes de deuil, qui est l'habit de respect, quand l'on est en deuil, la première fois que l'on voit les gens à qui l'on en doit.

Le chemin nous parut bien long, faisant une excessive chaleur. Le roi d'Espagne étoit arrivé avant nous.

Nous entrâmes dans la galerie. On trouva dans une des chambres des Espagnols qui apportoient un présent pour Sa Majesté, qui étoit des coffres en forme de bahuts très-grands garnis de bandes d'or, ils étoient fort jolis et fort magnifiques. Je ne sais ce qui étoit dedans; je pense avoir ouï dire que c'étoient des parfums. Il y en avoit quatre pour le roi, autant pour la reine, et deux pour Monsieur. J'étois fort fâchée qu'il n'y en eût pas pour moi. Ce fut de la part de la jeune reine que l'on leur donna. Après avoir passé toutes les chambres et une petite galerie qui étoit le long de la chambre de la conférence, M. le cardinal nous dit d'entrer dans le cabinet, en attendant que l'on nous fît entrer dans la chambre où étoient le roi d'Espagne et la jeune reine. Il n'entra avec Leurs Majestés que Monsieur, M. le cardinal et madame de Navailles.

Nous y fûmes assez longtemps, puis l'on nous vint

quérir. Le roi d'Espagne ne branla pas de sa place; à peine fit-il un mouvement du pied, qui peut signifier qu'il vouloit faire la révérence. La jeune reine avoit une robe de satin blanc en broderie de jais, dont les lisières étoient des fleurs de lys; elle étoit coiffée de ses cheveux; ce qui lui seyoit fort bien; car ils sont d'un beau blond; elle s'étoit parée d'un bouquet d'émeraudes en poires, avec des diamants qui étoient dans le présent que M. le duc de Créqui lui avoit porté.

Après que l'on se fut regardé quelque temps, on fit entrer du monde de tous les côtés. Les deux rois parurent chacun devant leur table; on leur apporta un carreau; M. le cardinal apporta l'Évangile et une croix que l'on mit dessus. Les deux rois se mirent à genoux. M. le comte de Brienne, secrétaire d'État, prit le traité de paix, et don Fernand Ruy de Contraro, qui étoit secrétaire d'État d'Espagne; chacun le lut tout haut, en même temps, en sa langue. Après, les deux rois mirent la main sur l'Évangile et dirent qu'ils juroient de tenir tout ce qui étoit contenu dans le traité de paix; le roi d'Espagne parla le premier : l'on disoit que c'étoit une déférence qu'il nous avoit rendue. Après, ils se levèrent et s'embrassèrent; le roi lui dit qu'il lui juroit amitié aussi bien que la paix; ils se dirent des discours très-tendres et s'embrassèrent. Le roi d'Espagne dit à la reine qu'il étoit tard et qu'il reviendroit le lendemain à trois heures. On se sépara.

La reine nous conta en revenant qu'elle avoit dit au

roi, son frère, qu'elle avoit eu bien peur que sa santé l'empêchât de pouvoir venir lui-même amener sa fille ; qu'il lui avoit répondu qu'il seroit plutôt venu à pied pour voir un tel fils que le roi. En regardant M. de Turenne, il dit à la reine : « Cet homme m'a donné de méchantes heures. » L'on peut juger si M. de Turenne se sentit désobligé. Ils retournèrent dès midi, le lendemain, à la conférence; il n'y alla personne avec la reine; elle nous ordonna de nous trouver dans son logis pour y recevoir la reine, qui y devoit venir loger deux jours. Ils revinrent tous dans le carrosse de la nouvelle reine. Nous étions à la porte de l'antichambre; elle avoit la mine fort gaie, quoiqu'elle eût beaucoup pleuré en quittant le roi son père, lequel pleura aussi, et même le roi, la reine mère et Monsieur. Après avoir été là un moment, elles donnèrent le bonsoir; la reine monta dans la chambre de la reine mère. Quand tout le monde fut sorti, elle ôta son *guard-infante*, elle soupa; puis le roi la ramena à sa chambre; il lui baisa la main et lui dit qu'il falloit la laisser coucher; qu'il étoit tard; si elle n'avoit point envie de dormir; elle lui répondit que non et qu'elle n'en avoit jamais eu moins d'envie.

Le lendemain on partit à la messe. Il y avoit un pont dans la rue, tout tapissé par en bas, du logis de la reine à l'église. La reine avoit un manteau royal de velours violet semé de fleurs de lys, un habit blanc avec un dessous de brocard, force pierreries, et une couronne sur la tête. Pour le roi, j'avoue que je

ne me souviens pas précisément comme il étoit habillé; je crois qu'il étoit fort brodé d'or et Monsieur aussi; qu'ils avoient des cordons de chapeau de diamants.

L'évêque de Bayonne fit la cérémonie et dit la messe; on ne doit pas douter si l'église étoit parée, la musique bonne, et si le monde n'y étoit pas en foule. Je portai mon offrande et fit mes révérences aussi bien qu'une autre auroit fait; je suis propre aux cérémonies.

La reine, qui étoit fort lasse, se mit au lit et dîna en son particulier; chacun alla dîner chez soi. Sur le soir, l'on alla chez la reine; elle étoit habillée à la françoise et coiffée fort bien. La reine mère y étoit, le roi, Monsieur et tout le monde. On jeta par les fenêtres de certaines pièces d'or et d'argent, que l'on appelle des pièces de largesse, où il y avoit des devises. Sur les huit heures la reine donna le bonsoir. On s'en alla, et la reine mère mena la reine au logis du roi, où ils soupèrent.

Le lendemain on fut prendre la reine pour aller à la messe. On y retourna l'après-dînée; elle fut promener avec la reine mère et le roi, qui étoit de la plus grande gaieté du monde : on rioit; on sautoit; il alloit chez lui entretenir la reine; c'étoit la plus belle amitié du monde. La comtesse de Pleigo, sa camérière, s'en retourna avec ses filles et quelques-unes de ses femmes; il en demeura cinq, un chirurgien, un médecin, un confesseur et le mari d'une de ses femmes, qui étoit nièce de la Molina, sa pre-

mière femme de chambre, et qui avoit été à la reine, sa mère.

On revint par le chemin ordinaire; comme les villes et les bourgs ne sont pas toujours assez grands pour pouvoir contenir toute la cour, qui étoit très grosse pour lors, on logeoit à des villages voisins. Le jour que le roi coucha à Capsioux, dans les landes de Bordeaux, j'allai loger à Saint-Justin-lou-Nègre, en Armagnac; on l'appelle ainsi. Je me trouvai dans une vieille maison qui tomboit; même le plancher de ma chambre avoit un gros trou; je fis mettre des planches pour ne le pas voir, et je me couchai aussi tranquillement et dormis de même que si c'eût été une belle et bonne maison. Mon lit étoit près de la porte, ma chambre étant petite, et celui de mes femmes étoit à l'autre bout. J'entendis un fort grand bruit et en même temps heurter à ma porte, comme si la maison eût tombé; ce bouleversement et ce bruit tout ensemble m'éveilla. J'ouvris la porte, et mon chirurgien qui y étoit me cria : « Sauvez-vous! la maison tombe. » Je sortis sans songer en l'état où j'étois, sautant les degrés et lui me menant à moitié endormie. Comme je fus dans la cour, je regardai; je vis que rien ne tomboit, je demandai ce que c'étoit; on me répondit que la terre trembloit. Comme les tremblements de terre sont fort communs en ces pays-là personne n'étoit étonné.

La reine se trouva mal à Vincennes, mais elle garda peu de temps le lit; cela retarda pourtant son entrée, qui devoit être aussitôt après son arrivée, et

ce retardement m'empêcha d'aller à Forges, où j'avois accoutumé d'aller.

Tout l'hiver se passa en fêtes et en plaisirs. Le roi dansa un ballet : le feu prit au Louvre, M. le cardinal avoit la goutte: il eut grande peur. Il se fit porter à Vincennes, et n'en est pas revenu. L'extrémité de M. le cardinal dura quinze jours; on ne parloit point d'affaires. Sa mort les arrêta pour quelques autres jours.

L'empressement que Monsieur avoit pour le mariage d'Angleterre continua, et peu après la mort de M. le cardinal il se fit. On croyoit qu'il n'y étoit pas si porté que la reine mère et qu'il le retardoit ne croyant pas que ce fût une chose si pressée que de marier Monsieur. Le roi lui disoit : « Mon frère, vous allez épouser tous les os des saints Innocents. » Il est vrai que Madame étoit fort maigre; mais elle étoit très aimable; avec un agrément, qui ne se pent exprimer, à tout ce qu'elle faisoit. Elle étoit fort bossue, et on la louoit toujours de sa belle taille ; la reine d'Angleterre avoit un tel soin de son habillement, que l'on ne s'en est aperçu qu'après qu'elle a été mariée. Elle fut fiancée chez la reine d'Angleterre, au Palais-Royal, où elle logeoit, dans le grand cabinet; ce fut M. l'évêque de Valence, premier aumônier, qui en fit la cérémonie. Elle étoit fort parée, et tout ce qui y étoit. Le lendemain elle fut mariée à midi dans la petite chapelle de la reine d'Angleterre, où il n'y avoit que le roi et la reine; on signa le contrat de mariage chez la reine au Louvre, devant les

fiançailles. Je ne sais si le roi y dîna; mais je sais bien qu'il y soupa. Le lendemain on la fut voir qui étoit fort ajustée, et le jour d'après ou le soir même (je ne m'en souviens plus) on la mena aux Tuileries chez Monsieur, où le roi alloit quasi tous les jours. On s'y divertissoit fort : cette cour avoit la grâce de la nouveauté.

La reine tomba malade, elle fut si mal qu'elle reçut Notre-Seigneur. Cette nouvelle alarma fort. Je me souviens que la reine ne voyoit encore personne; que l'on parloit bas dans sa chambre; que la reine mère revint, qui venoit des Théatins, de la neuvaine que l'on y fait devant Noël. On commençoit à parler tout bas de son cancer. Elle me fit mille amitiés, me témoigna avoir eu de l'impatience de mon retour; me conta la maladie de la reine, la peur et la douleur qu'elle avoit eues; comme la reine avoit pris de l'émétique. La reine disoit qu'elle étoit fort malade, mais elle se portoit bien; elle n'avoit plus que de la foiblesse; elle paroissoit avoir bien de la peur d'une comète qui paroissoit. La reine mère disoit : « C'est moi qui dois en avoir peur avec le mal que j'ai. N'en avez-vous point entendu parler, ma nièce? » Je ne répondis rien; elle me dit : « Je ne le cèle plus. » Je répondis : « Ce ne sera peut-être rien, Madame; on craint quelquefois des maux qui se dissipent, et puis ce n'est plus rien. » Elle me répondit avec beaucoup de résolution et de piété, et me fit quasi pleurer.

La reine mère fut coucher au Val-de-Grâce, les fêtes de Noël. Je vis la comète, sans la vouloir voir,

dans le jardin, la nuit de Noël, en revenant de la messe des Carmes. Je fus faire ma cour à la reine, pendant les fêtes. On la pansoit les soirs. Une parente de madame la comtesse de Fleix, nommée mademoiselle de Vieux-Pont, qui se donnoit des airs d'autorité, dit : « Que tout le monde sorte. » Je sortis comme les autres; ainsi je ne vis point le mal de la reine.

Je ne fus pas bien longtemps à la cour; c'étoit la saison de Forges; j'y allai. Comme je prenois mes eaux un matin, on m'envoya un courrier pour me dire que la reine mère se mouroit. Je partis en relais, et j'arrivai à dix heures à Pontoise. L'assemblée du clergé tenoit. Je trouvai M. de Paris, qui étoit lors l'archevêque de Rouen, qui me dit que la reine mère se portoit mieux. Je couchai aux Carmélites, et m'en allai dîner à Saint-Germain, où on me témoigna savoir gré de mon empressement. Voyant la reine en bon état, je m'en retournai avec la même diligence que j'étois venue. La reine avoit pourtant reçu le viatique. J'avois vu son mal devant que de partir, qui m'avoit étonnée.

Le roi avoit fait un petit voyage de cinq ou six jours à Villers-Cotterets, où l'on fut toujours en justaucorps, magnifiquement vêtus; on alloit à la chasse l'après-dînée; le soir l'on dansoit, l'on avoit la comédie. Ce n'étoit que plaisirs. La reine mère n'y vint point. On eut, deux jours après être revenu, la nouvelle de la mort du roi d'Espagne; ce qui fâcha fort les reines et qui nous mit dans un grand deuil. Je fus à Saint-Fargeau trois semaines. Quand je

revins je trouvai le mal de la reine bien empiré. Elle s'affoiblissoit tous les jours.

La reine étoit allée aux Gobelins voir tous les ouvrages que le roi y fait faire. En revenant nous trouvâmes le roi qui s'en alloit à la comédie avec Monsieur et Madame. Nous demeurâmes auprès de la reine mère qui avoit un peu de fièvre. Sur le soir elle lui redoubla; il la fallut saigner. J'envoyai en avertir le roi, qui la trouva assez mal. Nous demeurâmes jusqu'à ce qu'elle s'endormît; mais la fièvre ne la quitta plus. Un samedi, comme la reine revenoit de Notre-Dame, on nous dit qu'elle s'étoit évanouie en allant d'un lit à l'autre, et que ses femmes n'ayant pas la force de la porter, on avoit appelé quelqu'un, M. de Créqui s'étoit trouvé là, qui l'avoit reportée dans son lit. Il nous dit qu'il avoit eu une sensible douleur de la voir dans l'état où elle étoit, et qu'il avoit bien jugé, par la puanteur de son mal, qu'elle ne dureroit pas longtemps; qu'il avoit pensé s'évanouir de cette senteur.

La reine alla l'après-dînée à l'abbaye de Saint-Antoine; c'en étoit la fête. Elle dormit; mais au retour nous la trouvâmes fort malade; elle communia cette nuit-là à quatre heures. Mais c'étoit pour le dimanche, à son ordinaire. On voyoit son mal empirer; c'étoit une telle puanteur, que l'on ne pouvoit quasi souper, quand l'on s'en retournoit après l'avoir vu panser. Elle tenoit toujours un éventail de peau d'Espagne à son nez.

Le lundi 18 janvier 1666, elle étoit encore plus

mal; on marchanda si on lui diroit le péril où elle étoit. Enfin, M. l'archevêque d'Auch lui dit: « Madame, votre mal empire; on vous croit en danger. » Elle reçut cela fort chrétiennement. L'on fit descendre la châsse de Sainte-Geneviève le mardi matin. Le roi nous consultoit tout le soir dans le cabinet s'il le feroit; je lui dis qu'il sembloit que l'on ne devoit point mettre les miracles à tous les jours; que le mal de la reine étoit d'une nature à ne pouvoir guérir; qu'il en faudroit un pour cela, et que nous n'étions plus dans un temps qu'ils se faisoient; que nous n'étions pas assez gens de bien pour nous attirer ces bénédictions. Il me dit : « C'est mon avis; mais tout le monde le veut; on dit que c'est l'usage. » Il ne décida rien; pourtant le lendemain on me vint dire que l'on l'alloit descendre. J'y courus ; l'après-dînée je m'en allai à Sainte-Geneviève voir les processions, qui y venoient de toutes les paroisses et couvents de Paris: c'est l'usage. Puis je m'en allai au Louvre; en entrant, on me dit : « Elle est très mal. » On la pansa; quand on découvrit la plaie, on la trouva sèche et quasi noire. Les chirurgiens et M. de Sens se regardèrent; elle avoit une oppression, toussoit fort comme une personne dont la poitrine se remplissoit. On acheva de la panser. Je demandai à un chirurgien : « Comment trouvez-vous la reine ! » Il me dit : « C'est une femme morte. » Je voyois que personne ne le disoit au roi, je lui dis : « Sire, il me semble que cela va bien mal, et que Votre majesté leur devroit commander de vous dire la vérité, afin que l'on son-

geât à lui faire recevoir ses sacrements. » Le roi les appela et leur dit : « Dites-moi la vérité; peut-elle encore aller loin! » Ils dirent : « Sire, puisque vous nous le demandez, nous vous dirons qu'elle peut mourir dans un moment; elle a la fièvre bien forte; elle va entrer dans son redoublement; peut-être n'en reviendra-t-elle pas. » Il appela M. d'Auch et M. de Montaigu et leur dit : « Il faut donc dire à la reine ma mère qu'il faut songer à la mort. » M. de Montaigu dit : « Ah! sire, vous la ferez mourir de lui dire cela dans son redoublement. » Le roi se récria : « Quoi! on la flatteroit et on la laisseroit mourir sans sacrements, après une maladie de six mois? cela ne me sera pas reproché. Il n'est plus temps d'avoir de la complaisance. » Tout le monde trouva que le roi avoit raison. M. d'Auch lui dit qu'il n'y avoit plus de moments à perdre. Elle reçut cela à son ordinaire, avec des sentiments tout chrétiens, mais pleins d'une grande crainte; la voix lui changea. Elle fit venir son confesseur et puis nous dit à tous : « Retirez-vous, je n'ai affaire qu'à mon confesseur. » Le roi, la reine, Madame et moi, nous fûmes dans son cabinet, en attendant que l'on nous vînt avertir que l'on apportoit Notre-Seigneur. On résolut le deuil; comme on feroit toute chose; où on logeroit à Paris pendant que le roi s'en iroit à Versailles dès le moment où elle seroit morte; Monsieur à Saint-Cloud; tandis que je demeurerois pour tout ce qui seroit nécessaire. Je suppliai le roi de me donner le moins d'emploi qu'il le pourroit auprès de son corps, à

cause que j'étois très peureuse, et comme je l'aimois fort que cela me toucheroit. Il me permit de le faire. Il commanda les carrosses, toutes choses, afin que tout fut prêt.

Quand Notre-Seigneur vint, nous allâmes dans la cour au-devant. Il y avoit une foule infinie à la chapelle; le roi et Monsieur tenoient la nappe pour communier. La reine après avoir reçu Notre-Seigneur, appela le roi, la reine, et Monsieur et Madame, les uns après les autres, puis le roi et la reine ensemble, et Monsieur et Madame. Le roi fut reconduire le saint-sacrement jusqu'à la paroisse.

On envoya quérir l'extrême-onction, que l'on apporta dans l'oratoire par une porte de derrière; elle la reçut pendant que les pieds lui froidissoient. Ainsi on la lui donna. De voir mettre ces beaux chandeliers de cristal avec des diamants, et cette croix de même, que la reine, ma grand'mère, avoit fait faire avec tant de goût et de plaisir, dont celle-ci avoit paré son oratoire, tout cela ne paroissoit être fait pour un apprêt de mort. Elle reçut ce sacrement avec beaucoup de dévotion. Comme l'on porte jusqu'à la mort ses habitudes, je vais dire une chose qui le prouvera assez : comme l'on lui mettoit les saintes huiles aux oreilles, elle dit à Madame la comtesse de Fleix, qui étoit près d'elle : « Levez bien ma cornette, de peur que cette huile n'y touche; car cela sentiroit mauvais. » Monsieur lui baisa les pieds; pour moi, je n'eus pas cette force. Un quart d'heure après elle demanda quelque chose : ou

appela un peu haut; le roi crut que la reine se mouroit; il tomba sur mademoiselle d'Elbeuf et sur moi, quasi évanoui. Nous l'ôtâmes de la ruelle; M. le Prince et M. de Créqui l'emmenèrent dans le cabinet. Il étouffoit; on lui jetoit de l'eau; cela ne passoit pas; je m'avisai de le déboutonner; il n'étrangla plus. On fut depuis dix heures jusqu'à six heures et demie toujours là; on alloit et venoit dans cette chambre. Monsieur ne bougea d'auprès d'elle. On empêcha le roi d'y entrer. Il y avoit un monde infini; tout y entroit; de toutes sortes de gens, qui l'alloient regarder au nez. Cela me faisoit la plus grande peine du monde.

Après minuit, on commença à dire des messes dans son oratoire; à quatre heures, elle demanda que l'on en dit une de la Passion. Je l'entendis et je la regardois de temps en temps; car son oratoire étoit dans la ruelle de son lit et elle entendoit la messe par la porte qui y donnoit. On lui donna à cinq heures un bouillon; elle l'avaloit comme une personne qui avoit grand besoin de nourriture. M. Seguin, son médecin, lui dit : « Madame, prenez-le plus doucement. » Elle lui répondit : « Je le trouve bon; il faut se soutenir tant que l'on peut. » Madame Beauvais, sa première femme de chambre, lui vint dire le soir, comme on lui annonçoit qu'il n'y avoit plus de remède, qu'un astrologue avoit dit que pourvu qu'elle ne mourût point le mardi, elle échapperoit. Elle demandoit souvent quelle heure il étoit; et il paroissoit que cela lui donnoit quelque espérance et qu'elle avoit impa-

tience d'avoir passé minuit. Le roi entendit la messe à six heures. On sonna la grosse cloche de Notre-Dame, qui ne sonne qu'aux grandes occasions. Je lui dis : « On croit la reine morte. » Un moment après on entendit Monsieur qui fit un cri, et le médecin entra; le roi dit : « Est-elle morte? — Oui, sire. » Il pleura fort. Madame la comtesse de Fleix apporta au roi les clefs; on alla atteindre son testament dans son cabinet; et le roi dit : « Je pense qu'il le faut lire devant toute la parenté. » Monsieur s'en alla. Après la lecture que fit M. Le Tellier, le roi monta en carrosse; et moi je m'en allai chez moi me coucher.

Le lendemain, il fallut porter le cœur au Val de Grâce. Je l'allai quérir au Louvre; mesdames les princesses du sang étoient avec moi, savoir madame la Princesse, madame de Longueville, la princesse de Carignan. M. d'Auch, qui portoit le cœur, se mit avec nous dans le carrosse du corps de la reine. Comme il étoit à la bonne place, on me voulut faire mettre auprès de lui; mais je ne voulus pas. J'y fis mettre madame de Longueville, comme la plus dévote. Il fallut passer par la chambre où étoit le corps. J'avoue que de voir le Louvre en deuil, le corps de cette pauvre reine et tous ces prêtres et ces officiers (car ils ont ce droit-là de demeurer auprès des corps de la maison royale), cela m'affligea fort.

Le lendemain je fus dîner à Saint-Germain et recevoir les ordres du roi pour la conduite du corps. Comme il fut au conseil, l'on me vint quérir pour aller savoir ce que j'avois à faire. Après que le roi eut donc

ordonné comme tout seroit, je lui dis : « Mais s'il arrive des disputes entre les carrosses des princesses (étrangères cela s'entend, personne ne disputant à celles du sang) et des duchesses, comment ferai-je ? » Le roi dit : « Comme l'on a accoutumé. »

On partit à sept heures du Louvre; et comme il y un passage un peu étroit en sortant de la chambre, il fallut traîner la bière avec des cordes; après l'on la porta dans le chariot. Il faisoit un froid horrible. On n'arriva qu'à onze heures. Jamais je n'ai eu un tel froid. Je crus avoir la fièvre; car, sans me chauffer, de l'excès du froid j'eus une grande chaleur à la porte; on y fut encore longtemps, parce que M. d'Auch fit une harangue et le prieur lui répondit. J'étois si lasse et si accablée que j'appuyai ma tête contre la bière et que je l'y eus longtemps, sans m'en apercevoir. On ne sortit de Saint-Denis qu'à deux heures. On fit ensuite des services à Saint-Denis, à Notre-Dame avec les cérémonies ordinaires. Si je m'embarquois dans cette cérémonie, j'en dirois trop.

Le roi avoit pris le régiment de dragons du maréchal de la Ferté, l'avoit mis sous son nom et l'avoit donné à M. de Péguilin, à la tête duquel il avoit fait de fort belles actions et même extraordinaires depuis l'âge de quatorze ans qu'il avoit servi. Il a fait les premières dans le régiment de cavalerie du maréchal de Gramont, son oncle. La manière dont ce régiment s'étoit distingué depuis que M. de Péguilin le commandoit, donna envie au roi de le montrer aux dames et de le faire venir à Fontainebleau. Ils campèrent un jour

entre le parc et le mail. Tout le monde admira cette troupe et le bon air qu'elle avoit et surtout celui de leur colonel; car j'ai ouï dire en ce temps-là (depuis il ne seroit pas surprenant que l'on me l'eût dit) que rien ne fût plus joli, mieux fait, ni de meilleure mine que lui.

Cela donna envie au roi de faire décamper les troupes de sa maison. On fit un camp auprès de Moret où le roi alla et mit pied à terre dans les tentes de M. de Péguilin, que l'on trouva meublées et accommodées avec beaucoup de magnificence et de propreté, et quoique le régiment des gardes fût là, M. de Péguilin fit monter la garde, et lui à la tête de ses dragons, dans la tente où étoit le roi. On trouva cela extraordinaire; mais comme c'est un homme qui l'est en toute chose, personne n'y trouva à redire. Ces dragons plaisoient tant au roi qu'il résolut d'en faire d'autres régiments, et de créer la charge de colonel général en sa faveur. Je vis cela dans la *Gazette* et dans toutes les lettres que l'on écrivoit. J'étois fâchée de n'y avoir pas été. J'estimois fort M. de Péguilin; il me plaisoit : je le trouvois de bonne compagnie; mais je n'avois nulle habitude avec lui.

Les commandants tenoient table et traitoient tous leurs amis. Le roi et la reine y alloient souvent. Ils donnoient la collation à la reine. Ils commandoient et traitoient par semaine. MM. les capitaines des gardes commencèrent, puis les commandants de la gendarmerie. Je ne sais pas si cela alla jusqu'aux colonels; mais je sais bien que Dangeau traita. Je

crois que cela finit à lui; car la dépense étoit forte.

M. le duc de Mazarin qui étoit devenu fort dévot, depuis la mort de son père le maréchal de La Meilleraye, se mit dans la tête qu'il ne pouvoit en conscience avoir beaucoup de charges et de gouvernements, et se voulut défaire de celle de grand maître de l'artillerie. Le roi dit au grand maître qu'il vouloit acheter sa charge et ne la vouloit plus vendre. Le roi la voulut donner à M. de Lauzun. On commença à l'appeler ainsi : la terre de Péguilin ayant été vendue, et son frère aîné étant malsain et ne venant point à la cour, il prit le nom de sa maison, au moins de ses pères; car son vrai nom est Caumont. On fit M. de Lauzun capitaine des gardes, et sa charge de colonel général des dragons, le marquis de Ranes, l'acheta une grosse somme qui entra dans le payement de ses charges; car celle de Rochefort et de M. de Lauzun avoient été payées à sept cent cinquante mille francs.

Son affaire se fit dans le mois de juillet 1669, qui étoit son quartier. Il faisoit cette charge du meilleur air du monde; il étoit soigneux sans empressement, de la dernière exactitude. Je crois que ses soins étoient bien récompensés; car il paroissoit qu'ils étoient agréables au roi. Je lui fis mes compliments, il me répondit qu'il étoit bien persuadé de l'honneur que je lui faisois. Je commençai dès lors à l'entretenir avec plaisir : il est de fort agréable conversation et a des manières de s'expliquer tout extraordinaires.

Comme l'on ne sauroit demeurer bien quand l'on y est et que l'esprit de l'homme est changeant, l'ennui de ma condition, quoique heureuse, me prit et l'envie de me marier. Je raisonnois en moi-même (car je n'en parlai à personne) et je me disois : « Ce n'est point une pensée vague; il faut qu'elle ait quelque objet; » et je ne trouvai point qui c'étoit. Je cherchois, je songeois et je ne le trouvois point. Enfin, après m'être inquiétée quelques jours, je m'aperçus que c'étoit M. de Lauzun que j'aimois, qui s'étoit glissé dans mon cœur: je le regardois comme le plus honnête homme du monde, le plus agréable, et que rien ne manquoit à mon bonheur que d'avoir un mari fait comme lui, que j'aimerois fort et qui m'aimeroit fort aussi, qu'il falloit une fois en sa vie goûter la douceur de se voir aimée de quelqu'un, qui valût la peine que l'on l'aimât. Il me parut que je trouvois plus de plaisir à le voir et à l'entretenir qu'à l'ordinaire; que les jours que je ne le voyois point, il m'ennuyoit. Je crus que la même pensée lui étoit venue; qu'il n'osoit me le dire. Je pensois à l'obligation qu'il m'auroit; combien cela me seroit glorieux; ceux qui me loueroient; ceux qui me blâmeroient; la douceur de demeurer en mon pays, où il y avoit si peu de gens au-dessus de moi, qui me devoit guérir du regret que je pourrois avoir de n'être pas reine dans des pays étrangers, dont les rois n'étoient pas faits comme M. de Lauzun.

Comme j'étois souvent avec Madame et qu'elle l'aimoit fort, je mourois d'envie de lui parler de mon

dessein, étant persuadée qu'elle l'approuveroit; mais je n'osois. Enfin après avoir souvent passé et repassé le pour et le contre dans ma tête, mon cœur décida l'affaire, et ce fut aux Récollets que je pris ma dernière résolution.

Le lendemain, qui etoit le second jour de mars, j'étois fort gaie; je causois fort avec lui en passant, il me parut fort gai; je ne sais s'il voyoit ce que j'avois dans le cœur. Je mourois d'envie de lui donner occasion de me dire ce que le sien sentoit pour moi. Je ne savois comment faire. Enfin il me vint un bruit que l'on disoit que le roi rendoit la Lorraine et que le roi me vouloit marier au prince Charles. Je me dis : « Voici une heureuse occasion pour en donner à M. de Lauzun de me parler. » Je l'envoyai chercher à sa chambre. On me dit qu'il n'y étoit pas. Comme il étoit fort ami de M. de Guitry, il étoit souvent à sa chambre. Guitry l'avoit fait accommoder depuis peu d'une manière extraordinaire; car il l'étoit en tout ce qu'il avoit, et je lui avois dit que je l'irois voir. Je pars de ma chambre disant : « La reine prie Dieu; j'aurai le temps de voir la chambre de Guitry. » J'y allai; il n'y étoit pas. En descendant j'entrai chez la reine. Je trouvai M. de Lauzun, qui parloit à la comtesse de Guiche; je lui dis : « Je suis ravie de vous avoir trouvé; je vous avois envoyé chercher; j'ai une vraie affaire à vous dire. » La comtesse de Guiche me dit : « Vous l'aurez quand il vous plaira; mais pour moi, pendant que je le tiens, je vous supplie de me le laisser. » Il me dit : « Dans un moment ce sera

fait. » Le cœur me battit, et je crois qu'il lui battit bien aussi et qu'il augura par ma mine que je n'avois rien à lui dire que d'agréable. Il me regarda toujours en parlant à la comtesse de Guiche.

Comme il la quitta, je m'en allai à lui et le menai dans une fenêtre. A sa fierté et à son air, il me parut l'empereur de tout le monde. Je commençai : « Vous m'avez tant témoigné d'amitié depuis quelque temps que cela me donne la dernière confiance en vous, et que je ne veux plus rien faire sans votre avis. » Il me dit, qu'il m'étoit bien obligé de l'honneur que je lui faisois. Nous nous fîmes beaucoup de compliments les plus tendres du monde; puis je commençai : « On dit dans le monde que le roi me veut marier au prince de Lorraine; en avez-vous ouï parler? » Il me dit que non, et qu'il étoit persuadé que le roi ne voudroit que ce que je voudrois. Je lui dis : « En l'âge où je suis, on ne marie guère les gens contre leur gré. Jusqu'ici on a parlé de beaucoup de mariages pour moi; j'ai toujours écouté tout; mais au fait et au prendre j'aurois été au désespoir qu'ils eussent réussi. J'aime mon pays, j'y suis si grande dame que mon ambition s'y peut borner. » Il me dit : « Vous avez là des sentiments bien raisonnables, mais vous êtes si heureuse! songeriez-vous à vous marier? » Je lui dis : « Je suis heureuse véritablement; mais j'enrage quand j'entends les gens qui aspirent à ma succession. — Ah! dit-il, pour cela je serois au désespoir, et rien ne me donneroit tant d'envie que cela de me marier. » La reine vint. Il me dit : « Il y a trop de choses à dire sur

un chapitre si important pour ne le pas reprendre où on en est demeuré. » Je songeois : voilà un grand pas de fait, et il ne peut plus douter de mes sentiments; à la première occasion je connoîtrai les siens.

Le lendemain, comme la reine eut dîné, il vint à moi et me dit : « On feroit un livre de tout ce qui m'a passé par la tête depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir : j'ai bien fait des châteaux en Espagne. » Je lui répondis : « Et moi aussi; mais ce pourroit être des vérités que tout ce que nous avons pensé. » Il me dit : « Oh ! je ne le crois pas. — Mais parlons sérieusement, lui dis-je; car tout cela m'importe fort. » Il se mit à rire et me dit : « Je serai bien glorieux d'être le chef de votre conseil. — Et encore plus, lui dis-je, voyant que vos conseils seront suivis et point contredits. Venons donc au fait. — Le chagrin que vous avez d'entendre dire : *un tel aura une terre; l'autre une autre*. Je le trouve très juste; car il faut vivre tant que l'on peut et n'aimer point ceux qui souhaitent notre mort. Car de croire qu'il vous fût venu dans l'esprit : *Je me marierai, parce que je trouve quelqu'un qui me plaît*, cela ne peut pas tomber dans la pensée, n'y ayant au monde personne qui vous pût mériter. Il faut sortir de l'état qui vous donne de l'inquiétude sur ces chapitres. On vous estime, on vous honore par votre vertu, par votre mérite, autant que par votre qualité, chose agréable de se devoir cela à soi-même. Le roi vous traite admirablement bien; il vous aime. Qu'avez-vous à désirer? Si vous aviez été reine, impératrice, vous vous seriez fort en-

nuyée; ces conditions-là ont peu d'élévation par-dessus vous et ont plus de peine et moins d'agrément. Si vous avez envie de vous marier, vous avez de quoi faire un homme égal en grandeur et en puissance aux souverains. Il saura par-dessus que vous aurez le plaisir de l'avoir fait; qu'il vous en aura l'obligation mais où est-il? J'ai peur, comme j'ai dit, que ce ne soit un château en Espagne par l'impossibilité de trouver quelqu'un qui vous puisse plaire. » Je me mis à rire. Je lui dis : « Tout cela est possible, et je croirai votre conseil. »

Cette conversation dura bien deux heures, et si la reine n'étoit sortie de son oratoire, je crois qu'elle auroit bien duré davantage. J'étois fort contente; je crois qu'il l'étoit bien aussi. Nous nous parlions en passant quasi tous les jours; mais il ne venoit guère à moi. C'étoit moi qui allois à lui. A quelques jours de là je lui dis : « Eh bien ? » Il me dit : « J'ai trouvé mille difficultés. » Notre conversation détruisoit absolument la chose : il ne me fit voir ce jour-là que des dégoûts, que des difficultés. Je voyois bien qu'il ne pensoit pas à ce qu'il me disoit et que c'étoit pour voir ce que je dirois.

Les conversations que nous eûmes ensuite étoient assez éloignées. Nous ne nous parlions que les huit ou quinze jours; depuis elles le furent bien davantage. Je lui dis : « J'ai bien songé à ce que vous m'avez dit; mais je trouve remèdes à tout, » et je les lui disois. Nous revenions, et il me disoit : « Si je n'entre pas toujours dans votre sens et que je vous contrarie,

ne vous rebutez pas de moi : c'est que je vous parle sincèrement et que je ne vous veux pas flatter; je trouve que vous avez raison de prendre un parti, rien au monde n'étant si ridicule, de quelque qualité que l'on soit, que de voir une fille de quarante ans, habillée dans les plaisirs, dans le monde, comme une de quinze qui ne songe à rien. Quand l'on est à cet âge, il faut ou se faire religieuse ou dévote ou habillée modestement, n'aller à rien. A cause de votre qualité, vous pourriez une fois, pour faire votre cour, aller à un Opéra, encore ne faudroit-il pas que ce fût tout le temps, et vous en faire bien prier; aller à vêpres, au sermon, au salut, aux assemblées des pauvres, aux hôpitaux, ne s'acquitter des devoirs envers la reine, où votre qualité vous oblige, qu'en pareilles occasions, ou bien vous marier; car l'étant, à tous les âges on va partout; on est habillée comme les autres, pour plaire à son mari; mais ce mari me paroît une chose bien difficile à trouver. »

J'aurois voulu qu'il m'eût parlé plus clairement, ayant assez de hâte de finir l'affaire; mais j'ai connu depuis quels égards il avoit pour moi et que tout autre que lui n'auroit pas eus en une occasion, où il y alloit d'une belle fortune que l'on ne hasarde guère pour la laisser trop traîner.

On parla de faire un voyage en Flandre; et quoique l'on eût la paix, le roi ne marchoit point sans corps d'armée. Le roi déclara que M. de Lauzun la commanderoit. J'étois à Paris; on me dit cette nouvelle, qui me fit un sensible plaisir, et quand je lui

fis mon compliment, il me dit : « J'ai bien cru que cela vous feroit un vrai plaisir. » Il badinoit ainsi avec moi.

Avant le voyage, je fus à Paris trois ou quatre jours pour y faire des remèdes. Un jour que j'avois été saignée, madame d'Épernon étoit chez moi, madame de Puysieux et madame de Rambures. Madame de Puysieux en me regardant dit : « Ce seroit là une belle et bonne femme; heureux seroit celui qui l'auroit. » Madame d'Épernon dit : « Personne ne sera cet heureux ; car je ne crois pas que Mademoiselle se marie. Elle ne l'a pas voulu être à des rois ; à qui le pourroit-elle être? » Madame de Puysieux dit : « Ce n'est pas avec des rois que l'on est toujours heureux. N'est-il pas vrai, grande princesse ? » Je répondis : « Je ne sais ce que c'est que d'être heureuse. Si je croyois l'être en me mariant, je me marierois dès demain, tant je suis lasse de n'avoir jamais eu que du chagrin en ma vie. » Madame de Puysieux dit : « Épousez M. de Longueville. C'est un fort honnête homme, beau, bien fait, brave, riche, qui reconnoîtra fort bien l'honneur que vous lui ferez. Assurément vous serez heureuse. » Il vint du monde ; on changea de discours. Pour moi qui avois mon dessein dans la tête, je n'étois pas fâchée que le bruit courût que l'on parloit de me marier à M. de Longueville; il me sembloit que c'étoit en quelque façon accoutumer les gens à ce que je voulois faire.

Je demeurai le moins que je pus à Paris, où je m'ennuyois furieusement; je n'en cherchois plus la raison

et je mourois de peur que l'on ne la devinât. En m'en retournant je trouvai l'équipage de M. de Lauzun, qui partoit. Il tenoit toute la rue Saint-Honoré; il étoit très-beau et magnifique. Je pensois : l'année qui vient il sera encore plus beau. Je lui dis que je l'avois rencontré et comme je l'avois trouvé; il souril.

En partant on fut coucher à Senlis, et le lendemain à Compiègne, où je causai un peu avec lui; mais Guitry fut toujours en tiers. Je lui demandai : « Quand vous serez à la tête de votre armée, ne viendrez-vous plus ici ? » Il me dit qu'il y viendroit le plus souvent qu'il pourroit. Le lendemain, à Noyon, je lui parlai un peu sans tiers; je lui dis : « Mes affaires demeureront-elles-là? Ne saurai-je qu'au retour de la campagne quel parti prendre? Me laisserez-vous dans l'embarras dont vous m'avez dit avoir tant de pitié ? » Il me disoit : « Il ne faut songer qu'au voyage. » Pendant que la reine jouoit, le roi se promenoit dans le jardin; j'étois à la fenêtre; le roi me disoit : « Vous ne venez point vous promener ici. » Je mourois d'envie d'y aller; mais la reine auroit grondé. Je me contentai de parler à lui à tous les tours qu'il faisoit, et quelques mots en passant à M. de Lauzun, qui regardoit plus du côté de la fenêtre que de celui des gens à qui il parloit. Il monta chez la reine avec le roi et me dit qu'il partoit de grand matin pour aller assembler les troupes qui devoient arriver. Il vint audevant du roi à un quart de lieue de Saint-Quentin, fort ajusté, avec beaucoup d'officiers qui le suivoient. Je tournai fort la tête pour le regarder; car

il étoit du côté du roi, et moi j'étois du côté de la reine.

On partit le lendemain de Saint-Quentin à sept heures du matin par un temps effroyable. On fit un très-mauvais dîner, étant un samedi qu'il n'y avoit point de poisson, ni même de beurre frais ni d'œufs; le pain n'étoit pas cuit, et si on ne laissa pas d'être d'une grande gaieté. Pour moi, tout me plaisoit : ce voyage me paroissoit être fait pour moi; je croyois que tout le monde ne songeoit qu'à me plaire, comptant M. de Lauzun pour tout et tout le reste pour rien, hors le roi, qui a toujours été devant toute chose pour moi.

Nous trouvâmes des chemins épouvantables, des chevaux morts, des mulets déchargés, étant tombés dans les boues; des charrettes embourbées, enfin tous les désordres qu'un mauvais temps peut causer à des équipages. Ce qui me déplaisoit fort, c'est qu'il étoit à cheval et qu'il étoit fort mouillé. A la fin de la journée, le roi se plaignoit de la longueur et des méchants chemins. J'avois peur que l'on ne s'en prît à M. de Lauzun et que l'on l'accusât de peu de prévoyance; mais le roi dit que c'étoit M. de Louvois qui avoit fait la route.

Comme nous fûmes proche de Landrecies à une heure de nuit, le fils de Roncherolles, qui en étoit gouverneur, vint dire que la rivière étoit tellement grossie que l'on avoit peine à y passer au gué; que Bouligneux y avoit pensé être noyé, et qu'il étoit monté sur l'impériale de son carrosse. Il conta en-

core force choses de cette nature, pour montrer le peu de sûreté qu'il y avoit de penser au gué. On dit qu'il y en avoit un autre à une lieue fort sûr. A peine avoit-on des flambeaux. On en passa deux ou trois. Devant que d'aller à la rivière, le roi monta à cheval. La reine en avoit fort peur et moi aussi. Comme je crains l'eau, dès que je la vois je ne sais plus ce que je fais : je criai fort. La reine fut en inquiétude de ses femmes, moi des miennes, de mes filles, qui étoient dans mon carrosse avec mes pierreries. Enfin on faisoit grand bruit, qui faisoit peine au roi. Comme l'on vit que l'on ne pouvoit passer, on retourna au grand chemin; on trouva une méchante maison dans un pré; la reine mit pied à terre. Il étoit dix heures. On avoit une bougie. La reine voulut passer dans une autre chambre, il y en avoit deux; madame de Béthune qui l'éclairoit, lui aidoit. Je portois sa queue en la suivant; j'enfonçai jusqu'au genou dans la terre. La reine disoit : « Ma cousine, vous me tirez. » Je lui disois : « Madame, je suis enfoncée dans un trou; attendez que je m'en retire. » Je me trouvai toute mouillée, et tout cela sécha sur moi. La reine étoit fort inquiète. Le roi dit : « Il faut attendre le jour et se reposer dans les carrosses. » On les détela; je fis accommoder le mien avec les carreaux des autres. Je mis un bonnet, des cornettes sur ma tête et ma robe de chambre par-dessus mon habit; je me délaçai un peu. Je ne pus dormir : car c'étoit un bruit effroyable.

J'entendis la voix de Monsieur; j'envoyai voir où il

était. On me répondit que son carrosse étoit assez près, et que Madame et madame de Thianges étoient avec lui, qui me mandoient de leur aller faire une visite. Je m'y fis porter. Madame, qui étoit délicate et qui ne se portoit pas fort bien, étoit abattue. Madame de Thianges causoit.

On vint dire : « Voilà le roi et la reine qui vont manger. » On mouroit de faim. Je me fis porter; car il étoit impossible, à moins que d'être bottée, d'aller dans la boue. Je trouvai la reine fort chagrine, qui disoit qu'elle seroit malade si elle ne dormoit point : quel plaisir de faire de tels voyages ! Le roi lui dit : « Voilà que l'on vient d'apporter des matelas ; Romecourt a un lit tout neuf sur quoi vous pourrez dormir. » Elle dit : « Cela seroit horrible : Quoi ! coucher tous ensemble ! » Le roi dit : « Quoi ! être sur des matelas tout habillés, il y a du mal ? Je n'y en trouve point. Demandez à ma cousine ; on peut s'en rapporter à elle et faire ce qu'elle dira. » Je ne trouvai pas qu'il y eut rien à dire d'être dix ou douze femmes dans une chambre avec le roi et Monsieur. La reine y consentit.

Le roi descendit pour donner ordre à tout : on apporta à manger. Ce repas venoit de Landrecies : il y avoit un potage sans viande dessus. La reine dit qu'il avoit mauvaise mine ; qu'elle n'en vouloit point. Il étoit si froid qu'il auroit figé, s'il avoit été assez cuit; mais le bouillon étoit fort maigre. Le roi commanda que l'on en mangeât avec lui, de sorte que Monsieur, Madame et moi nous nous mîmes à l'expédier avec

une grande diligence, par l'avidité que causoit un grand besoin de manger. Quand il n'y eut plus rien, la reine dit : « J'en voulois, et l'on a tout mangé ; » et se fâcha un peu. On avoit assez envie de rire ; mais on nous apporta un plat, où il y avoit du rôti de toutes sortes de viandes de fort mauvaise mine, si dures, que l'on prenoit un poulet à deux par chaque cuisse et on avoit peine en le tirant de toute sa force d'en venir à bout. Le repas se passa de cette manière. Puis on fut dans cette chambre, où on avoit fait du feu. La reine se mit sur le lit qui étoit au coin du feu, tournée de manière qu'elle voyoit dans toute la chambre. Le roi lui dit : « Vous n'avez qu'à tenir votre rideau ouvert ; vous nous verrez tous. » Madame de Thianges et madame de Béthune étoient auprès du lit de la reine sur un matelas ; ensuite il y en avoit trois tout auprès les uns des autres, la place empêchant qu'il pût y avoir de distance : Monsieur étoit le premier, Madame, le roi, moi, madame de La Vallière et madame de Montespan ; un autre en tournant où étoient madame la duchesse de Créqui, la marquise de La Vallière et une des filles de la reine, La Marck. Le roi et Monsieur mirent comme nous leurs robes de chambre par-dessus leurs habits et leurs bonnets de nuit, et on avoit quelques couvertures et des manteaux. Dans la chambre derrière étoient les grands officiers du roi et M. de Lauzun. On venoit à tout moment le demander. Enfin le roi dit : « Faites un trou à l'autre chambre, afin de pouvoir donner vos ordres, sans passer ici. » En passant

une fois, il fallut sauter par le coin d'un des its ; il accrocha un de ses éperons à la coiffe de la marquise de La Vallière ; cela fit rire tout le monde, hors la reine. Puis tout d'un coup madame de Thianges se mit à dire en entendant des vaches et des ânes, qui étoient dans une étable derrière nous : « Voici qui me donne de la dévotion me faisant souvenir de la naissance de Notre-Seigneur. » De voir le roi dans une étable comme lui, cette pensée auroit pu donner véritablement de la dévotion, et la comparaison étoit assez juste; mais elle l'exprimoit d'une manière à faire rire. A cela la reine rit; ce qui fit plaisir au roi, qui étoit fâché de la voir gronder. On s'endormit.

A quatre heures, M. de Louvois vint à la porte et alla réveiller un aide-major : « Le pont est fait, lui dit-il ; il commence à faire jour; il faudroit le dire au roi. » Il répondit que l'on dormoit. Je l'entendis et crus qu'il valoit mieux gagner la ville et dormir dans un lit, puisque l'on le pouvoit : Je dis au roi : « Sire, voilà M. de Louvois. » Le roi le fit entrer; on se leva. On peut juger comme tout le monde étoit fait : car les dames, qui mettent beaucoup de rouge, sont plus pâles le matin que les autres, et de n'avoir point dormi. J'étois la moins défigurée. Je suis forte et quasi toujours rouge, quand je m'éveille. On monta en carrosse et on alla droit à l'église. Après avoir entendu la messe, la reine se coucha ; elle prit un bouillon. Il en restoit dans le pot, que j'avalai. Je n'avois personne ; j'étois fort embarrassée où aller. On me vint dire : « Il y a là un carrosse qui vous at-

tend. » Je fus fort aise: Je demandai à qui il étoit. On me dit : « C'est madame Chetrupe, femme d'un capitaine Suisse qui est ici, qui vous l'envoie. » Je montai dedans. Il me mena à mon logis où je trouvai à dîner prêt et ma chambre tendue, et je n'avois point de femmes ni de hardes pour me coucher. Mes femmes arrivèrent; je me couchai à sept heures. En m'éveillant à trois ou quatre, je me trouvai dans la plus vilaine chambre du monde, que je n'avois pas eu le loisir de considérer le matin, tant j'avois envie de dormir. Mes filles me dirent : « Nous sommes bien en colère contre M. de Lauzun : il a fait passer vos femmes sur le pont une heure devant nous; il a fait défiler des troupes ; les a envoyé chercher. » Je leur dis : « Il n'a pas tort; il a jugé que j'en avois besoin pour me coucher et que je dormirois plus tôt. Je lui sais bon gré de ce soin. »

On séjourna un jour ou deux à Landrecies pour laisser reposer les troupes et les équipages. Il fit un temps effroyable. M. de Lauzun étoit à tout moment sans chapeau et se mouilloit fort la tête. Je disois au roi : « Sire, commandez-lui de mettre son chapeau; cela le fera malade. » Enfin je le dis si souvent que j'eus peur que l'on le remarquât. Le matin que l'on partit, comme les troupes étoient dans la ville avant que de marcher, il les fallut assembler dans la place. J'étois logée à une maison où il y avoit des balcons, qui donnoient sur cette place. Comme l'on sonna à cheval, je m'éveillai : je me levai vitement et m'en allai voir passer les troupes. Le roi avoit fort parlé

des volontaires, qui marchoient en corps et qui avoient deux étendards, que l'on appeloit le *fanion*. Je les vis passer et remarquai les cavaliers. M. de Lauzun alloit et venoit souvent; il regardoit si j'y étois; même il me parla et me dit : « Vous êtes éveillée de bon matin; » il n'étoit que cinq heures. Je lui dis que j'avois voulu voir les volontaires et leur fanion. Quand je fus en carrosse, je contai tout cela au roi; j'en fis ma cour à merveille. Par les chemins il étoit souvent à la portière du carrosse de la reine. On fut après au Catelet. Là il vint chez la reine, où nous eûmes une longue conversation. Je lui dis : « Je suis toute résolue de me marier; et j'ai quasi trouvé cet heureux (au moins que vous appelez ainsi) ; il ne lui manque plus que votre approbation. — Vous me faites trembler de vouloir aller si vite en une telle affaire, il faut des siècles pour y songer. — Hélas! lui dis-je, quand on a quarante ans, que l'on veut faire une folie, il n'y faut pas penser si longtemps, on n'a qu'à voir si celui que l'on prend n'en fait pas une. » Nous parlâmes longtemps sur cela ; puis je lui dis : « Vous êtes plaisant, vous qui ne vous voulez pas marier, d'en empêcher les autres. » Le roi vint souper. Nous nous séparâmes.

On fut à Bapaume, à Arras, où l'on séjourna; c'étoit le temps des rogations; il fut fort régulier : on mangea maigre chez lui. Les jours de séjour, on ne pouvoit pas être plus ajusté qu'il l'étoit. En allant à la messe du roi, je le trouvai qui sortoit de l'église avec une grosse cour après lui; il vint à moi et me

loua fort un habit neuf que j'avois et une jupe. Je lui dis : « Quelle merveille ! il me semble que vous ne remarquez jamais rien. »

Tous les soirs, quand il sortoit de chez le roi et que la chambre de la reine donnoit ou sur la cour ou sur la rue, après qu'il étoit monté à cheval, il regardoit à la fenêtre si je n'y étois point, m'y ayant vue une fois. Il ne manquoit guère de m'y trouver.

On retourna à Saint-Germain. Madame arriva d'Angleterre. Monsieur ne fut point au-devant d'elle, et empêcha le roi d'y aller ; il l'en pria instamment. Le soir qu'elle arriva, elle étoit belle comme un ange, si honnête, si civile ; tout le monde en fut fort satisfait; le roi la reçut parfaitement bien. Monsieur n'en fit pas de même. Le lendemain elle garda le lit; elle étoit fatiguée de son voyage. Tout le monde la fut voir ; elle me parut fort chagrine. Je ne lui parlai point en particulier, toute la cour y étant. Je lui demandai des nouvelles du roi d'Angleterre et du duc d'York. Elle me dit qu'elle leur avoit fait mes compliments, et qu'ils étoient tous deux toujours fort de mes amis.

Je causois une après-dînée dans la chambre de la reine avec madame de Nogent, comme je faisois souvent. Elle avoit pu connoître par beaucoup de choses que je lui avois dites que j'avois quelque chose dans l'esprit, qui me donnoit de l'inquiétude et que je n'étois pas contente de ma condition. Ce jour-là, je lui dis : « Vous serez bien étonnée dans peu de jours (elle m'écoutoit avec beaucoup d'attention) ; c'est que

je m'irai marier ; j'en demanderai demain la permission au roi, et l'affaire sera faite en vingt-quatre heures. Devinez à qui. » D'abord elle nomma M. de Longueville. Je lui dis : « Non ; c'est un homme de fort grande qualité et d'un mérite infini, qui me plaît. Il y a sept ou huit mois que j'ai cette affaire dans la tête ; je ne l'ai dite à personne ; je ne sais même s'il s'en doute. Je crois bien que oui ; mais par respect il ne me l'a osé dire. Regardez tout ce qui passera et, si vous le nommez, je vous le dirai. » Il parut beaucoup de gens ; je disois toujours non. Tout d'un coup je lui dis : « Il est allé à Paris ; il ne viendra que ce soir. » Je descendis un moment à ma chambre. On me vint dire : « La reine sort. »

En sortant de ma chambre, je trouvai le comte d'Ayen, qui me dit : « Madame se meurt ! Je cherche M. Valot, que le roi m'a commandé d'y mener. » Je courois pour aller trouver la reine, qui m'attendoit. Je crus d'abord que c'étoit la fille du roi qui étoit demeurée à Saint-Germain, qui n'étoit pas trop saine. En montant en carrosse, la reine me dit : « Madame se meurt, et savez-vous ce qu'elle a dit ? Qu'elle croyoit être empoisonnée. » Je me récriai : « Ah ! quelle horreur ! » Cela me mit au désespoir : nous, nous sommes de bonnes gens de notre race. Puis je lui demandai ce que c'étoit. Elle me dit : « Elle étoit dans le salon à Saint-Cloud en bonne santé ; elle a bu un verre d'eau de chicorée, que son apothicaire lui a apporté ; un quart d'heure après elle s'est mise à crier qu'elle sentoit un feu dans l'estomac ; qu'elle

n'en pouvoit plus. On lui a donné un remède. Ce mal a continué; enfin, elle crie sans cesse, et on l'est venu dire ici et quérir M. Valot. J'y ai envoyé. » On se mit à la plaindre; car depuis quelque temps la reine l'aimoit mieux qu'à l'ordinaire. Elle contoit à la reine tous ses chagrins, et la reine en avoit pitié.

Le jour qu'elle vint à Saint-Cloud, Monsieur et elle vinrent à Versailles, elle entra chez la reine comme une morte habillée à qui on auroit mis du rouge, et comme elle fut partie, tout le monde le dit, et la reine et moi nous nous souvînmes que nous avions dit : « Madame a la mort peinte sur le visage, et Monsieur avoit raison de dire qu'elle ne vivroit pas, au visage qu'elle a. » Elle dit pourtant à la reine qu'elle se portoit assez bien ce jour-là ; qu'elle étoit résolue de changer sa manière de vivre, croyant que sa santé seroit meilleure; qu'elle vouloit manger de toutes sortes de choses, à toute heure et ne garder plus aucun régime. Elle pria la reine de vouloir faire collation plus tôt, parce qu'elle avoit peur que Monsieur s'en voulût aller; qu'elle n'avoit pas mangé de tout le jour: aussi elle mangea furieusement. Elle avoit les larmes aux yeux, quand elle s'en alla.

Le gentilhomme, que la reine y avoit envoyé, revint et rapporta qu'elle étoit à l'extrémité ; que les médecins disoient qu'elle avoit la colique, et que pour elle, elle disoit qu'elle se mouroit et qu'elle lui avoit dit: « Dites à la reine que, si elle me veut voir, elle vienne bientôt; car si elle tarde, je serai morte. » La reine étoit sur le canal, qui se promenoit en bateau.

L'on mit pied à terre, et l'on alla fort vite au château. Le roi prenoit des eaux d'A...., il y avoit trois jours; il soupoit. Son carrosse étoit prêt. Le maréchal de Bellefonds vint dire à la reine qu'elle feroit aussi bien de n'y pas aller, et de laisser aller le roi. Sur cela je ne pus m'empêcher de dire: « Quoi! vous laisseriez mourir votre belle-sœur à une lieue de vous, sans l'aller voir; que dira-t-on? » Elle dit qu'elle y vouloit aller. Le maréchal fit encore des allées et des venues, et insistoit toujours pour qu'elle n'y allât pas. Je ne dis plus rien, quoique la reine demandât à tout moment: « Que ferai-je? » Je lui dis: « Votre Majesté me permet bien de m'y en aller. » J'avois là mon carrosse; tout fut inutile: elle ne voulut pas.

Le roi vint qui lui dit: « Venez si vous voulez. » L'on se mit dans le carrosse du roi, les vitres bien fermées, le roi, la reine, la comtesse de Soissons et moi. En chemin nous trouvâmes M. Valot, qui nous dit que ce n'étoit qu'une colique et que ce mal ne dureroit pas et qu'il n'étoit point dangereux. Cela nous parut au visage de tous ceux que nous trouvâmes en arrivant: car il n'y en avoit guère de mélancoliques. Monsieur étoit étonné; Madame étoit sur un petit lit que l'on lui avoit fait dans sa ruelle, quasi échevelée (on n'avoit pas eu le temps de la coiffer de nuit); sa chemise dénouée au cou et aux bras, de sorte que maigre comme elle étoit, le visage pâle et le nez retiré, cela avoit un air quasi d'une personne morte, si elle n'eût pas crié. Elle nous dit:

« Vous voyez l'état où je suis. » Tout le monde se mit à pleurer, au moins ce qui étoit avec la reine; mesdames de Montespan et La Vallière vinrent. Elle faisoit des efforts pour vomir et ne pouvoit. Monsieur lui disoit: « Vomissez, madame, afin que cette bile ne vous étouffe pas. » Elle voyoit la tranquillité de tout le monde avec peine; car je n'ai jamais rien vu de si pitoyable que l'état où elle étoit, et celui où elle voyoit les autres. Elle parla au roi quelque temps bas. Je m'approchai d'elle, je lui pris la main; elle me la serra et me dit: « Vous perdez une bonne amie; je commençois à vous aimer et à vous connoître. » Je ne lui répondis rien; je pleurois. Elle demandoit fort de l'émétique; les médecins, à qui je le dis plusieurs fois, dirent: « Cela seroit inutile; son mal ne va que du plus au moins; ces coliques-là durent quelquefois neuf, dix heures, vingt, vingt-quatre et ne passent pas. » Le roi voulut raisonner avec eux. Ils ne savoient que dire, et je leur disois: « On n'a jamais laissé mourir une femme, sans lui faire aucun remède. » Ils se regardoient et ne disoient mot. On causoit dans la chambre; on alloit et venoit; on rioit quasi.

Je m'en allai à un coin avec madame d'Épernon qui étoit touchée d'un tel spectacle, et je lui dis: « Mais on ne parle non plus de Dieu à Madame que si elle étoit encore huguenote; cela est assez honteux. »

Monsieur vint, à qui je dis: « Mais, Monsieur, on ne songe point qu'elle est en état de mourir, et qu'il

lui faudroit parler de Dieu. — Vous avez raison, dit-il; cela est honteux.— Mais où est son confesseur? » Il me dit: « Son confesseur est un capucin, qui n'étoit bon qu'à faire figure dans un carrosse aux voyages, pour dire qu'elle en avoit un; mais il faut autre chose à la mort. Qui enverrons-nous chercher qui eût un bon air à mettre dans la *Gazette*, qui eût assisté Madame à la mort? » Je lui répondis: « Je ne sais; mais il faudroit que cet homme fût habile et homme de bien. — Ah! j'ai trouvé le fait: l'abbé Bossuet, qui est nommé à l'évêché de Condom, est habile homme, homme de bien. Madame lui parloit quelquefois; cela sera tout à fait bien. » Il l'alla dire au roi, qui lui dit: « Vous vous en deviez aviser plus tôt; il faut songer à lui faire recevoir Notre-Seigneur. » Monsieur lui dit: « J'attends que vous soyez parti; si vous étiez ici, il faudroit aller reconduire Notre-Seigneur à l'église, et il y a trop loin pour aller au serein, vous qui prenez des eaux. » Elle voulut que l'on la remît dans son lit comme nous étions là. Le roi lui dit adieu; il l'embrassa. Elle lui dit force choses tendres, que le roi raconta; mais je crois qu'elle lui en dit qu'il ne dit pas. Elle embrassa la reine. Pour moi je lui dis adieu du pied du lit: je pleurois tant que je ne voulois pas l'approcher.

Nous retournâmes à Versailles; la reine alla souper. M. de Lauzun y vint à la fin, et en sortant de table, je lui dis: « Voici ce qui nous déconcerte. » Il me dit: « Beaucoup, et j'ai peur que ceci ne rompe tous nos projets. » Je lui dis: « Ah! non, quoi qu'il

puisse arriver. » Je m'en allai me coucher ; la reine avoit dit qu'elle iroit le lendemain à Paris, et que nous verrions Madame en passant ; mais Madame mourut à trois heures, et le roi le sut à six ; il résolut de quitter ses eaux et de prendre médecine. On me vint dire cette mort, dont je fus très-fâchée; je n'avois point dormi toute la nuit ; je songeois : « Si Monsieur se met dans la tête de m'épouser, je ne changerai point de résolution, mais il faudra du temps pour rompre l'affaire honnêtement. Si le roi la veut, que ferai-je ? » Enfin j'étois dans un grand embarras, malheureux et sensible. Je m'habillai en grande diligence; je montai chez la reine, qui me dit : « Je m'en vais à la messe du roi. » Je la suivis. Le roi étoit en robe de chambre, qui dit : « Je n'oserois me montrer de cette manière devant ma cousine. » Je lui dis : « Quand l'on est le maître et le cousin germain, il n'y a point de façon à faire. » Il pleuroit Madame, et m'en parla un peu après la messe ; il alla à la fenêtre de sa chambre ; il me dit : « Venez me voir prendre médecine, afin de ne plus faire de façons et de faire comme moi. » Quand il l'eut prise, la reine s'en alla à sa chambre. Le roi se coucha ; puis on vint quérir la reine ; on ne parla d'autre chose que de Madame.

M. de Condom vint, qui nous conta comme Dieu lui avoit fait de grandes grâces et qu'elle étoit morte en très bonne chrétienne ; qu'il y avoit quelque temps qu'elle lui avoit dit : « Je vous prie de me venir voir quelquefois à des heures où il n'y ait personne, pour

m'instruire de ma religion, dont je suis fort ignorante, et je veux songer sérieusement à mon salut; » et qu'il l'avoit vue une fois ou deux; qu'il l'avoit trouvée en de très bonnes dispositions, et que, dès qu'elle l'avoit vu, elle lui avoit dit: « J'ai songé trop tard à mon salut; je connois bien à l'heure qu'il est ce que c'est de n'y avoir pas donné tout son temps. » Il étoit fort content des dispositions dans lesquelles elle étoit. Le roi pleuroit souvent, et moi aussi; elle étoit regrettée de tout le monde.

Au retour, les médecins vinrent, qui venoient de la voir mourir. Monsieur, qui sut les sots bruits que l'on faisoit courir, et l'ambassadeur d'Angleterre qui y étoit présent, opinèrent que l'on l'ouvrît avant les vingt-quatre heures, de peur que la malignité de l'humeur, qui l'avoit tuée, n'eût gâté quelques parties qui autoriseroient la médisance cruelle que l'on vouloit faire courre sur sa mort. Jugez la douleur qu'un tel bruit pouvoit causer à Monsieur. On l'ouvrit donc douze ou quatorze heures après, devant les médecins et chirurgiens du roi, de la reine, de Monsieur, d'elle et l'ambassadeur d'Angleterre, et je crois un médecin ou un chirurgien de sa part. On trouva qu'elle avoit toutes les parties nobles les plus belles du monde, les poumons fort sains; ce que l'on n'avoit jamais cru, l'ayant toujours vue avec d'horribles rhumes. On ne trouva point de cause de sa mort qu'une bile échauffée, dont elle étoit morte. Les médecins appellent cela un *cholera-morbus*. Voilà ce que les médecins de la cour rapportèrent; on les ques-

tionna fort sur son corps qu'ils dirent être effroyable; que rien au monde n'étoit si contrefait et si vilain. J'avoue que ce sujet me déplut et qu'il me sembla que l'on ne devoit point dire comme les gens étoient faits. On savoit qu'elle étoit bossue; c'étoit assez.

Je vis M. de Lauzun le soir chez la reine; je lui dis : « Eh ! bien n'êtes-vous pas touché de Madame? J'en suis plus fâchée encore, parce que je sais qu'elle étoit votre amie. » Il me répondit : « J'y perds plus que personne; j'en suis au désespoir. »

J'allai avec ma mante à Saint-Germain étant du respect de voir Leurs Majestés avec ce harnais de deuil. Je contai au roi ce que j'avois fait au service de Madame. Après souper il me dit : « J'ai parlé à mon frère; il m'a témoigné recevoir la proposition, que je lui faisois, fort agréablement; mais qu'il n'étoit pas encore temps de songer à se marier. »

Le lendemain, à la messe, M. de Lauzun me dit : « Eh bien ! vous épousez Monsieur. » Je lui répondis : « Je ne compte point là-dessus. » Il me dit : « Il le faut; car le roi le veut. Au moins je serai toujours ami de Mesdames : la défunte me faisoit l'honneur de m'aimer; je vous prie de faire de même. — Ah? cela ne se fera point. — Ah ! si, et j'en serai bien aise; car je préfère votre grandeur à ma joie et à ma fortune. » Ce discours me surprit; il ne m'en avoit jamais tant dit. Il me dit : « Je vous demande une audience; voulez-vous que ce soit chez vous ou chez la reine? » Je lui dis : « Chez la reine. »

Après dîner, dès que le roi fut au conseil, il vint;

il me dit : « Le roi veut que vous épousiez Monsieur; il lui faut obéir. Songez ce que c'est que Monsieur : il n'a que le roi et M. le Dauphin devant lui; vous, vous n'y aurez que la reine. — J'ai mon plan dans ma tête de ce que je veux faire pour être heureuse, lui dis-je; je ne changerai point, quoi que vous puissiez dire.. — Il faut oublier le passé, me dit-il. Je ne songe plus qu'au plaisir que j'aurai de vous voir Madame. » La conversation dura une demi-heure; il avoit un air gai, libre, que je croyois affecté, et moi qui ne me pouvois toujours contraindre, je m'en allai pleurer dans ma chambre.

J'allai coucher ce soir-là à Paris, ou pour mieux dire ce matin, et après je retournai à Saint-Germain. M. de Lauzun y vint parler à moi une autre fois chez la reine. Il me dit : « Je viens vous supplier très-humblement de ne me plus parler. Je suis assez malheureux pour déplaire à Monsieur, parce que j'étois très-obéissant serviteur de feu Madame. Il croiroit que toutes les difficultés, que vous pourriez faire sur tout ce que l'on proposera, viendroient de moi. Ne m'appelez point en lieu du monde; car je ne répondrois pas. Ne m'écrivez ni m'envoyez. Je suis au désespoir d'être obligé d'en user ainsi; mais c'est une chose que je dois faire pour l'amour de vous. » Je lui dis que j'en étois au désespoir; que je ne voulois point absolument épouser Monsieur, que Monsieur étoit plus jeune que moi; que je voulois être heureuse; que j'étois persuadée que je ne le pouvois être avec Monsieur.

Il me disoit toujours que j'avois tort; qu'il falloit obéir, que je serois la plus heureuse personne du monde et qu'il ne me parleroit plus. Je lui disois : « Mais au moins donnez-moi un temps, car je serois au désespoir de ne point parler à vous. — Adieu, » me dit-il. Nous nous séparâmes là-dessus. Je m'en alla pleurer, et peu de jours après je partis pour Forges.

Le jour de Saint-Francois je venois de confesse; je m'en allois chez la reine pour aller à la messe avec elle. M. de Lauzun sortoit de sa chambre, qui alloit au lever du roi. Comme il vit qu'il n'y avoit personne, il me suivit; car nous allions le même chemin. Je lui dis : « Vous êtes bien hardi de m'oser parler; il est vrai que personne ne nous voit. — Où allez-vous si matin? me dit-il. — Vous le voyez bien, lui dis-je. Dites-moi des nouvelles de mon affaire : me marierai-je bientôt avec Monsieur? » Il me dit : « Je n'en entends pas parler; mais je le crois. Tout le monde dit que vous en êtes fort entêtée et que vous en pressez le roi tous les jours. — Je le veux, lui dis-je, comme le premier jour. » Il me dit : « Je n'entends point cela. — Je l'entends fort bien, moi, et j'espère bien que bientôt vous l'entendrez mieux; car je suis fort lasse de tout ceci. » Il ne me dit plus rien, s'en alla de son côté et moi du mien.

On fit un voyage de deux jours à Versailles, où M. de Lauzun me fuyoit comme à l'ordinaire. Cela me déplaisoit. Enfin un jour il étoit sur sa porte, comme je passois, je m'arrêtai et lui dis : « L'affaire de Monsieur est rompue, Dieu merci; je vous puis

parler et je vous veux entretenir. » Il me dit : « Ce sera quand il vous plaira. — Je vous donne rendez-vous demain chez la reine. » Il n'y manqua pas. Je lui dis qu'il falloit reprendre le premier dessein, le suivre et l'exécuter. Il me conseilla fort de ne me pas hâter. Nous en parlâmes encore une fois; puis je lui dis que je voulois nommer celui que j'avois choisi. Il me disoit : « Ce choix me fait trembler. »

Enfin un jour il vint chez la reine : c'étoit un jeudi, après souper, il passoit par l'antichambre pour aller chez le roi. Je l'appelai et lui dis : « Je veux vous dire déterminément qui c'est. » Il disoit : « Attendez à demain. — Cela ne se peut; car il seroit vendredi. — Ah! je ne puis vous dire en face ce que j'en penserai. — Si j'avois une écritoire, je vous l'écrirois. Je m'en vais souffler contre le miroir et je l'écrirai. » Nous badinâmes une demi-heure de cette manière. Comme minuit sonna, je dis : « Il n'y a plus moyen de le dire; car il seroit vendredi. »

Le lendemain, j'écrivis sur une feuille de papier tout au haut : « C'est vous; » et je la cachetai, et la mis dans ma poche. Ce jour-là je ne le vis qu'en allant souper. Je lui dis : « J'ai le nom dans ma poche; mais je ne vous le veux pas donner le vendredi. » Il me dit : « Donnez-le-moi; je vous promets que je le mettrai sous le chevet de mon lit et que je ne l'ouvrirai pas que minuit ne soit sonné. Je m'en vais demain à Paris, d'où je ne reviendrai que fort tard. — Eh! bien j'attendrai à dimanche. »

Le dimanche, je le vis à la messe. Il vint après

dîner chez la reine; il causa avec moi au cercle. Quand la reine s'en alla prier Dieu, je demeurai avec lui auprès de la cheminée. Je tirai cette feuille, où il n'y avoit qu'un mot qui en disoit beaucoup; je lui montrai; je la remettois dans ma poche; je la mettois dans mon manchon. Il me pressoit fort de la lui donner, en disant que le cœur lui battoit; qu'il ne savoit ce que cela signifioit. Nous causâmes une demi-heure de conversation assez embarrassée et avant que de lui donner, je lui dis : « Vous répondrez dans la même feuille ce que vous trouverez à propos, et ce soir chez la reine nous parlerons ensemble. »

Il faisoit un fort grand froid ce jour-là. La reine entra chez M. le Dauphin, comme elle avoit accoutumé ; elle alla droit à la cheminée. M. de Lauzun vint un moment après et s'approcha de moi. Nous n'osions nous parler ni même nous regarder. Je me jetai à genoux pour me mieux chauffer. Il étoit fort proche de moi ; je lui dis sans le regarder : « Je suis transie de froid. » Il me dit : « Je suis bien plus transi de ce que j'ai vu; mais je ne suis pas assez sot pour y donner : je vois bien que vous vous moquez de moi. » Je lui dis : « Rien n'est plus sérieux ni plus résolu. » Nous n'en dîmes pas davantage.

Le lendemain, on alla à Versailles, qui étoit le lundi ; j'étois le matin avant que de partir sur la porte de la chambre de la reine; Charost et le comte d'Ayen vinrent parler à moi. Lui étoit contre le mi-

roir, qui ne s'approchoit pas. Je l'appelai et lui dis : « Mais vous êtes bien sauvage de ne pas approcher des gens. » Il me répondit : « Je ne savois pas si vous n'aviez point d'affaires avec ces messieurs. » J'allois et venois; les autres s'en allèrent. Il demeura. Je lui dis : « Est-ce que nous ne parlerons point ensemble à Versailles? — Le moyen de parler aux gens qui se moquent des autres ! » Je lui dis : « C'est vous qui vous moquez de moi, vous voyez très bien que je parle sérieusement. » On alla à la messe

Le soir je trouvai M. de Lauzun chez la reine; Dangeau et lui étoient auprès du feu. Nous causâmes longtemps sans que Dangeau entendît rien de ce que nous disions, quoiqu'il se mêlât à la conversation. Après le souper, Dangeau me dit : « Si je ne savois que vous n'avez nul commerce, M. de Lauzun et vous, je vous croirois dans une grande amitié; pour moi, qui ai l'honneur de vous connoître plus que lui, j'admirois comment il pouvoit dire tant de choses qui ne signifient rien et de la manière que vous y répondiez. »

Le jour d'après en sortant de table, je lui dis : « Le peu d'empressement que vous avez de me parler m'étonne; je ne suis pas de même : j'ai grande impatience de vous parler. — Ce sera quand il vous plaira. — Tantôt si vous voulez, quand le roi sera sorti. » Dès qu'il le fut, il monta chez la reine, alla dans le salon, et un moment après mes filles se mirent dans une fenêtre, et lui et moi nous nous promenâmes près de trois heures. Je lui dis : « Qui

commencera? » Il répondit : « C'est à vous à commander. » Je lui dis : « Je vous ai dit les raisons qui m'ont donné l'envie de me marier; mais je crois que la plus véritable de toutes, c'est l'estime que j'ai pour vous. Vous pourrez avoir les mêmes sentiments pour moi; ainsi nous serons heureux. » Il me dit : « Je ne suis pas assez fat pour croire ni pour m'oser flatter que ce puisse être une chose possible; mais puisque, pour vous divertir, vous voulez que l'on vous réponde, par le respect que l'on vous doit, il faut vous obéir. Je parlerai donc : voudriez-vous épouser un domestique de votre cousin germain? Car rien au monde ne me pourroit obliger à quitter ma charge. » Je répondis : « Mon cousin germain est mon maître aussi bien que le vôtre. Ainsi je ne trouve rien d'aussi glorieux que de le servir et je vous aime mieux d'avoir cet honneur et ces sentiments. — Je ne suis pas prince. Pour gentilhomme, je crois l'être assurément; mais ce n'est pas assez pour vous. — J'ai du bien et des dignités à vous donner. — Quand on se marie, il faut connoître l'humeur des gens. Je vous veux dire la mienne : je suis l'homme du monde qui aime le moins à parler, et il me semble que vous aimez fort la conversation. Je suis des trois ou quatre heures enfermé seul dans ma chambre; si mon valet entroit, je crois que je le tuerois, et je sens qu'il me seroit impossible de parler le reste du temps. J'ai une si grande sujétion auprès du roi, qu'il ne m'en resteroit guère pour voir ma femme, si j'en avois. Ainsi je serois un mari

que l'on ne verroit guère, et, quand on le verroit, qui ne seroit pas divertissant. Après tout cela me voudriez-vous? — Oui, je vous veux, et toutes ces manières me sont agréables. — Ne trouvez-vous rien à ma personne qui vous dégoûte? Car il faut encore regarder cela. » Je lui dis : « Quand vous avez peur de ne pas plaire, c'est que vous vous moquez des gens : mais moi! Ne trouvez-vous rien en ma figure de déplaisant? Je crois n'avoir nul défaut extérieur que les dents que je n'ai pas belles; mais c'est un défaut de race, et cette race en peut faire passer quelques-uns. — Assurément, » dit-il.

Nous fûmes tout le temps que j'ai dit à parler toujours de cette manière. Enfin le froid me saisit de telle manière que je le sentis, et mes filles, de qui la conversation n'étoit pas si échauffée et qui ne les occupoit pas tant, étoient transies. En sortant, il leur dit d'un air fort gracieux : « Mesdemoiselles, avez-vous chaud? » Je crois qu'elles trouvèrent la plaisanterie mauvaise; mais il avoit bien d'autres choses à songer.

Après souper, il revint chez la reine, me vint parler et me dit : « Il y a des moments où je crois que ce n'est point une illusion. Je me laisse aller à la joie; puis je rentre en moi-même et je trouve que cela n'est point. » Nos conversations roulèrent quelques jours ainsi. Je lui contois les grandes terres que j'avois. Je lui parlois de la beauté de la situation de ma maison d'Eu, de tout ce que j'y faisois faire; du plaisir que je croyois qu'il prendroit à y venir.

On alla à Paris pour s'y établir et y passer l'hiver et pour entendre le premier sermon de l'Avent. Il venoit tous les soirs chez la reine, et avant qu'elle sortît nous avions de longues et fréquentes conversations et nous prenions nos mesures pour notre affaire ; mais il n'y avoit pas un jour qu'il ne me dît que j'y songeasse bien ; que je pourrois m'en repentir ; qu'il n'y avoit rien de fait, puisque l'on n'avoit pas encore parlé au roi.

Quasi toutes nos conversation étoient du roi ; car il en parloit sans cesse. Il avoit peur qu'il ne sortît sans lui ; qu'il n'en eût besoin pour jouer.

Nous parlions de sa compagnie, il me disoit : « Si cela se fait, ma compagnie sera belle à la revue de mars. Il faut que les quatre brigades soient montées sur des chevaux d'Espagne, des barbes, des hongres, des cravattes, que tous les gardes aient des buffles neufs, avec manches chamarrées d'or et d'argent. » Il étoit ravi de voir que j'y prenois un aussi grand goût, et puis il disoit : « Le roi dira : *ma cousine y prend autant de plaisir que vous.* » Je lui disois : « L'année qui vient, votre équipage sera bien plus beau que cette année : car vos couvertures de mulets et les caparaçons seront couverts de fleurs de lys. »

Il me sembla qu'il étoit temps d'écrire au roi ; car je ne lui voulois pas parler la première fois. Je le pressois tous les jours de consentir ; à la fin, il le voulut. Je devrois avoir gardé la copie de la lettre ; mais comme elle étoit longue et que je craignois

toujours qu'il ne vînt quelqu'un, quand j'écrivois, qui ne soupçonnât ce que je faisois, je ne le fis point. En voici à peu près ce que je m'en suis souvenu :

« Votre Majesté sera surprise de la permission que je lui veux demander : c'est de me marier. Sire, je me trouve par ma naissance et par l'honneur que j'ai d'être votre cousine germaine, tellement au-dessus de tout, que j'ai lieu de me contenter de ce que je suis. Quand l'on se marie à des étrangers on ne connoît point ni l'humeur ni le mérite des gens ; ainsi il est difficile de se promettre une condition heureuse. La mienne l'est beaucoup ; mais je suis persuadée que celle que je veux prendre le sera encore plus. C'est sur M. de Lauzun que j'ai jeté les yeux : son mérite et l'attachement qu'il a pour Votre Majesté est ce qui m'a plu davantage en lui. Je demande à Votre Majesté, comme la plus grande grâce quelle me puisse jamais faire, de m'accorder cette permission. L'honneur qu'a M. de Lauzun d'être capitaine des gardes de Votre Majesté ne le rend pas indigne de moi. M. le prince de Condé, qui fut tué à la bataille de Jarnac, étoit colonel de l'infanterie avant que eette charge fût un office de la couronne. Plus on a de grandeur, plus on est digne d'approcher de Vos Majestés, rien n'est au-dessous de personne et toutes les charges honorent, dès qu'il est question de vous servir. »

La lettre étoit plus longue et dans des termes plus pressants ; mais en voilà le sens, je l'envoyai à M. de Lauzun, qui me manda qu'elle étoit bien. On

peut juger si celle par où il me donnoit son approbation étoit soumise et reconnoissante. A la fin de ma lettre je suppliois le roi de me faire réponse par écrit et de n'en point parler que je ne commençasse.

Le lendemain de ma lettre, le roi prit médecine. J'allai dîner aux Tuileries ; je le regardai toujours entre deux yeux, sans oser lui dire un mot. Je parlai devant lui à M. de Lauzun ; il nous sembla qu'il nous regardoit d'un air aimable et de manière que nous en devions être contents. J'étois plus assidue que jamais auprès de la reine : j'y allois dîner, et ne revenois que tard ; dès que j'avois soupé, je me couchois. Je ne parlois plus à personne chez moi, tous mes gens m'étant suspects, étant persuadée qu'ils seroient au désespoir de l'affaire. M. de Lauzun le croyoit aussi bien que moi.

Le jour de la Notre-Dame de décembre, comme je sortois du sermon des Tuileries, il dit à mon écuyer : « J'ai un mot à dire à Mademoiselle. » Il se recula, et il me donna la main et me dit : « Guilloire a découvert l'affaire et en est venu donner avis à M. de Louvois. Je vous en dirai davantage ; où allez-vous ? » Je lui dis : « Je suis la reine, qui s'en va aux Carmélites du Bouloi ; mais j'irai où vous voudrez. » Il me dit : « Ce sera assez à temps de vous parler au retour de la reine ; je serai ici. » On peut juger de l'impatience où j'étois. Je le trouvai chez M. d'Anjou, où la reine s'en alloit toujours.

En arrivant il me dit : « Guilloire est allé dire à M. de Louvois : *Je ne sais si c'est avec la participa-*

tion du roi que Mademoiselle veut se marier avec M. de Lauzun ; mais je vous en viens avertir pour y donner ordre, si on ne le sait pas. » Je lui dis : « Si vous voulez, je le chasserai tout à l'heure. — Gardez-vous-en bien ; mais je vous le dis pour vous en garder. » Il me dit : « Il ne faut plus tarder à parler au roi. Demeurez ce soir au coucher de la reine pour cela. — Si vous me vouliez dire ce que je lui dirai. — Si vous me croyez, vous lui direz : *Sire, comme les plus courtes folies sont les meilleures, j'ai fait réflexion sur ce que je me suis fait l'honneur de dire à Votre Majesté et j'ai changé d'avis.* — Quoi ! voudriez-vous que je lui dise cela ? — Ne me faites rien dire ; car je ne veux pas parler ; mais pour vous, parlez selon votre cœur. »

Le roi joua très-tard ce jour-là ; il ne revint qu'à près de deux heures. La reine se coucha, et elle me disoit : « Il faut que vous ayez bien affaire au roi pour l'attendre si tard. — Madame, c'est que l'on doit parler demain au conseil d'une affaire, qui m'est de la dernière importance. » Le roi vint ; il me trouva dans la ruelle de la reine. Il me dit : « Vous voilà bien tard, ma cousine. » Je lui répondis : « C'est que j'ai à parler à Votre Majesté. » Il sortit entre deux portes ; il me dit : « Il faut que je m'appuie ; car j'ai des vapeurs ce soir. » Je lui dis : « Allons nous asseoir. — Non ; me voilà bien. — Sire, c'est pour dire à Votre Majesté (le cœur me bat) ce que je lui ait écrit. Je ne change point de résolution : plus j'y pense, plus je l'examine, plus

je trouve que je serai heureuse. J'estime, sire, et j'aime M. de Lauzun ; l'honneur que Votre Majesté lui fait m'a fait naître ces sentiments. J'ai de quoi l'élever plus qu'un prince étranger. L'honneur d'être votre sujet me le fait plus considérer qu'un souverain. Je ne fais rien dans cette affaire contre mon bonheur ni ma conscience, l'élévation d'un homme comme M. de Lauzun me paroît quelque chose de beau. »

Le roi me dit : « Après vous avoir tant vue blâmer le mariage de votre sœur, j'ai été surpris de votre lettre. Ce n'est pas que je trouve qu'il y ait de différence entre un grand seigneur de mon royaume, comme sera M. de Lauzun, qui l'est déjà par sa naissance, et qui le sera par les avantages que vous lui voulez faire, à un prince étranger. Enfin, ma cousine, songez-y bien ; ce n'est pas de ces choses à faire légèrement. Je ne vous donne point de conseil : car on croiroit que ce seroit moi qui vous le ferois faire. Vous êtes en âge de voir ce qui vous est bon ; je serois fort fâché de vous contraindre en rien. En quelque condition que vous soyez, je vous aimerai, je vous considérerai toujours à mon ordinaire et ne changerai jamais pour vous. L'avis que j'ai à vous donner est que personne ne le sache. Bien des gens n'aiment pas M. de Lauzun. Prenez là-dessus vos mesures. — Sire, si Votre Majesté est pour nous, personne ne nous sauroit nuire. » Je lui voulus baiser les mains ; il m'embrassa ; nous nous séparâmes ainsi. Personne ne vit ni entendit notre conversation.

Le samedi qui était le lendemain M. de Lauzun dit qu'il avoit rencontré un homme, il y avoit sept ou huit jours chez Guitry, qui lui avoit dit : « Vous serez bientôt un grand seigneur par un mariage. » Je lui dis : « Mais à propos de prédictions, dites-moi à cette heure qui c'est qui avoit fait tirer votre horoscope ; est-ce madame de Monaco ? — Non ; c'est une honnête personne. » Il me dit : « C'est la reine de Portugal ; elle sera au désespoir de notre mariage. Elle m'a voulu épouser ; mais cela ne me convenoit pas. »

Ce matin donc, qui a tant attiré de choses différentes, il se souvint que Guitry, Vaubrun et Langlée, qui devoient aller à Paris avec lui, l'attendoient, il y avoit une heure. Il leur envoya dire de le venir trouver dans ma chambre. Il me dit : « Ils seront bien étonnés que je sois ici et que je les envoie quérir, il faut commencer à aguerrir les gens là-dessus. On le saura si fort qu'il n'importe que l'on commence à s'en douter. » Ils vinrent, et Guitry lui dit : « Je ne vous aurois jamais cherché ici. » M. de Lauzun répondit : « Toutes choses ont leur commencement. » Guitry lui dit : « Le Nôtre est là avec le plan de notre bâtiment. » M. de Lauzun lui dit : « Faites-le venir ici. — Quoi, répondit Guitry, nous ferons nos affaires chez Mademoiselle ! — Elle aime les bâtiments, dit M. de Lauzun, elle sera ravie de voir le Nôtre. » Il me regarda en riant, et moi à lui. Guitry disoit : « Mais qu'est-ce que c'est ? Je n'y comprends plus rien ; on se moque

de moi. » Les autres regardoient et ne disoient rien. Je dis à Guitry : « M. de Lauzun vous dira à Paris quelque chose que je l'ai prié de vous dire, qui ne se peut dire ici. » Enfin ils s'en allèrent, et la cour partit. L'après-dînée, je le vis un moment en passant chez la reine. Je m'en allai à Luxembourg avec bien du chagrin ; car il me dit : « Je ne sais si je vous verrai demain ; car je serai occupé tout le jour. »

Le dimanche, je le trouvai pourtant chez la reine avant le sermon, et nous nous dîmes adieu pour ne nous plus voir de ce jour-là. En arrivant au sermon, je trouvai Guitry. Madame de Sévigné étoit entre lui et moi. Je lui demandai : « Vous a-t-on parlé ? » Il me répondit : « Vous a-t-on pas vue? — Oui ; mais je n'ait pas eu le temps de savoir si on vous avoit dit la nouvelle du jour. — Oui, et j'en suis fort aise. »

Après le sermon, la reine fut aux Carmélites du Bouloi. Remenecour vint à moi et, tout hors de propos, elle me dit : « Je meurs d'envie, en regardant madame de Nogent[1], de connoître M. de Lauzun : on en dit tant de bien que je voudrois être de ses amies. » Je ne répondis rien. « Faites-nous faire connoissance. » La reine sortit. Comme j'étois chez M. d'Anjou, il rentra, et sans faire aucune réflexion je me laissai emporter au premier mouvement ; je lui criai : « Eh ! vous voilà ! vous m'aviez dit que l'on ne vous verroit d'aujourd'hui. » J'allai à lui ; il

1. Madame de Nogent était sœur de Lauzun.

me gronda, et je lui dis : « Il n'y a plus grand mal ; tout le monde le saura demain. »

Le lundi M. de Lauzun m'avoit dit que ces Messieurs parleroient au roi et que je vinsse de bonne heure aux Tuileries.

La reine, après avoir été un moment au cercle entra dans son cabinet. Je lui dis que j'avois un mot à lui dire. Je me mis à genoux devant elle et commençai : « Je crois que Votre Majesté sera surprise de la résolution que j'ai prise de me marier. — Assurément, me dit-elle d'un ton fort aigre ; de quoi vous avisez-vous ? N'êtes-vous pas bien comme vous êtes? — Je ne suis pas la première, madame, qui se marie, et Votre Majesté trouve cela si à propos aux autres. Pourquoi serai-je la seule au monde qu'elle ne voulût pas qui se mariât ? — A qui ? — A M. de Lauzun, madame, et s'il n'est pas prince du sang, madame, il n'est point de plus grand seigneur dans le royaume. — Je désapprouve fort cela, ma cousine, et le roi ne l'approuvera jamais. — Il l'approuve, madame, et c'est une chose résolue. — Vous feriez bien mieux de ne vous marier jamais et de garder votre bien pour mon fils d'Anjou. — Ah ! madame, quels sentiments Votre Majesté me fait connoître ! j'en suis honteuse pour elle. Je ne vous en dirai pas davantage. »

Elle se leva, et moi aussi ; on s'en alla au Louvre. On disoit la nouvelle tout bas. Je trouvai un page de M. de Lauzun. Je lui dis : « Dites à votre maître que je m'en vais chez la reine et que je le prie de venir. »

Je trouvai M. de Lauzun, qui me donna la main. Nous fûmes causer à un coin ; je lui dis la manière dont la reine m'avoit traitée. Il me dit : « Il n'importe; Monsieur et la reine ne gouvernent pas le roi. »

Je trouvai à mon logis beaucoup de monde, les uns étonnés, les autres aises (ses amis), d'autres fâchés.

On peut croire que je me levai matin et que je ne dormis guère. Il vint encore un monde infini me voir. Il entra comme je me coiffois, se cachant derrière tout le monde ; je m'en allai à lui. Il fit une révérence quasi prosternée. M. l'archevêque de Reims, fils le M. de Tellier, y étoit, qui nous dit : « Me feriez-vous le tort de choisir un autre que moi pour vous marier ? » Je lui dis : « M. l'archevêque de Paris a dit qu'il vouloit que ce fût lui. » J'appelai M. de Lauzun, et nous l'en remerciâmes.

J'appris que la reine avoit parlé au roi avec beaucoup d'aigreur contre M. de Lauzun et contre moi ; que le roi s'en étoit mis en colère contre elle et qu'elle avoit pleuré toute la nuit. Le maréchal de Bellefonds me vint voir, et se mit quasi à genoux devant moi, et me dit que toute la noblesse devoit baiser les pas où je passois.

Tout ce qui se passa ces trois jours et tout ce qui s'est dit sur cette affaire a été un temps si agréable pour moi que, si je pouvois toujours y penser et croire y être encore, je serois bien aise.

Ma belle-mère avoit écrit au roi pour s'opposer à

l'affaire; M. le Prince et M. le Duc étoient venus chez elle; mademoiselle de Guise se donnoit de grands mouvements; Madame envoyoit madame Du Deffant partout; enfin il se falloit marier au plus tôt. M. de Guitry dit : « Il ne faut pas s'amuser à se marier chez la reine, comme vous avez projeté, il faut changer de mesure. » M. de Lauzun répondit : « Il faut faire ce que Mademoiselle voudra; pour moi, je n'ai point de volonté. — Je ferai, monsieur, tout ce que vous voudrez; nous avons trop de gens déchaînés contre nous pour les laisser faire et nous amuser aux formalités; j'irai me marier partout où il vous plaira. »

Je me trouvai mal la nuit; j'eus des vapeurs : j'étois assez troublée pour cela. Je m'éveillai tard. On me dit : « M. de Montausier et M. de Lauzun sont làdedans. » J'avoue que je ne me voulus pas montrer si mal coiffée que j'étois devant lui. Je mis une cornette ajustée; puis ils entrèrent.

M. de Montausier me dit : « Je viens vous gronder; j'ai grondé M. de Lauzun de quoi votre affaire ne s'avance point; il m'a dit que c'étoit vous qui en étiez cause. » Je lui dis : « Je m'étonne qu'il parle ainsi; il sait bien que mon avis avoit été qu'après avoir le consentement du roi nous nous devions marier sans le dire à personne qu'au roi et que tout d'un coup on vit paroître M. et madame de Montpensier. » M. de Montausier dit que j'avois raison et qu'il n'y avoit que cela à faire.

M. de Lauzun étoit appuyé contre la quenouille

de mon lit, qui regardoit force tableaux qui étoient dans ma ruelle. M. de Montausier se mit en colère contre lui et lui dit : « Voulez-vous faire une boutique de peintre, au lieu de vous marier. Ne songez-vous point à vos affaires? — Oui, je prierai M. Boucherat de se trouver avec les gens de Mademoiselle pour travailler au contrat de mariage. » Je lui dis : « Il ne faut point s'arrêter à mes gens; je vous l'ai déjà dit. Faites-le dresser par qui il vous plaira; rien n'est si aisé, puisque je vous veux tout donner.

M. de Montausier dit : « Mais où vous marierez-vous? sera-ce à Eu, à Saint-Fargeau? » Il s'écria : « Ah! non; il y a trop loin. Quitter trois jours le roi! Il faut que ce soit en un lieu où je puisse revenir le lendemain. » M. de Montausier lui dit : « Voilà une terrible chose que vous ne puissiez trouver un lieu, vous qui connoissez tant de gens. — Je ne sais où, » dis-je. M. de Lauzun dit : « Ah! j'ai trouvé : à Conflans, chez le duc de Richelieu. Ce sont des gens qui sont fort de mes amis; sa maison est jolie, propre et bien meublée; ils seront ravis. — Mais je ne les connois point, moi. — Qu'importe? Ce sont mes amis; c'est assez. — On va voir les amis des autres; mais on ne se va guère marier chez des gens avec qui on n'a pas d'habitude particulière. — Mais il faudra bien que vous vous en fassiez, puisque j'y en ai. » Je lui dis : « Croyez-vous que si vous avez des amis, qui ne me plaisent pas, qu'ils deviendront les miens particuliers? » M. de Montausier dit : « Vous

voilà admirables tous deux de vous quereller. » Il dit : « Moi je ne querelle point Mademoiselle; mais nous sommes trop vieux tous deux pour changer d'humeur et pour nous contraindre l'un pour l'autre. Quand on se marie, on se prend comme l'on est. — Il est vrai, dis-je; nous avons fait ce traité. — Vous l'exécuterez fort bien, à ce que je vois, » dit M. de Montausier. Enfin nous résolûmes que nous irions nous marier à Conflans, puisqu'il le vouloit.

On vint dire qu'il y avoit là force gens. M. de Montausier sortit. Il vint me dire : « Je vous demande pardon; j'ai fait le sot. Je ne serois pas consolable si un autre que M. de Montausier m'avoit vu disputer contre vous. Pardonnez-le moi. — N'en parlons plus; on a bien d'autre chose à songer. — Je vous demande en grâce, me dit-il en sortant, de faire dire tantôt que vous êtes sortie, et que je ne trouve personne ici. »

M. Boucherat vint. Il entra dans ma petite chambre avec mes avocats; nous y entrâmes aussi, mais il étoit à un bout et nous à l'autre auprès de la cheminée. Un de mes avocats l'appela *Monseigneur*. Il disoit : « Je crois que l'on se moque de moi. » On dressa une donation que je lui faisois de la duché de Montpensier et de la principauté de Dombes, afin que l'on mît cela dans ses qualités au contrat à la publication des bans.

Nous laissâmes ces gens-là et nous allâmes dans le cabinet où étoient mesdames de Nogent, de Gesvres, de Rambures, Guitry, La Hillière, et je

leur dis : « Voilà M. le duc de Montpensier que je vous amène; je vous prie de ne le plus appeler autrement. »

A huit heures, on me vint dire qu'il y avoit un ordinaire du roi, qui demandoit à parler à moi. J'allai dans mon cabinet; c'étoit un nommé Montsoreau; il me dit : « Le roi m'a commandé de vous dire de le venir trouver tout à l'heure. » Je lui demandai : « Joue-t-il? — Non. — Je m'en vais tout à l'heure. » Je dis à madame de Nogent : « Je suis au désespoir; mon affaire est rompue. » Elle me dit : « Ah! M. de Lauzun le sauroit. » Je ne songeai à rien; j'envoyai quérir mon carrosse, et je trouvai l'ordinaire à la Croix-du-Trahoir, qui me venoit dire que le roi me mandoit d'aller droit à sa chambre et de passer par la garde-robe. Cette précaution ne me fut pas de bon augure.

Je trouvai le roi seul, ému, triste. « Je suis au désespoir, me dit-il, de ce que j'ai à vous dire, mais je ne devois point souffrir que cette affaire s'achevât. Vous avez raison de vous plaindre de moi; battez-moi, si vous voulez. Il n'y a emportement que vous puissiez avoir que je ne souffre et que je ne mérite. — Ah! m'écriai-je, sire, que me dites-vous? Quelle cruauté! Il vaudroit mieux me tuer que de me mettre en l'état où vous me mettez. Quand j'ai dit la chose à Votre Majesté, si elle me l'eût défendue, jamais je n'y saurois songé. Que deviendrai-je? Où est-il, Sire, M. de Lauzun? — Ne vous mettez point en peine; on ne lui fera rien. — Ah! sire, je dois

tout craindre pour lui et pour moi, puisque nos ennemis ont prévalu sur la bonté que vous aviez pour lui. »

Il se jeta à genoux en même temps que moi et m'embrassa. Nous fûmes trois quarts d'heure embrassés, sa joue contre la mienne; il pleuroit aussi fort que moi : « Ah ! pourquoi avez-vous donné le temps de faire des réflexions? Que ne vous hâtiez-vous? — Hélas ! sire, qui se seroit méfié de la parole de Votre Majesté? Vous n'en avez jamais manqué à personne, et vous commencez par moi et par M. de Lauzun ! Je mourrai, et je serai trop heureuse de mourir. Vous me l'aviez donné; vous me l'ôtez, c'est m'arracher le cœur. » Je criois : « Et si cela ne fera pas que je vous en aime moins; mais cela rendra ma douleur plus cruelle de me venir de ce que j'aime le mieux au monde. »

« Ah ! ma cousine, ceci ne servira qu'à vous rendre plus heureuse. L'obéissance que vous me rendez en une occasion qui vous est si sensible, me met en état de ne vous pouvoir jamais rien refuser. — Ah ! sire, quel est le mien ! Je ne vous demande qu'une chose où il y va de votre grandeur, de tenir votre parole. Quoi ! sire, ne vous rendrez-vous point à mes larmes? »

Il élevoit sa voix afin que l'on l'entendît : « Les rois doivent satisfaire le public. — Assurément vous vous y sacrifiez bien. » Il me répondit : « Il est tard. Je n'en dirois pas davantage ni autrement, quand vous seriez ici plus longtemps. » Il m'embrassa, et me mena

à la porte. Je m'en allai le plus vite que je pus à mon logis, où je criai les hauts cris.

Je vis entrer MM. de Montausier, Créqui, Guitry et M. de Lauzun. En le voyant, je criai les hauts cris, et lui eut beaucoup de peine à s'empêcher de pleurer. J'avois passé au Louvre, où logeoit M. le Dauphin, pour parler à M. de Montausier; mais le roi l'avoit envoyé quérir. M. de Montausier me dit : « Le roi nous a commandé d'amener ici M. de Lauzun pour vous remercier très humblement de l'honneur que vous lui avez voulu faire et pour vous dire qu'il est très content de vous et de lui, et que la manière avec laquelle vous lui avez parlé l'obligera à avoir à l'avenir plus de considération pour vous qu'il n'a jamais eu, et que pour M. de Lauzun il fera pour lui des choses si considérables que vous aurez sujet d'en être contente. » Je pleurai beaucoup et je leur dis : « Il a beau faire, je ne serai jamais contente séparée de lui. Et vous, vous avez cette force d'esprit que tout le monde vous croira indifférent pour moi. Que dites-vous ? » et je sanglotois à chaque parole. Il me dit d'un grand sang-froid : « Si vous croyez mon conseil, vous irez demain dîner aux Tuileries et remercier le roi de l'honneur qu'il vous a fait d'avoir empêché une chose, dont vous vous seriez repentie toute votre vie. — Je ne croirai pas votre conseil : je pleurerai toute ma vie; mais j'espère qu'elle ne durera guère, et ne me repentirai jamais. » Je leur dis : « Vous voulez bien que j'aille parler à lui! » Je le menai dans ma ruelle; il me fit plaisir, car il

pleura. Il ne me sut jamais parler, ni moi non plus. Je lui dis seulement : « Quoi ! je ne vous verrai plus ? Si cela est, je mourrai. » Puis nous retournâmes.

Je me couchai ; je fus vingt-quatre heures sans parler, quasi sans connoissance. Quand on me nommoit M. de Lauzun, je demandois : « Où est-il ? Que dit-il ? » Quand il venoit quelqu'un de ses amis (car je ne voulois voir personne), je disois : « Ayez soin de lui. » M. de Créqui me vint voir, qui me dit que le roi vouloit venir chez moi. Je le fis prier qu'il n'entrât personne dans ma chambre avec lui que MM. de Créqui et de Rochefort. Quand il entra, je me mis à crier de toute ma force ; il m'embrassa encore et fut toujours sa joue contre la mienne. Je lui disois : « Votre Majesté me fait comme les singes qui étouffent leurs enfants en les embrassant. » Il me dit qu'il me prioit de me consoler ; qu'il m'assuroit que je serois avec lui d'une manière à faire enrager mes ennemis. Il ajouta qu'il feroit des choses admirables pour M. de Lauzun. Je lui dis que j'en serois fort touchée, mais que ce n'étoit que des paroles que les biens qu'il nous promettoit et que les maux étoient réels et sensibles ; que je le suppliois d'être persuadé que toutes les fois que je me présenterois devant lui et que je le regarderois, ce seroit pour le lui redemander, comme un bien qui étoit à moi et que l'on m'avoit ravi. Monsieur y voulut venir ; le roi envoya savoir si je le voulois et m'assurer qu'il ne me diroit rien. J'étois sur mon lit : il parla tou-

jours de parfums, et je ne dis guère de choses. Ma belle-mère y voulut venir, ce me semble (je ne m'en souviens pas tout à fait bien), et ma sœur ; je trouvai cela inutile.

Madame de La Vallière étoit venue me voir pendant le temps des réjouissances ; elle m'avoit dit : « Vous faites une belle chose, j'en suis bien aise ; M. de Lauzun est de mes amis. » Elle y revint dans la douleur et me dit : « Je vous plains fort ; car une personne de votre condition avoir fait les pas que vous avez fait inutilement, cela est digne de pitié. Pour M. de Lauzun, il n'est point à plaindre ; car le roi lui donnera plus de dignités et du bien plus que vous ne lui en donneriez, et quand il ne se mariera pas il en sera plus heureux. » Je trouvai ce discours fort sot.

Je vis tout le monde à la fin ; mais je ne parlois point. J'étois maigre, les joues creuses, comme une personne qui ne mangeoit ni ne dormoit, et je pleurois, dès que j'étois toute seule, ou que je voyois des amis de M. de Lauzun. Il me venoit dans l'esprit : « Il y a remède à tout, hors à la mort. » Cette consolation me paroissoit si éloignée qu'elle ne faisoit que nourrir ma douleur.

On me dit qu'il falloit aller à la cour. Après avoir bien marchandé, j'allai aux Tuileries, la veille de Noël, le matin. J'arrivai que l'on étoit à la messe. La reine revint, qui me demanda comme je me portois. Je lui dis : « Fort bien. » On alla dans la galerie. En passant dans la chambre où ce cruel arrêt m'avoit

été prononcé, je fus saisie. Comme on fut dans la galerie où étoit le roi, il se promena. Au premier tour je me mis à pleurer, et je demeurai dans une fenêtre, n'étant pas bien aise de donner la comédie à bien des gens qui étoient ravis de me voir en cet état.

Le roi, après avoir fait son tour, revint tout seul et me dit : « Je suis plus fâché que vous de vous voir en l'état où vous êtes. Je vois bien que c'est moi qui vous cause tous ces pleurs, et ils sont si raisonnables que je ne sais que vous dire. » Il s'en alla. Je vis bien que c'est qu'il avoit aussi envie de pleurer que moi.

Je demandai au roi de quelle manière il vouloit que je vécusse avec M. de Lauzun; que si j'étois privée de le voir, ce me seroit un sensible déplaisir; que j'avois perdu tous mes amis dans cette affaire; que si le roi ne me permettoit pas de voir les siens, il faudroit que je vécusse comme un ermite; mais que plutôt que de déplaire au roi, je me priverois de toute chose. Il me dit : « Je ne vous défends point de le voir, et assurément vous ne sauriez prendre avis d'un plus honnête homme ni plus habile en tout ce que vous aurez à faire, que de lui. — C'est mon intention, sire, et je suis trop heureuse que vous veuillez bien que ce soit mon meilleur ami, mais au moins, sire, ne changerez-vous pas, comme vous avez fait ? Je ne puis m'empêcher de vous faire ce reproche. »

Je passai les fêtes de Noël dans des couvents ; je

fus aux Carmélites du Bouloi; madame de Noailles y étoit. Elle me dit: « Je n'ai jamais vu M. de Lauzun, dites-moi comme il est fait. » Au travers de mes pleurs et de ma douleur, je raillois un peu avec elle. Je lui dis : « Mais vous ne croirez pas ce que je vous en dirai; il est mieux que M. de Noailles vous le dise que moi. — Non; je veux que ce soit vous. » Je commençai : « C'est un petit homme; personne ne sauroit dire qu'il n'ait pas la taille la plus droite, la plus jolie et la plus agréable. Les jambes sont belles; un bon air à tout ce qu'il fait; peu de cheveux, blonds, mais fort mêlés de gris, mal peignés et souvent gras; de beaux yeux bleus, mais quasi toujours rouges; un air fin; une jolie mine. Son sourire plaît. Le bout du nez pointu, rouge; quelque chose d'élevé dans la physionomie; fort négligé; quand il lui plaît d'être ajusté, il est fort bien. Voilà l'homme. Pour son humeur et ses manières, je défie de les connoître, de les dire ni de les copier. Enfin il m'a plu; je l'aime passionnément. Présentement je suis pour lui comme il plaît au roi; n'en parlons plus. Parlons d'autre chose. »

Le roi proposa d'aller passer à Vincennes trois jours, pendant lesquels il y auroit tous les jours bal, comédie, chasse; que l'on seroit un jour parée, comme l'on l'est aux cérémonies; l'autre de chasse, et le dernier en masque. Cela occupoit beaucoup les dames et les messieurs. Je suppliai très humblement le roi de me dispenser d'y aller, que j'y pleurerois et y ferois une vilaine figure. Il me dit qu'il le vouloit

absolument. M. de Lauzun vint chez moi pour me dire qu'il falloit que j'y allasse et que je fusse plus ajustée que personne, et que l'on remarquoit que j'étois négligée. Je lui disois : « C'est qu'autrefois j'avois eu quelque envie de plaire à un certain petit homme (je ne sais si vous le connoissez), et on ne veut plus que je lui plaise. Je ne me soucie de rien. »

Le temps de Vincennes vint; j'y allai. J'y fus comme les autres; mais je n'y avois pas le cœur; je ne prenois plaisir à rien. Au bal, M. de Lauzun se mit derrière tout le monde et étoit fort négligé. Je lui dis en sortant du bal : « J'étois au désespoir de vous voir fait comme vous êtes. Et quand on vous aura vu tout crasseux, on aura trouvé que j'avois un méchant goût. Pour mon honneur, vous deviez vous ajuster. » Il rioit.

En dansant une courante avec le duc de Villeroy, je demeurai tout à coup au milieu de la salle, et je me mis à pleurer. Le roi se leva et me vint quérir. Il mit son chapeau devant moi, et dit : « Ma cousine a des vapeurs. » Personne, je crois, ne douta du sujet. M. de Lauzun fit le plongeon, et étoit dans le dernier embarras.

Madame la duchesse d'York étoit morte il y avoit peu de temps; tout d'un coup il prit une fantaisie à M. de Lauzun que je voulois l'épouser. Il vint à mon logis un soir que la reine venoit de la promenade. Il envoya savoir si j'étois chez moi. Nous entrâmes dans mon cabinet. Il me dit : « Je viens vous dire que, si vous voulez épouser M. le duc d'York, je

supplierai le roi de m'envoyer demain en Angleterre pour négocier votre mariage : je ne souhaite au monde que votre grandeur et vous voir contente. — Je ne pense à rien qu'à vous ; je ne suis occupée d'autre chose ; je ne songe qu'à prendre mon temps pour parler au roi et lui dire quand il me permettra de vous épouser; que s'il m'en empêche, on dira qu'il me tient comme une esclave pour avoir mon bien ; qu'il est de son équité de me laisser en liberté. Voilà, monsieur, à quoi je songe. » Il se jeta à mes pieds et fut longtemps sans parler ; j'eus quasi envie de le relever; mais je me reculai bien vite et le laissai au milieu du cabinet. Il me dit : « Voilà où je voudrois passer ma vie; mais je ne suis pas assez heureux. Il ne faut songer à rien qui déplaise au roi. » Je pleurai beaucoup, et il s'en alla.

Au retour d'Enghien, M. de Lauzun vint chez la reine ; je lui aurois volontiers fait la mine ; mais dès qu'il voyoit que j'avois envie de gronder, il avoit des manières à me ramener et à me mettre de bonne humeur, qu'il n'y en eut jamais de pareilles ; il est tout comme le jardin d'Enghien : en de certaines choses il faut le voir ; car on ne sauroit le dépeindre ni l'imiter.

Je m'allai souvenir qu'en causant, dans le temps de notre mariage, on parloit de voyage. Il me dit : « J'en ferai un cette année ; quand le roi sera en Flandre, je veux aller à Bruxelles, à Anvers, en Hollande, voir toutes les places pendant la paix ; cela est quelquefois utile en temps de guerre. Mais

quand je vous dirai adieu, dites donc, serez-vous un peu attendrie? — Non. — Je crois que si. » Il me pressa tant que je pleurai, et cela lui fit tant de plaisir que souvent il recommençoit.

Il me disoit : « Pour vous consoler, songez ce que je vous ai dit cent fois que, dès que vous seriez en chagrin contre moi, vous me diriez, sans que je vous en eusse donné aucun sujet : *Vous êtes un ingrat ; songez ce que je suis, et que vous n'êtes pas roi.* » Et moi, je lui disois : « Souvenez-vous que, toutes les fois que vous avez tenu ce discours, je vous disois que vous me reprocheriez : *Si j'étois roi, je vous reprocherois que vous avez quarante-trois ans.* C'est pourquoi connoissant ce que nous nous pouvions reprocher l'un à l'autre et le prévoyant, nous ne nous serions jamais fait de reproches. »

Le roi eut envie d'aller à Charleroi. On fit venir des troupes, c'est-à-dire de la cavalerie pour ce voyage. On alla coucher à Binche.

La reine fut se promener à Faraine, une maison dans le pays de Liège qui est au comte de Bucquoi, où il y a un très beau jardin ; il n'est pas comme celui d'Enghien ; mais il est agréable. La maison est belle ; mais on n'y entra pas.

En s'en retournant on passa à Mariemont, qui étoit une maison de plaisance du roi d'Espagne, que la reine de Hongrie, sœur de Charles-Quint, avoit fait bâtir. L'infante Isabelle s'y plaisoit fort ; elle n'est qu'a neuf lieues de Bruxelles. C'est un fort petit château de pierres blanches, avec une basse-

cour. Il est assez joli, de petites pièces, des terrasses, des parterres et des grands buis, qui représentent toutes sortes de figures de bêtes, de gens, des carrosses ; cela a sa beauté. Le jardin a des berceaux de bois, des arcades, des appartements, des cabinets, des chambres pavées, où il y a des fontaines les plus petites que j'aie jamais vues ; mais si ce lieu-là étoit habité, que l'on en eût soin, c'est un agréable désert. On retourna coucher à Binche.

On parla dans le carrosse d'aller à Mons entendre la messe chantée par les chanoinesses. Madame de Montespan dit qu'elle avoit envie d'y aller, et madame de La Vallière. Je leur offris de les y mener si le roi le trouvoit bon ; il dit que oui ; que j'irois inconnue. On ne parla d'autre chose tout le soir.

Je partis entre cinq et six heures dans un carrosse de la maréchale d'Humières ; nous étions, la maréchale d'Humières, les duchesses de Créqui, de Chevreuse, la marquise de Thianges, les comtesses de Saint-Aignan et de Nogent ; dans un autre carrosse, les quatre filles que j'avois en ce temps-là, Châtillon, Milandon, Catillon et Du Cambout. Les filles de la reine étoient dans le leur avec leur gouvernante.

En arrivant, nous trouvâmes de la cavalerie hors la porte, une fort grosse garde à la porte de la ville, et quantité de François dans les rues, c'est-à-dire tous les valets de la cour, et tous les honnêtes gens à l'entrée de l'église.

La maréchale d'Humières nous dit en y allant, qu'il y avoit un couvent de filles de Sainte-Marie à

Mons, où il y avoit beaucoup de Françoises ; comme elle les nomma, je me souvins d'en avoir vu une au couvent de la rue Saint-Jacques. Madame de Thianges dit : « Il faudroit y aller dîner. » Je dis que, si j'avois su cela, j'y aurois envoyé mes officiers. Madame de Thianges dit : « Qu'importe de ne pas dîner pour un jour; on mangera ce que l'on trouvera. » J'en fus fort d'accord et madame de Créqui qui disoit : « Je serois ravie d'y aller. » La résolution se prit ainsi.

L'habit des chanoinesses est fort beau. Il y en a de trois façons, les plus anciennes, les jeunes et les enfants ; car il y en a qui n'ont que cinq ou six ans. Il y en avoit deux de cet âge qui prirent amitié pour moi, qui étoient fort jolies ; elles ne me vouloient pas quitter, et me prioient de les porter dans ma poche, pour voir la cour de France, à condition que je les renverrois. L'une étoit fille du marquis de Richebourg, frère du prince d'Epinai ; et l'autre du prince de Manine. Cela est fort beau de voir toutes ces filles de qualité avec un air et un habit majestueux faire l'office.

Après la messe, nous allâmes aux Filles de Sainte-Marie. Comme nous fûmes dans ce couvent, madame de Thianges s'informa du dîner ; il se trouva que les officiers de la maréchale n'étoient pas venus ; mais elle ne laissa pas de nous donner un léger repas, qui profita plus qu'un grand : car on rit fort de toutes les choses que madame de Thianges dit sur cela, qui est une femme d'un esprit fort agréable. Le seul embarras que l'on eut, c'est que l'eau de Mons se

couperoit avec un couteau, tant elle est épaisse; de la bière, qui est le breuvage ordinaire, tout le monde n'en boit pas. Nous prîmes le parti du vin pur; on boit des vins blancs soufrés, qui ne sont pas mauvais.

Tout le chapitre des chanoinesses vint en corps avec leur habit d'église: elles me saluèrent l'une après l'autre, et l'ancienne me fit un compliment pour me remercier de l'honneur que je leur avois fait; qu'elles en chargeroient leur registre comme d'un titre très glorieux pour leur chapitre. Quand je fus sortie de la ville, le canon tira.

Je rendis compte au roi de mon voyage, quand il vint chez la reine. Il fut fort content de tout ce que j'avois fait. Le roi me questionna sur les chanoinesses, sur la garnison. Je lui dis ce qu'il m'en avoit semblé et à peu près à quoi elle montoit; ayant compté les rangs de la cavalerie et de l'infanterie et ayant supputé par la garde de la porte où j'avois passé, je fis mon compte là-dessus. On ne parla d'autre chose, à souper, que de mon voyage. Le lendemain à dîner, il me dit: « Votre supputation est exacte; car un commissaire, qui étoit allé à Mons et qui a compté les troupes, m'a dit la même chose que vous. » Quand on a vu des troupes aussi souvent que j'en ai vu, il n'est pas difficile de faire cette supputation.

Le dernier jour de juin vint. M. de Lauzun ne revenoit pas.

Le premier juillet, comme la reine revenoit de la promenade, à chaque pas que je faisois, je trouvai quelque officier des gardes, ou des gardes, qui me

disoient : « M. de Lauzun est venu. » Il auroit grondé s'il avoit vu cela, et si pourtant ce lui auroit été un plaisir de voir l'empressement que l'on avoit, m'en croyant faire et celui que je sentois véritablement. Il ne vint point chez la reine. Elle fut le lendemain à Notre-Dame de Tongres faire ses dévotions : c'étoit la visitation de la Vierge. Nous le trouvâmes en passant par la chambre du roi; il l'attendoit. Le roi n'étoit pas encore levé. Je lui dis que je me réjouissois de le voir; il me dit : « Tout de bon en êtes-vous bien aise? » Je lui dis : « non », et je passai fort vite. Le jour d'après, il envoya Pertuis savoir si je ne dînerois point chez moi et s'il me pourroit voir l'après-dînée. Je lui mandai que oui, et je ne fus point dîner chez la reine. Je grondai de quoi il s'en étoit encore allé sans me dire adieu. Sa visite fut courte aussi bien que la conversation ; il amena avec lui du monde.

Il vint des nouvelles que M. le duc d'Anjou étoit fort malade; on disoit que c'étoit la rougeole; on l'avoit laissé à l'air, et qu'elle lui étoit rentrée. Madame de Rohan, qui se connoît en enfants, me dit : « Si vous craignez la rougeole, n'approchez point de cet enfant; car il en a toutes les marques. » Je n'approchai point. La reine me gronda et dit au roi : « Ma cousine n'a pas approché d'aujourd'hui de mon fils; elle s'imagine qu'il a la rougeole. » Cet enfant, qui étoit le mieux fait et le plus joli du monde, traîna toujours depuis. La reine pleura fort, et s'en alla à une abbaye auprès d'Ath. En arrivant le roi lui cria

par la fenêtre de l'appartement de madame de Montespan, où il étoit : « Madame, nous partons demain ; il vaut mieux s'en aller ; on seroit trop en peine de mon fils. On en saura plus souvent des nouvelles. »

On fut coucher au Quesnoy, à Saint-Quentin, à Compiègne, à Luzarches. Il étoit toujours mal le soir ; comme le roi soupoit, M. de Lauzun revint de souper, qui parla au roi tout bas. Il me montra la reine ; je jugeai bien que M. d'Anjou étoit plus mal. En sortant, il me dit : « Il est à l'extrémité ; mais il ne le faut pas dire à la reine. » Le matin en m'éveillant, on me dit que M. de Condom étoit arrivé, et un petit fou, qui étoit à la reine, nommé Bricmini, entra dans ma chambre et me dit : « Vous mourez vous autres grands, comme les autres ; votre neveu est mort. » Je me dépêchai ; j'allai chez la reine. Le roi étoit enfermé. Je la trouvai très affligée ; je causai un peu avec M. de Lauzun ; je le priai de m'avertir, quand on pourroit parler au roi. Il me vint quérir ; j'allai dans sa chambre. Il étoit très touché, et il avoit raison. Je l'étois beaucoup. On le peut juger par la grande affection que j'ai pour ma maison et par le respect et l'amitié que j'ai pour le roi.

On fut quelques jours à Versailles ; puis on alla à Saint-Germain, où je ne fus guère. Je vins à Forges, comme j'ai accoutumé. Je pleurai beaucoup en partant : mon chagrin se renouveloit souvent. Comme on parloit fort du voyage de Fontainebleau, je dis à M. de Lauzun : « Ayez soin de mettre une calotte,

quand vous y serez : le serein en est mortel pour les dents, vous qui êtes sujet à avoir mal aux yeux, à être enrhumé; cet air fait tomber les cheveux. — Il me dit : « Pour les dents, j'en ai à conserver. Je crains le rhume; car pour les yeux rouges, dont vous me faites la guerre, c'est à force de veiller que j'y ai mal quelquefois. Pour mes cheveux, j'en ai si peu que je n'ai rien à ménager. — Ce n'est pas la poudre qui vous les gâte; car vous n'en mettez guère, et si vous en aviez mis on ne vous auroit pas reproché que vous auriez tiré votre poudre aux moineaux. » Il sourit, et je pleurai; car rien ne me fesoit rire un moment que je ne pleurasse après.

Après avoir pris mes bains je m'en retournai. En arrivant à Paris, je trouvai La Hillière, qui me dit que M. de Lauzun me prioit d'aller voir ma sœur et qu'il trouvoit cela fort à propos. Je lui dis de lui dire que je n'en ferois rien, et même je fus choquée de cette proposition.

Le comte d'Ayen me dit un soir : « Je viens de Paris, où l'on m'a demandé si M. de Lauzun étoit arrêté. Ce bruit m'a déplu. » Je l'envoyai chercher pour lui dire; il étoit à Paris. Je le dis à Barail pour lui faire savoir. J'allois et venois souvent à Paris, on continuoit de dire que nous étions mariés. Nous ne disions rien ni lui ni moi, n'y ayant que nos amis particuliers qui nous en osassent parler, et on leur rioit au nez, sans en dire davantage : « Le roi sait ce qui en est. »

J'étois arrivée à Saint-Germain un soir fort tard.

Le roi devant prendre médecine ce jour-là, je fus tout le matin dans sa chambre. M. de Lauzun étoit fort chagrin et moi aussi. En sortant de dîner avec la reine, je lui dis : « Je m'en vais à Paris. » Il me dit : « Quelle fantaisie ! Vous en vîntes hier; demeurez. » Je lui dis : « Je ne sais ce que j'ai; je suis dans un chagrin si horrible que je ne puis durer ici. » Je ne le vis plus. Je m'en allai; tout le long du chemin, je pleurai. C'étoit le lundi. Il vint dès le matin le mardi, et s'en retourna le mercredi. Je m'en devois aller le jeudi.

Comme j'étois à table le mercredi, on vint dire quelque chose tout bas à madame de Nogent, qui soupoit avec moi. Elle sortit de table avec les autres. Je m'amusai un peu. En rentrant dans ma chambre, la comtesse de Fiesque me dit : « M. de Lauzun..... » Je crus qu'il étoit entré dans ma petite chambre par la garde-robe. J'entrai vite en lui disant : « Voilà de ses manières; je le croyois à Saint-Germain. » Je m'y en allois riant. La comtesse de Fiesque me dit : « C'est qu'il est arrêté. — Quoi ! lui dis-je; M. de Lauzun est arrêté? » Je fus saisie au dernier point. Je fus longtemps sans parler; puis je demandai comment. Rollinde me dit qu'il avoit été arrêté une heure après avoir été arrivé à Saint-Germain; que Rochefort l'avoit trouvé dans sa chambre. On peut croire l'état où cela me mit. Je ne pus aller le lendemain à Saint-Germain.

Ce fut le 25 novembre 1671, jour de la fête de Sainte-Catherine; il est bien remarquable pour moi aussi bien que celui du 18 décembre de l'année de

devant 1671. Dieu veuille qu'il en vienne un si heureux que l'on puisse le marquer et qu'il fasse oublier ceux-là.

Le roi fut à Versailles le lendemain, et le jour d'après il alla à Villers-Cotterets, voir Monsieur et Madame, qui y étoient arrivés. Il en revint si charmé, que c'étoit la femme qui avoit le plus d'esprit, d'agrément, qui dansoit bien, enfin que feu Madame n'étoit rien auprès; tout ce qui étcit avec lui étoit de même. Elle vint deux jours après; elle arriva avec un habit de brocard d'argent, parée plus que lorsqu'elle vit Monsieur; car il dit qu'il ne l'avoit pas trouvée telle la première fois. Il faisoit froid; elle n'avoit pas mis de masque; elle avoit mangé des grenades, qui lui avoient fait devenir les lèvres violettes. Quand l'on vient d'Allemagne, on n'a pas l'air françois. Elle nous parut fort bien, et Monsieur ne la trouva pas telle et fut un peu étonné; mais quand elle eut pris l'air de France, ce fut tout autre chose. Elle arriva à Metz habillée de taffetas bleu pâle, quoique ce fût à la Toussaint. Chaque pays a sa mode. Comme l'on a force fourrures en Allemagne. on croyoit que du taffetas auroit l'air plus françois. On s'en pouvoit prendre à ses femmes; car pour elle, elle ne s'ajuste pas; elle n'en amena pas une. Elle avoit seulement une dame, qui avoit été sa gouvernante, qui s'en retourna peu de jours après. Il ne lui resta de son pays que deux filles et un page; l'une de ses filles, qui étoit fort jolie, s'en alla un an après. On dit que c'étoit pour se marier en son pays.

Le lendemain on fut voir Madame, qui ne parut pas si bien au jour qu'aux flambeaux. Le soir il y eut un ballet que l'on avoit fait de plusieurs entrées, qui étoit assurément plus beau que quoi qu'elle eût pu jamais voir en Allemagne. J'y demeurai. On peut croire le plaisir que j'y eus : il n'y avoit pas une entrée que je ne me souvinsse des anciens ballets que j'avois vus, où étoit M. de Lauzun. Cela m'en pouvoit donner; mais de songer qu'il n'y étoit plus, et qu'il faisoit un froid, une neige épouvantables et qu'il étoit par les chemins et pour aller en prison, ce qu'il souffroit en cet état, le mien étoit digne de pitié. Toute la consolation que j'y pouvois trouver, c'est que la continuation des sacrifices que je faisois au roi sans cesse pourroit, par ma persévérance, attirer sa pitié sur M. de Lauzun et renouveler sa tendresse, ne me pouvant persuader qu'il ne l'aimoit plus. Voilà le motif qui m'a attachée à la cour depuis sa prison, qui m'a fait surmonter ma juste douleur pour aller à toutes les choses où mon devoir et mon inclination m'ont dû empêcher d'aller.

Je m'en allai à Paris, où Barail me vint voir, que je n'avois pas vu depuis la prison de M. de Lauzun. Ce furent les mousquetaires du roi qui le menèrent à Pignerol. Artagnan, qui les commandoit, un autre officier de la même compagnie, nommé Maupertuis, et un neveu d'Artagnan, officier du régiment des gardes, qu'il avoit mené avec lui, furent toujours dans le carrosse et couchèrent dans sa chambre. On

fut longtemps sans savoir où on le menoit et on ne le sut que quand il fut arrivé.

La veille de Noël, j'étois couchée sur des sièges devant mon feu, en attendant la messe de minuit; je me trouvois mal; j'avois des vapeurs. Madame de Nogent étoit avec moi; Nogent entra, qui me dit : « Je vous viens dire des nouvelles de M. de Lauzun; il est à Pignerol. Comme je descendois, j'ai trouvé le petit Artagnan sur le degré, qui en arrivoit, qui étoit chez M. Le Tellier. Il m'a dit: « *J'ai laissé M. de Lauzun en parfaitement bonne santé à Pignerol.* » Cela me donna un peu de joie et une grande curiosité de parler à Artagnan.

Je me trouvai si mal à matines que je ne sus entendre la messe de minuit. Je m'allai coucher et le lendemain je m'en allai à Paris, où je fus huit jours, m'étant toujours trouvée mal; puis je retournai à Saint-Germain, ayant grande envie de voir Artagnan.

Il vint en garde la veille des Rois, pendant une musique qu'il y eut avant souper. Je le regardai toujours, admirant le bonheur qu'il avoit d'avoir vu M. de Lauzun depuis moi, et me faisant un plaisir à cause de cela, de le regarder. Il me regarda beaucoup.

Après souper, le roi s'en alla à l'ordinaire chez les dames. La reine demeura à causer devant le miroir debout. Artagnan étoit dans la chambre du roi tout près de la porte. L'évêque de Dax, que je voyois souvent, étoit dans la porte, à deux pas d'Artagnan.

Je m'en allai à lui et je commençai à lui dire : « Tous ces plaisirs ne me touchent guère ; j'en aurois bien davantage, si je pouvois parler à un homme qui est ici. » Il me dit : « Dites-moi qui c'est ; je l'irai chercher. — Cela ne se peut ; je ne le connois pas assez pour l'envoyer quérir, même pour l'appeler, et peut-être l'embarrasserais-je, si je lui parlois. » M. de Dax me disoit : « Y a-t-il homme en France qui ne fût heureux de vous entretenir et de vous dire des choses que vous auriez envie de savoir ? — Peut-être a-t-il aussi envie de me parler que moi à lui ; mais savez-vous pas bien que tout est mystérieux pour les gens malheureux ? »

J'allois souvent à Paris ; j'étois peu à Saint-Germain, y ayant souvent bal, comédie ; je fuyois tout cela. J'eus mal à la gorge. On ne sera pas étonné que j'eusse beaucoup de mal tout cet hiver ; il est même étonnant que je n'en eusse pas davantage ; mais Dieu ne me vouloit pas donner tant de maux à la fois.

On prépara des habits pour se masquer, admirables. La reine me manda qu'elle vouloit que j'y allasse. Mon mal de gorge n'étoit pas encore guéri ; il me sembloit que j'en devois être dispensée par là. On me vint dire qu'il falloit y aller ; que cela déplairoit au roi. On me fit faire une belle robe de chambre avec une grande mante de crêpe à l'espagnole qui m'auroit cachée ; mais le mal de Madame, fille du roi, qui étoit fort malsaine et qui, de temps en temps, depuis cinq ans et demi qu'elle étoit au

monde, avoit de grandes maladies, redoubla. Je la trouvai à l'extrémité, et elle mourut le lendemain au matin, qui étoit le jour de carême-prenant. On s'en alla à Versailles dès que l'on eût dîné : la reine fut fort touchée aussi bien que le roi. On y fut quasi toute la nuit à la voir agoniser.

En arrivant à Versailles, on me mit dans un appartement neuf le plus beau du monde. Toutes les fenêtres étoient ouvertes. Le soir comme j'y revins, il y faisoit une fort grande fumée qui m'empêcha de sentir la peinture; mais quand je fus couchée, cette senteur me vint si violemment, que je ne sus dormir.

A ce voyage-là, je parlai à Artagnan. Un soir, après souper, il se promenoit dans le salon; il faisoit chaud; je fis ouvrir le balcon qui donne sur la cour, disant que j'avois des vapeurs, que je cherchois l'air. Il me l'ouvrit et m'y suivit; il me dit qu'après ce que j'avois dit le jour des Rois, il avoit bien jugé que je trouverois bon qu'il me rendît ses respects. Je lui demandai seulement : « M. de Lauzun n'a-t-il point été malade par les chemins ? » Il me dit : « Non, Mademoiselle; j'en puis mieux répondre que personne : je ne l'ai pas quitté un moment; j'étois dans le carrosse avec lui et je couchois dans sa chambre. — Ne vous a-t-il pas parlé de moi ? — Oui assurément, Mademoiselle, et avec beaucoup de douleur. — Demain nous en dirons davantage. »

La journée me parut bien longue, et j'avois grande

peur qu'il ne vînt du monde me voir. L'heure sonna, il entra dans ma chambre.

Artagnan me dit qu'il fut longtemps en carrosse devant que de parler. Maupertuis le connoissoit plus que lui. Il ne voulut pas lui rien dire; pourtant il paroissoit accablé, non pas de son état, mais de tendresse, comme sont les gens qui quittent ce qu'ils aiment. Cela ne me surprit pas, connoissant comme il aime le roi; il fit donc quatre ou cinq lieues sans parler. En passant devant Petit-Bourg, il fit un grand soupir; il dit : « Hélas! cette maison me fait souvenir de la différence de l'état où je suis et de l'état où j'étois il y a un an. » Ils ne lui disoient rien. « Cette maison a pensé être à moi, si j'eusse été assez heureux pour que la bonté que Mademoiselle avoit pour moi en ce temps-là eût eu son effet; » et les larmes lui venoient aux yeux.

Comme ils virent que cela pouvait lui faire plaisir, ils le questionnèrent et le firent parler. Assurément ce ne fut pas plus qu'il ne vouloit; car il est homme qui n'en dit pas plus qu'il ne veut. Il leur exagéra fort les obligations qu'il m'avoit, les bontés que j'avois pour lui; ce que c'étoit que l'élévation où il s'étoit vu à la veille d'être; quels agréments il trouvoit en cette affaire: les honneurs, les biens; l'estime qu'il avoit pour moi et la tendresse, l'amitié. Il me dit qu'ils avoient pleuré à ce récit, et qu'ils avoient été dès ce moment touchés d'une grande amitié pour lui. Puis il tomboit dans son chagrin et ne disoit plus rien. Il étoit le plus doux et le plus civil du

monde à tous ces mousquetaires; quand M. d'Artagnan lui demandoit s'il vouloit dîner, souper, à quelle heure il vouloit partir : « Tout comme il vous plaira; » ne trouvant de difficulté à rien.

Comme il ne dormoit point, Artagnan lui demanda si cela ne le fatigueroit point que l'on lui parlât. Il dit que non, et souvent il venoit sur mon chapitre; il lui disoit : « Je crois que Mademoiselle sera fort affligée. » Il répondoit : « J'en suis persuadé; elle m'a fort aimé, et depuis que le roi n'a plus voulu son mariage, elle m'a aimé comme un ami. Ainsi je crois qu'elle ne changera pas. Je crains qu'elle n'ait témoigné trop d'affliction; que cela n'ait déplu au roi. » Maupertuis et lui parloient de la guerre, des occasions où ils s'étoient trouvés, des campagnes du roi, d'équipages, des chevaux qu'il lui avoit vus. Il aime fort les chevaux; ainsi c'étoit un chapitre sur quoi l'amuser.

Il demandoit à Artagnan : « Connoissez-vous Mademoiselle? L'allez-vous voir? Car il me semble que les officiers du régiment des gardes y vont fort. » Artagnan disoit : « Je n'y ai guère été; mais j'y vais quelquefois. » M. de Lauzun disoit : « Je meurs de peur que l'on ne la veuille marier. Ce n'est pas que j'y songe plus; mais je ne serois pas bien aise qu'elle se mariât. » Artagnan répondit : « Mais, monsieur, ne savez-vous pas comme vous êtes avec elle? — Les gens de cette qualité-là changent. Mais, hélas! à quoi cela m'est-il bon? Je ne sais pourquoi je parle de tout cela; je n'y devrois jamais penser.

Plût à Dieu que je pusse oublier le roi et elle ! »

Artagnan me conta encore force choses qu'il disoit en parlant tout seul, qui ne signifioient rien, à ce qu'il croyoit, mais que j'entendois fort bien, et que M. de Lauzun, en les disant, avoit intention que l'on me redît, et Artagnan le servoit à souhait sans savoir ce qu'il faisoit. Il m'est venu voir souvent, et souvent je lui ai fait raconter la même chose; car on ne s'ennuie guère de telles répétitions. Les nouveautés sont fades auprès de telles redites.

J'avois oublié de dire que ma belle-mère mourut le second jour de mars de cette année-là. J'arrivai à Paris; on me dit : « Madame est bien malade ». J'envoyai savoir de ses nouvelles les deux jours que j'y fus. Le troisième, elle se fit porter dans le jardin; je la regardai par la fenêtre. Si elle m'eût demandée, je l'aurois été voir; mais comme je n'avois point de pardon à lui demander et que c'étoit moi qui avois été maltraitée par elle, j'eus peur que, si j'y allois, elle crut que c'étoit pour me réjouir de la voir en cet état. Je m'en allai à Versailles; je dis au roi qu'elle étoit fort mal et que l'on disoit qu'elle pourroit mourir la nuit; que je ne l'avois pas vue. Le lendemain matin, on me vint dire : « Madame est morte. » J'avois déjà le deuil de l'autre Madame, je n'eus rien à faire qu'à supplier le roi que je n'allasse point à Saint-Denis et que l'on lui fît les mêmes honneurs que l'on avoit faits à feu Madame. Le roi le voulut bien et ordonna tout, comme je le désirois.

Depuis que M. de Lauzun étoit arrêté, le roi n'avoit pas nommé son nom devant moi. Un jour, en soupant, on parla de cheval, il dit : « Il avoit été....., » et demeura tout court, et rougit, me regarda, puis baissa les yeux. Tout le monde le remarqua, et on jugea qu'il n'avoit osé nommer ce nom de M. de Lauzun, de peur de me faire peine.

Comme la reine se promenoit à Versailles, il vint un sauteur de corde. Je le reconnus de l'avoir vu là près de M. de Lauzun. Il en avoit deux de ce métier. Je ne sais pourquoi en soupant le roi dit à la reine : « Avez-vous vu un sauteur de corde ? » Je pris la parole et je dis : « Je l'ai vu. » Le roi me demanda : « L'avez-vous reconnu ? — Oui, sire, j'ai dit tout à l'heure à Torte que je l'avois vu à M. de Lauzun. Sire, qu'est devenu l'autre ? » Le roi me dit : « Je lui ai demandé; il n'en sait rien. » A l'occasion de ce sauteur, il nomma M. de Lauzun deux ou trois fois, et moi aussi. Tout le monde me regardoit; mais cela ne signifia rien, quoiqu'il en eût parlé d'un ton très. honnête et très-naturel.

La duchesse de La Vallière se donna un air de dévotion et tout l'hiver ensuite. On dit qu'elle se vouloit retirer. L'on disait que c'étoit aux filles de Sainte-Marie de Chaillot. Comme c'est un couvent d'une grande réforme et d'une grande réputation, cela seroit glorieux qu'elle s'y retirât. Tout d'un coup on dit : « La duchesse de La Vallière va être carmélite. » Elle fut voir la reine pour lui en donner part,

et je crois qu'elle lui parla sur des choses passées. La reine en étoit fort satisfaite.

Madame de La Vallière n'a jamais été autant de mes amies que madame de Montespan, j'oublie plus volontiers ce qui la regarde. Depuis qu'elle étoit revenue à la cour, du couvent de Chaillot, où elle n'avoit été que douze heures, elle avoit mené une vie plus retirée qu'à l'ordinaire, et tout comme une personne qui se vouloit retirer tout à fait. Elle s'habilloit plus modestement. Elle étoit fort jolie, fort aimable de sa figure. Quoiqu'elle fût d'une fort grande taille, elle dansoit bien, étoit de fort bonne grâce à cheval : l'habit lui en seyoit fort bien, les cravates font paroître plus grasse. Elle faisoit des mines fort spirituelles ; car les connoisseurs disoient qu'elle avoit peu d'esprit.

La duchesse de La Vallière demeura à la cour jusqu'à ce que l'on partit pour la Bourgogne. Le roi vint à la messe les yeux fort rouges. Monsieur dit : « Nous avons fort pleuré. » Elle prit congé de la reine le soir. Je vins si tard de Paris qu'elle ne put venir chez moi ; j'allai lui dire adieu. Je pleurai comme les autres. On en fut bientôt consolé ; on parla d'elle, de ce qu'elle avoit fait ; qu'elle avoit partagé ses pierreries, donné une bague, un bijou à plusieurs de ses amies ; à sa mère, madame de Saint-Remy, deux mille écus de pension, sa vie durant ; deux mille francs à sa sœur, mademoiselle de Saint-Remy, et à ses domestiques cent. Cela occupa quelques heures ; on en reparloit quelquefois, quand on en

recevoit des lettres. Elle paroissoit être véritablement touchée.

Le roi quitta la reine à Is-sur-Tille en Bourgogne et s'en alla assiéger Besançon, et nous demeurâmes à Dijon. Je demandai à la reine d'aller à Beaune. Il y a un couvent de Carmélites, où il y avoit une dévotion d'une bienheureuse sœur, qui est morte il y a vingt-cinq ou vingt-six ans, qui fait beaucoup de miracles. Madame la duchesse de Créqui y vint avec moi. Je couchai dans le couvent, et il y arriva une chose digne de remarque : en entrant dans le couvent, après avoir salué le saint-sacrement dans le chœur des religieuses, j'allai dans la chapelle qui est tout proche, où est enterrée la petite sœur Marguerite. On a été obligé de l'ôter du cloître, où l'on enterre les carmélites, pour la mettre là et satisfaire à la dévotion publique. Il y a une petite grille en dehors, par où l'on voit sa sépulture. Le soir j'allai à matines, et je me mis dans cette chapelle. Je m'avisai de baiser ce tombeau, qui est une grande pièce de marbre, où l'on a écrit ce que l'on a de coutume sur ces sortes de choses. Je sentis une odeur extraordinairement bonne, mais qui ne ressembloit à aucune de celles que j'ai jamais senties, moi qui les ai fort aimées et qui en ai eu de toutes les sortes. Je me rebaissai. La seconde fois j'y demeurai plus longtemps : cette odeur continua. J'avoue que cela me donna de la dévotion. Je dis à madame de Créqui : « Baissez-vous, je vous prie. » Elle se récria : « Jésus ! Mademoiselle, qu'est-ce que je sens ? —

Voilà qui est admirable; je ne me suis donc pas trompée. » J'appelai mes trois filles, qui sentirent la même chose, ainsi que mes femmes et celles de madame de Créqui. Nous étions toutes en admiration. Quand la mère prieure m'y vint quérir pour me mener à ma chambre, je le lui dis; elle s'en approcha comme nous, et nous dit qu'elle n'avoit pas encore vu pareille chose. Cela lui donna beaucoup de dévotion aussi bien qu'à nous. On eut envie de passer la nuit; mais comme le roi avoit mandé à la reine qu'elle se tînt prête et qu'il l'enverroit quérir, j'avois peur, si je passois une nuit sans dormir par le chaud qu'il faisoit, d'avoir mal à la gorge et de ne pouvoir suivre la reine. Ainsi je m'allai coucher.

Je me levai bon matin, voulant faire mes dévotions. Madame de Créqui et moi fûmes à confesse à un bon vieux père de l'Oratoire, nommé le père Parisot, qui avoit été directeur de cette sainte fille. Une novice me conta, à la récréation, qu'elle avoit senti cette même senteur un soir à matines, étant du côté de la chapelle; mais qu'elle ne l'avoit osé dire. Cette senteur dura tant que j'y fus. Toutes les religieuses et quantité de femmes de la ville qui y entrèrent s'en aperçurent aussi bien que moi. J'y aurois demeuré plus longtemps, si je n'avois point craint que la reine ne partît, ne m'y ennuyant pas; mais il fallut s'en aller, et j'appris, en arrivant près de Dijon, par un de mes gens, qui vint au-devant de moi, que la reine partoit le lendemain.

Je fus descendre chez elle ; je lui contai tout ce que j'avois vu et senti. Elle me porta bien envie ; elle avoit eu grande peine à me laisser aller par l'envie qu'elle avoit d'en faire autant ; mais elle ne voulut pas quitter M. le Dauphin. On fut coucher à un fort vilain château près d'Auxonne ; mais comme il y avoit eu des maladies contagieuses à Auxonne, on n'y voulut point aller. Je logeai dans une petite maison de village, où il n'y avoit point de fenêtres ; je me coiffai par le jour de la porte. Le lendemain la dame du château, où avoit logé la reine, m'envoya un régal, qui me fit rire, tant il étoit désassorti : c'étoit deux œufs frais dans une feuille de chou, avec des fleurs d'oranger, le tout dans une assiette en étain, par une servante très-mal vêtue. La fleur d'orange me fit grand plaisir ; j'en fis faire de la conserve.

On partit très-matin ; on passa à Auxonne, les vitres du carrosse bien fermées. A une lieue de là, on trouva le roi et Monsieur, qui étoient bien hâlés, mais fort gais, qui nous contèrent des nouvelles du siége de Dôle, qui duroit encore.

Le jour d'après le roi mena la reine à Dôle, c'est-à-dire au camp ; on n'entra pas dans la ville. La reine dîna dans une tente. La maison où étoit le roi n'étoit pas jolie, une vraie maison de paysan.

Le lendemain le roi alla à la Loie, un autre camp très-agréable, un assez grand village et au bas une prairie, où passe une rivière. A Dôle, à la Loie, on logeoit dans des maisons de paysans. Sa Majesté mangeoit dans une tente. La chambre où couchoit

la reine avoit des vitres et des planchers. Pour moi, la mienne étoit si basse qu'il avoit fallu faire des trous pour enfoncer mon lit, qui touchoit au plancher. Elle étoit fort jolie ; on avoit mis de la tapisserie partout, un tapis en bas. J'y dormis aussi bien qu'à Luxembourg. Il n'y avoit point de vitres ; mais il y avoit deux fenêtres, qui donnoient sur la place où étoit le marché. Ainsi il y avoit toujours du bruit, hors depuis une heure jusqu'à trois ; mais le bruit m'endort. S'il eût plu, on auroit été fort incommodé ; car les toits n'étoient pas bien joints. Les maisons sont couvertes de bois quasi toutes. Mes gens logeoient dans la même maison ; une partie de mes chevaux y étoit aussi. Je les entendis hennir et taper des pieds, tant j'en étois près. Nous fûmes là dix jours. La reine s'alloit promener tous les jours dans les camps ; ils étoient fort jolis. Comme c'est un pays de bois et qu'on ne l'épargnoit pas, tous les camps étoient par allées, et les tentes des cabinets. Celui des deux compagnies de mousquetaires étoit si joli, que l'on y eût été promener comme dans de jolis jardins d'auprès de Paris, tant les palissades étoient belles. Les violons, les hautbois étoient toujours au dîner et au souper du roi ; on avoit les derniers les soirs à la promenade. On s'étoit avisé de jouer les après-dînées pendant que le roi étoit au conseil et la reine à prier Dieu.

Quand le roi dit qu'il s'en iroit à Versailles, ce fut une grande joie, tout le monde aimant fort les environs de Paris. Pour moi, j'aime les voyages ; on voit

le roi souvent et je suis persuadée que ma présence a fait souvenir de M. de Lauzun ; c'est pourquoi je voudrois être toujours devant ses yeux. Après ce que je lui dis lorsqu'il rompit mon mariage, je ne puis croire qu'il ne prenne toujours mes regards pour des supplications en sa faveur.

Au retour de Bourgogne, je demeurai peu de temps à Paris ; je vins à Forges et ensuite ici. En arrivant à Paris, j'appris que M. de Lauzun avoit été à l'extrémité, et depuis cette nouvelle il n'en étoit point venu ; ce qui faisoit croire qu'il étoit mieux, puisque l'on ne mandoit point sa mort. On peut juger l'état où j'étois. On dit qu'il avoit reçu ses sacrements avec beaucoup de dévotion et supporté son mal avec beaucoup de patience, aussi bien que sa prison contre ce que l'on auroit cru, lui qui est assez impatient naturellement. On conta dans ce temps-là que l'on lui avoit donné quelques livres à lire, qui étoient dédiés au roi, et que par l'épître, où on parloit des conquêtes de Sa Majesté, il avoit vu que l'on avoit la guerre ; que cela l'avoit fort affligé.

L'hiver se passa à l'ordinaire; il y eut des opéras où j'allois par bienséance et pour faire connoître au roi que je surmontois tout pour lui plaire. La maladie de M. de Lauzun me fut une occasion de lui écrire, connoissant bien que, si je lui parlois, je ne lui pourrois rien dire et que les larmes n'expliqueroient pas si bien ce que je lui voulois faire savoir que ma lettre. Elle étoit la plus courte que je pus, et je crois qu'elle en disoit pourtant assez. Je la lui

donnai un soir. Il me demanda de qui c'étoit, en voyant une lettre. Je lui dis : « Sire, c'est un billet qui expliquera à Votre Majesté ce que je n'aurois pas le temps de lui dire. » Il la prit et me fit fort bonne chère, quand je revins.

Un jour, l'on me dit qu'il étoit venu des nouvelles de Pignerol; que M. de Lauzun s'étoit pensé sauver. Cette nouvelle me troubla, comme on peut penser. Tout le monde ne parla d'autre chose. On me regardoit. J'appris que le roi avoit écouté la relation que l'on lui en avoit faite, assez humainement. L'on conta qu'il y avoit trois ans depuis qu'il travailloit à faire un trou et qu'il avoit fait une corde avec du linge la mieux faite du monde par où il étoit descendu la nuit à un endroit où c'étoit un miracle qu'il ne se fût pas cassé le cou. Il commençoit à faire un peu de jour. Il vit une porte ouverte; il entra; c'étoit un bûcher, où une servante venoit quérir du bois. Il lui promit de l'argent pour le sauver. Elle lui répondit : « Je suis accordée à un soldat; s'il veut que je vous sauve et se sauver avec vous, je le ferai. » Il lui promit comme on peut croire bien des choses; elle s'en alla. Il ne savoit par où passer, ne connoissant pas les êtres de Pignerol, n'y ayant jamais été. Ce soldat l'alla dire à un officier, qui le vint trouver. Il fit ce qu'il put pour le gagner. Saint-Mars vint; on le remena en prison. On trouva sur sa table une lettre qu'il écrivoit au roi et une à M. de Louvois. Dangeau, qui n'est point son ami particulier, se trouva chez madame de Montespan où on jouoit,

lorsqu'elle fut lue (je crois que le roi l'avoit vue encore devant) ; il dit que jamais il n'a vu une lettre si tendre, si respectueuse pour le roi et de si bon sens. Il lui disoit, à ce que j'ai ouï dire, que, depuis qu'il avoit su qu'il y avoit de la guerre, il n'avoit fait que travailler pour pouvoir l'y aller servir, que s'il étoit assez heureux pour se sauver, il iroit attendre ses ordres chez quelqu'un de ses alliés. Tout rouloit là-dessus.

Je faisois toujours ma cour avec soin, et quand je trouvois quelque occasion de parler de M. de Lauzun devant le roi, ou de dire quelque chose qui l'en pouvoit faire souvenir, j'étois ravie.

M. Fouquet étoit à Pignerol : ils se voyoient et mangeoient souvent ensemble; même il y eut un temps qu'ils voyoient madame Fouquet, qui avoit eu permission d'aller voir son mari, et mademoiselle Fouquet, sa fille. Madame de Saint-Mars alloit chez madame Fouquet, jouoit avec eux. Il y eut plusieurs démêlés entre eux ; les officiers de la garnison les voyoient : ils avoient assez de liberté. Je ne sais plus si c'étoit devant ou après qu'il voulut se sauver. Il se fit force contes, dits et redits sur des galanteries qui les brouillèrent, M. Fouquet et lui. Les officiers étoient curieux de raconter ces belles intrigues. Comme toutes ces histoires ne lui étoient pas avantageuses, on prenoit un grand soin de me les cacher ; aussi ne les ai-je sues que depuis. Barail eut permission d'y aller; il y resta huit jours ; les premiers, Saint-Mars étoit toujours en tiers. Enfin M. de Lau-

zun trouva une invention de mettre une lettre dans un morceau d'étoffe que l'on met devant les cheminées, et Barail lui fit réponse; après quoi il fut fort gai, et Saint-Mars lui disoit : « Voilà comme il faut être ; » et il trouva moyen d'entretenir Barail d'une manière qui lui fit entendre tout ce qu'il voulut, sans que Saint-Mars s'en aperçût, et il disoit à Barail : « Vous voyez bien que sa prison lui a changé l'esprit; car il dit mille choses que l'on n'entend point. » Vous jugez bien qu'il lui parloit fort de moi, et que Barail n'oublia rien de tout ce qu'il me falloit dire pour m'engager plus que jamais à être dans ses intérêts. M. de Lauzun se plaignoit d'avoir un bras dont il ne s'aidoit point, et demandoit que l'on lui envoyât un chirurgien. Madame de Nogent fit force allées et venues pour l'obtenir; Barail y alloit aussi. Tant qu'il n'y eut que madame de Nogent, elle n'obtint rien; enfin les assiduités de Barail à se montrer devant le roi firent que l'on lui permit d'y mener un chirurgien, et ce fut la cause de son voyage. Le chirurgien dit qu'il ne pouvoit guérir qu'il ne prît des eaux de Bourbon.

Toutes les affaires de M. de Lauzun font que j'oublie de mettre les choses dans les temps où elles sont arrivées. La reine avoit toujours dans la tête que l'on la méprisoit, et cela faisoit qu'elle étoit jalouse de tout le monde et de toute chose. Quand on dînoit, elle ne vouloit pas que l'on mangeât; elle disoit toujours : « On mangera tout; l'on ne me laissera rien; » et le roi s'en moquoit. Au voyage

que je fis avec elle, où nous demeurâmes longtemps à Arras, et celui où l'on fit un long séjour à Tournay, je mangeois souvent chez moi, parce que quand le roi n'y étoit pas, elle ne mangeoit que des mets à l'espagnole; des mets que l'on lui faisoit chez la Molina, une femme de chambre qu'elle avoit amenée d'Espagne, qui avoit été à la reine, sa mère, qu'elle aimoit beaucoup, et qui avoit une grande autorité sur elle.

Puisque l'occasion s'est présentée d'en parler, je dirai qu'elle se donnoit de grands airs de gouverner; tout le monde lui faisoit la cour; ma sœur de Guise lui baisoit les mains, et l'on dit qu'elle l'appeloit *maman*, et lui faisoit mille présents; et toutes les femmes lui en faisoient aussi pour être bien traitées de la reine. Pour moi, je ne lui faisois ni présents, ni la cour; je ne l'ai jamais faite qu'à mes maîtres; je n'ai pas le vol pour le subalterne. Cela n'est pas bon en bien des occasions, mais Dieu m'a fait naître dans une grande élévation : il y a proportionné mes sentiments, et on ne m'en a jamais vu de bas, Dieu merci. Les dames se pressoient, à la collation de la reine, à attraper quelque petit morceau des mets à l'espagnole, pour louer ce qui venoit de chez la Molina, qui étoit souvent assez mauvais; et c'étoit ce qui faisoit que, quand le roi n'y étoit pas, je n'allois guère manger chez la reine, et qu'elle me le reprochoit : « Est-ce que vous ne trouvez rien de bon chez moi ? » Je lui répondois : « Madame, j'aime les mets à la françoise. » Elle grondoit les gens qui

ne la traitoient pas bien. Villacerf, son premier maître d'hôtel, me demandoit quand j'y allois, afin que l'on prît soin que les choses fussent bien apprêtées; car quand il n'y avoit que la reine, comme elle ne mangeoit que ce qui venoit de la Molina, il ne s'appliquoit pas beaucoup. Il le faisoit avec plaisir; car j'étois fort aimée chez la reine; je ne me plaignois jamais de rien. Madame de Guise n'étoit pas de même : elle brouilloit; trouvoit tout mauvais, et faisoit gronder la reine, la mettoit en méchante humeur.

Ce grand goût pour tout ce qui venoit de chez la Molina me fait souvenir d'un jour à Compiègne que la reine avoit été indisposée : elle prit médecine; et comme il faisoit fort chaud, elle la voulut prendre le soir à huit heures; elle la prenoit d'une manière un peu extraordinaire : c'étoit dans du jus de pruneaux et à cuillerée; madame de Bade les lui mettoit dans la bouche. Quand le temps fut venu où l'on prend un bouillon, on lui en apporta un qui avoit la meilleure mine du monde; la reine dit qu'il lui faisoit mal au cœur, et qu'il ne valoit rien : l'officier qui l'avoit porté étoit au désespoir, et Villacerf aussi. Nous en goûtâmes toutes; il étoit fort bon; enfin elle n'en voulut point, et il fallut aller chez la Molina en quérir un; on trouva un vieux bouillon du matin. Car les oilles[1] de la reine étoient faites ainsi; on lui

1. Mot espagnol qui a passé dans notre langue et qui désigne une espèce de potage.

en apportoit à dîner; on en réchauffoit pour la collation, et la Molina en mangeoit tout le jour. Ce bouillon étoit noir, sentoit le roui, et par sa qualité n'étoit guère propre pour un jour de médecine, étant fait avec du poivre long et toutes sortes d'épiceries, des choux et des navets. En Espagne, ce mets dure quelquefois huit jours. La bonne Molina se donnoit de grandes libertés à parler : elle décidoit sur tout; dans les commencements, on croyoit qu'elle se corrigeroit; mais à la fin le roi s'en lassa; elle chagrinoit la reine contre tout le monde, et même contre le roi : ainsi on la renvoya en Espagne, accablée de biens et de présents. On a su que, depuis qu'elle y est, elle peste autant contre l'Espagne qu'elle faisoit contre la France, quand elle y étoit. C'étoit la plus laide créature que l'on ait jamais vue. La reine avoit aussi amené une naine, qui étoit une monstrueuse créature; car de ces monstres-là (car tous les nains le sont), il y en a quelquefois de jolis; j'en ai eu plusieurs qui l'étoient fort. La bonne Molina donc ne m'épargna pas à l'affaire de M. de Lauzun; elle dit : « Si en Espagne un sujet avoit osé prétendre à la fille du roi, on lui auroit coupé le cou; le roi en devroit user ainsi. » Le roi trouva fort mauvais son insolence, et l'on vit bien qu'elle étoit fort mal instruite des coutumes de son pays, où l'on fait bien plus de cas des grands du royaume que des princes étrangers.

La reine avoit amené avec elle une petite fille qui n'avoit que quinze ou seize ans, qu'elle appeloit Phi-

lippa. Elle demeuroit avec la Molina; elle n'étoit pas belle; mais elle avoit beaucoup d'esprit et de vivacité, comme ont toutes celles de sa nation; sa faveur crut comme elle. La reine la maria à son portemanteau, nommé de Visé, de sorte qu'elle porta ce nom; mais la reine l'appeloit toujours Philippa. C'étoit une enfant que l'on avoit trouvée dans le palais, que le roi son père avoit fait nourrir toujours avec soin. Depuis le départ de la Molina, elle fit faire l'oille chez elle, et le chocolat de la reine, qui ne vouloit point que l'on sût qu'elle en prenoit; elle en prenoit en cachette, et personne ne l'ignoroit.

J'allois tous les jours chez madame de Montespan et elle me paroissoit attendrie pour M. de Lauzun. Je crois qu'elle vouloit me faire venir au point où je suis venue; elle me disoit souvent : « Mais songez ce que vous pourriez faire d'agréable au roi, pour vous accorder ce qui vous tient tant au cœur. » Elle jetoit de temps en temps des propos de cette nature, qui me firent aviser qu'ils pensoient à mon bien. Je me souviens que Pertuis, qui étoit fort des amis de M. de Lauzun, m'avoit dit une fois : « Mais si vous leur faisiez espérer de faire M. du Maine votre héritier ! » Je l'avois dit à Barail; mais comme c'est un garçon fort considéré, il ne me répondit rien sur un chapitre si délicat.

M. du Maine avoit un beau visage et beaucoup d'esprit; mais comme il avoit eu des convulsions des dents qui l'avoient rendu boiteux, il avoit une jambe plus foible que l'autre : la douleur que l'on avoit de

le voir si bien fait d'ailleurs avoit fait chercher tout ce qui pouvoit remédier à ce défaut. Madame de Maintenon l'avoit mené en Hollande pour le faire voir à un homme que l'on disoit avoir des secrets qui redressoient les boiteux; mais comme il n'y a que Dieu qui fasse des miracles, il n'en fit point et augmenta son mal. Ainsi il est demeuré fort boiteux, après lui avoir fait des maux extrêmes. Enfin je me résolus de le faire mon héritier, pourvu que le roi voulût faire venir M. de Lauzun et consentir que je l'épousasse. Je fus quelques jours à dire à madame de Montespan : « Il me passe tant de choses dans la tête dont je voudrois vous entretenir; mais il faudroit que j'en eusse le temps; on nous trouble toujours. » Elle me pressoit un jour; l'autre ne me disoit rien. Comme elle étoit beaucoup plus habile que moi, et que la passion qu'elle avoit de venir à ses fins pour M. du Maine n'étoit pas si violente que celle qui me faisoit agir, elle raisonnoit plus de sang-froid que moi, et elle prenoit bien plus de mesures pour aller à ses fins. Enfin je dis un jour à Barail de le lui proposer de ma part; il le fit, et elle le reçut comme vous pouvez juger.

Le lendemain j'y fus; elle me remercia et me dit qu'elle croyoit que cela plairoit au roi, et que je voulois faire une si grande chose pour M. du Maine, que le roi aimoit tendrement, qu'elle ne pouvoit douter qu'après cela il ne fît tout ce que je voudrois.

Le jour d'après, elle me dit que le roi s'étoit mal-

heureusement engagé à ne consentir jamais à mon mariage, que c'étoit les ennemis de M. de Lauzun, qui croyoient par là lui avoir lié les mains; mais que les conjectures des temps changent les choses; enfin, après avoir parlé plusieurs jours de l'affaire, madame de Montespan me dit : « Vous voulez que M. de Lauzun sorte et vous faites des propositions pour cela, au coin de mon feu, sans que j'en parle au roi. Il ne devinera pas : il lui faut parler. » Je la priai de le faire; elle me dit : « Il faut témoigner au roi la vue que vous avez pour M. du Maine. »

Je consentis qu'elle en parlât au roi; et nous resolûmes que le lendemain, quand il viendroit chez la reine, il me mèneroit dans les petits cabinets. Ce qu'il me fit et me dit : « Madame de Montespan m'apprit hier au soir la bonne volonté que vous avez pour le duc du Maine; j'en suis touché comme je dois, voyant que c'est par amitié pour moi que vous le faites; car il n'est qu'un enfant qui ne mérite rien. J'espère qu'il sera un jour honnête homme, et qu'il se rendra digne de l'honneur que vous lui voulez faire. » Madame de Montespan fut ravie que j'eusse fait ce pas, et elle ne songeoit qu'à m'en faire faire un plus grand; elle me flattoit et je n'avois de plaisir qu'à être avec elle. Car quoiqu'elle soit de la plus charmante conversation qu'il se puisse, cela augmentoit tous les jours par les soins qu'elle avoit de me plaire.

Madame de Montespan proposa à Barail que je fisse une donation de Dombes et du comté d'Eu. Il m'en

parla; elle m'en parla ensuite. Je lui dis que ce seroit par mon testament que je donnerois; mais que je me portois trop bien pour vouloir songer davantage à la mort. Elle dit que le roi le vouloit. M. Colbert entra dans l'affaire. Elle ne me disoit que des douceurs; mais à Barail, elle lui disoit : « On ne se moque pas du roi; quand l'on a promis, il faut tenir. » Je lui disois : « Mais je veux la liberté de M. de Lauzun, et si, après que j'aurai donné, on me trompe et que l'on ne le fasse pas sortir. » Toutes ces conversations me donnoient beaucoup d'inquiétude et me faisoient passer de méchantes nuits.

Après bien des allées, des venues, on dit un jour à Barail que, si je n'exécutois ce que j'avois promis, on le mettroit à la Bastille. Cela m'alarma fort. Enfin je consentis à ce qu'ils voudroient, et je fis une donation à M. du Maine de la souveraineté de Dombes.

Après que tout fut signé, M. Colbert l'alla dire au roi. Je demeurai chez madame de Montespan : il n'y avoit que Barail et moi. Elle me dit, après mille remercîments : « Je ne puis m'empêcher de vous dire que vous allez être la plus heureuse personne du monde. Songez qu'étant la cousine germaine du roi, et plus, car il vous a toujours aimée et considérée comme sa sœur, ceci va augmenter l'amitié et la confiance, vous lier étroitement; il ne songera qu'à vous donner des marques de sa reconnoissance, qu'à vous faire tous les plaisirs qu'il pourra imaginer. Pour moi, outre mon intérêt, je me sens une joie sensible de tout ceci. » J'écoutois tout cela avec

plaisir, et cet encens me montoit fort à la tête, et j'en étois bien remplie. Dès que je fus à ma chambre, je laissai tomber mon miroir, qui étoit une grosse glace de cristal de roche fort épais. Je dis à Barail : « Je meurs de peur que ce soit un augure que je me repentirai de ce que je viens de faire. » Il se moqua fort de moi.

Je m'impatientois quelquefois de la longueur du temps que l'on mettoit à faire sortir M. de Lauzun; je n'en parlois point au roi; mais il me sembloit que ce que j'avois fait étoit une sollicitation continuelle, et que toutes les fois qu'il voyoit M. du Maine sa présence le devoit faire souvenir de ce qu'il avoit à faire.

Un jour que je ne songeois à rien, madame de Montespan envoya, comme j'étois à table, me dire qu'il faisoit beau promener; si j'y voulois aller. Je lui mandai que non. Elle renvoya me prier de passer par sa chambre; qu'elle avoit quelque chose à me dire. Je lui mandai que j'y passerois. Le roi demanda ce que c'étoit; je lui dis. Il me dit : « Allez-y, puisqu'elle a à parler à vous. » Le cœur me battit, et je jugeai bien que cela regardoit M. de Lauzun. En entrant, madame de Montespan me dit : « Vous n'aviez guère hâte de venir, et j'en avois beaucoup que vous vinssiez. Le roi m'a dit de vous dire qu'il feroit sortir M. de Lauzun de Pignerol pour aller à Bourbon. » Je répondis : « Quoi! il ne reviendra pas droit ici, après tout ce que j'ai fait? » Elle répondit : « Je n'en sais pas assez; il vous laisse le choix de qui il vous

plaira qui le garde; car il veut que cela ait encore un air de prison. » Je pleurai, et elle disoit : « Vous êtes bien difficile à contenter; quand vous avez une chose, vous en voulez une autre. »

Barail vint; nous nous en allâmes promener au Val, qui est un jardin au bout du parc de Saint-Germain. Quand nous fûmes là, elle me dit : « Le roi m'a dit de vous dire qu'il ne veut pas que vous songiez jamais à épouser M. de Lauzun. » Sur cela je me mis à pleurer et à dire beaucoup de choses sur ce que je n'avois fait les donations et les propositions de les faire qu'à cette condition. Madame de Montespan dit : « Je ne vous ai jamais rien promis. » Elle avoit son compte; ainsi elle souffrit sans rien dire tout ce que je pus dire.

Le soir, comme le roi vint souper, je le remerciai très humblement de m'avoir accordé la liberté de M. de Lauzun; mais que la grâce ne seroit pas entière tant qu'il n'auroit pas l'honneur de le voir et d'être auprès de lui : ce qu'il souhaitoit par-dessus toute chose, sa liberté ne lui étant rien sans cela. M. de Louvois envoya dès le matin chercher Barail, pour lui dire que le roi lui venoit de donner ordre de mander à Saint-Mars de mener M. de Lauzun à Bourbon, où il avoit besoin d'aller pour sa santé, et qu'il pouvoit y aller s'il vouloit; que le roi le trouvoit bon.

M. de Nevers, qui étoit à Bourbon avec M. de Vivonne, qui étoient ses anciens amis, lui envoyèrent faire un compliment, qu'ils l'iroient voir; il les pria

de n'y pas aller; et madame la maréchale d'Humières y fut, qui n'étoit point son amie particulière : il ne bougea de chez elle, me mandant toujours qu'il ne voyoit personne. Quand elle revint, elle me vint voir à Choisy où j'étois; elle dîna avec moi, y fut toute la journée, ne parlant que de tout ce qu'elle avoit fait à Bourbon, de la bonne compagnie qui y étoit; n'osa nommer M. de Lauzun; mais elle parla fort de M. de Nogent; qu'elles dînoient les unes chez les autres avec leur compagnie. A tout cela je ne disois rien, et elle s'en alla sans que je lui fisse aucune question. Elle ne garda pas le même silence à son égard chez M. de Louvois : elle y conta en dînant que M. de Lauzun étoit dans la plus grande santé du monde; qu'il n'avoit point pris d'eaux; qu'il disoit que sa poitrine étoit plus malade que son bras; mais que l'on savoit bien qu'il n'avoit fait le malade que pour sortir de Pignerol; qu'il étoit gai et tenoit des discours qui faisoient connoître qu'il espéroit de rentrer dans sa charge et de venir servir son quartier. On peut juger si ces discours me plaisoient.

Comme la saison de Bourbon fut passée, il fallut qu'il allât en quelque lieu pour y pouvoir retourner l'autre. On l'envoya dans la citadelle de Châlon-sur-Saône.

On me pressoit toujours fort de parler au roi pour son retour à la cour; et quand je retournois, j'en faisois de grandes instances à M. Colbert. Enfin le roi consentit qu'il reviendroit à Paris. Il revint et prit ses habitudes chez moi.

Il se plaignoit toujours de ses maux; qu'il se mouroit; il se portoit pourtant à merveille. La semaine sainte arriva; je vins de Saint-Germain à Paris; madame de Montespan y vint aussi; je m'en devois retourner le mercredi, et elle aussi. M. de Lauzun vint comme je sortois de la messe et me dit : « Je viens de chez madame de Montespan; elle s'en retournera avec vous aujourd'hui : elle va venir dîner ici. » Elle arriva un moment après. En entrant elle dit : « Il faut aller à ténèbres aux Minimes de Chaillot, et on se promènera s'il fait beau. » J'en convins. Elle se tourna vers M. de Lauzun : « Vous y viendrez conduire Mademoiselle. » On causa un peu après dîner. Elle étoit de fort belle humeur, et M. de Lauzun aussi.

Nous fîmes notre voyage : on trouva ténèbres commencées. Tout d'un coup il prit des vapeurs à madame de Montespan; elle sortit pour aller au jardin. Les Minimes lui dirent qu'elle n'y pouvoit pas entrer sans moi, et M. de Lauzun me vint quérir. Nous nous y promenâmes bien deux heures par un froid enragé; mais madame de Montespan disoit toujours que l'on arriveroit de trop bonne heure à Saint-Germain. M. de Lauzun se plaignoit qu'il en mourroit. La conversation roula sur beaucoup de choses; enfin il se mit en colère et dit qu'il étoit le plus malheureux homme du monde que je me fusse mêlée de ses affaires, et que, s'il étoit sorti sans moi, comme il étoit sur le point de faire, il auroit encore sa charge, et qu'il sortoit comme un misérable.

Madame de Montespan lui dit : « Que voulez-vous dire et quelle humeur vous prend ? Vous ne seriez jamais sorti sans Mademoiselle et on n'auroit point songé à vous sans elle. » Elle se fâcha contre lui, et moi aussi. Tout d'un coup elle se mit à rire, et se tourna de mon côté disant : « Quand les gens ont été longtemps en prison, ils croient ce qu'ils ont rêvé ; il faut pardonner à M. de Lauzun ses rêveries d'ici à quelque temps, et il reviendra dans son bon sens ; mais s'il veut suivre son humeur que je connois et que vous ne connoissez pas (car si vous l'aviez connu, vous n'auriez pas fait tout ce que vous avez fait), en ce cas il ne lui faut pas pardonner. »

Nous nous séparâmes ; il revint le lendemain doux, un air et un discours flatteur ; et c'étoit de deux jours l'un, des accès de respect, de reconnoissance qui le faisoient agir ; les autres, d'un ingrat furieux. En tout son procédé, il paroissoit fort intéressé ; ce que je ne croyois pas, ni personne de ceux qui le connoissoient avant sa prison ; car il paroissoit tout jeter par les fenêtres, et en bien des occasions il en usoit ainsi. Mais ses manières extraordinaires et cachées faisoient qu'il ne se faisoit paroître que dans les beaux jours, et que l'on ne connaissoit que les bons moments : il connoissoit son humeur et la savoit cacher ; mais sa prison, au lieu de l'avoir corrigé, l'avoit fait si abandonné à lui-même, qu'il n'en étoit plus le maître.

Un jour il chanta pouille à Rollinde, au coin de

son feu, devant Montaigu et La Hillière, de quoi il ne m'avoit pas empêchée d'acheter Choisy et d'y faire de la dépense, et qu'il auroit trouvé tout cet argent, qu'il m'auroit bien fait lui donner. Ces messieurs-là furent tout étourdis. Rollinde lui dit : « Vous m'avez donné à Mademoiselle comme honnête homme, et j'aurois été un fripon si j'avois eu d'autres égards que de la servir à sa mode, et de m'être voulu ingérer de lui donner des conseils qui s'opposassent à sa satisfaction. » Ensuite il lui demanda : « Où est l'argent de la chaîne de perles, dont madame de Nogent m'a dit qu'elle l'avoit vendue quarante mille écus? » Il lui dit : « Vous pouvez, monsieur, lui demander; elle fait ce qu'il lui plaît de son argent. » Il me demanda, le jour qu'il vit mes pierreries, s'il ne m'avoit pas vu autrefois une chaîne de perles. Je lui dis que oui; mais que je l'avois vendue pour bâtir Choisy. Il me dit un jour que j'y étois en me promenant : « Voilà un bâtiment bien inutile; il ne falloit là qu'une petite maison à venir manger une fricassée de poulets et point pour y coucher. Toutes ces terrasses coûtent des sommes immenses : à quoi cela est-il bon? » Quelqu'un lui dit que ce n'étoit pas trop beau pour moi. Il se mit à jurer qu'il étoit bien aisé à ceux, à qui cela ne coûtoit rien, d'en parler. Je lui dis que je n'avois rien fait que par l'avis de M. Colbert. Il dit : « Vous le payera-t-il? Pour moi, j'ai sujet de trouver à redire; vous auriez mieux employé cet argent en me le donnant. » Je lui répondis doucement : « Je vous en ai assez donné et fait

donner pour que vous soyiez encore content, et j'en ai assez donné aussi pour racheter votre mauvaise conduite. » Il alloit jouer partout, jouoit un fort gros jeu. Quand il perdoit, il étoit au désespoir; il venoit chez moi grondant.

Un jour je faisois mettre des pierreries en œuvre : on avoit besoin de deux diamants pareils. Rollinde dit : « Cela pourroit être fait avec un ou deux de ceux de M. de Lauzun; on les remettra : il y en a comme il faut. » Je ne voulois point; Barail m'en pressa : ils étoient ordinaires et ne servoient de rien. Quand il revint, je dis à Rollinde : « Je lui veux donner quatre diamants pour lui servir de boutons à ses manchettes. Ils seront fort beaux, de mille pistoles les quatre. » Rollinde le lui dit, et lui en porta à choisir; il en prit, les mit à ses manchettes et les montra à des dames qui jouoient avec moi. Le lendemain il dit : « Tout le monde les a trouvés vilains, et qu'ils ne valoient pas ce prix-là. » Rollinde lui dit : « Il vaut mieux, monsieur, que vous preniez les mille pistoles, et vous en achèterez à votre fantaisie. » Il lui dit : « J'en ai trouvé de beaux; mais il faudroit encore deux cents pistoles. » Je ne les voulus pas donner. Il prit l'argent, et huit jours après, comme on parloit en jouant de pierreries, il dit à madame de Palaiseau, qui étoit auprès de lui : « J'ai vendu mes diamants, que Mademoiselle m'avoit donnés, pour vivre; car je n'avois pas un sou. » On n'a jamais entendu parler de pareilles choses : c'étoit tous les jours des farces, dont tout le monde se mo-

quoit. Il alloit dans un carrosse de louage, n'en voulant point avoir qu'il ne fût duc et qu'il ne pût mettre le manteau ducal à ses armes. Il est vrai que l'on m'avoit promis qu'il le seroit; mais ces manières-là n'avançoient rien, et l'on se moquoit de lui. Je sus que madame Fouquet lui avoit défendu d'aller chez elle et qu'il lui fit dire qu'il épouseroit sa fille dès qu'il seroit duc; mais que jusque-là il ne vouloit pas se marier. Madame Fouquet ne donna pas dans ce panneau-là: elle voulut mettre sa fille en religion; mais elle ne voulut pas aller en celle que sa mère voulut; elle alla à l'Abbaye-aux-Bois, où il y avoit toutes sortes de gens. C'étoit une vieille madame de Lannoy, qui avoit bonne opinion de tout le monde[1]. M. de Lauzun n'en bougeoit.

La cour fit un voyage à Compiègne et ensuite en Allemagne; je n'y allai point; je demeurai à Choisy. Ces voyages de la cour avoient donné beaucoup de chagrin à M. de Lauzun et m'attiroient de grands reproches tous les jours, au lieu de remerciements; car il ne devoit jamais parler à moi sans m'en faire. Il me dit un jour que tout le monde s'étonnoit de la manière dont je le traitois; le peu de cas que je faisois de lui; que l'on disoit qu'il devroit tout faire chez moi, comme le chevalier de Lorraine tout chez Monsieur; qu'il me feroit mieux servir que je n'étois; que mon équipage seroit plus propre, plus magni-

1. Le sens de la phrase est *la supérieure étoit une vieille dame de Lannoy*, etc.

fique ; que je ne devrois pas prendre qui que ce fût que de sa main ; quand j'aurois affaire d'argent, lui en demander ; qu'il feroit mieux rendre compte à mon trésorier que mes gens ne faisoient. Je lui répondis à cela : « Je crois que vous riez ; on se moqueroit bien de moi, et vous avez tant blâmé Monsieur de se laisser gouverner : voudriez-vous que je donnasse dans la même faute ? J'aurois bien affaire, quand je voudrois de l'argent, de vous en envoyer demander. »

Une autre fois il me dit que l'on trouvoit à redire de le voir loger chez Rollinde, sans savoir où donner de la tête ; qu'il auroit cru que j'aurois songé, dès qu'il a été sorti de prison, à lui faire meubler un logis, faire un équipage et qu'il n'a rien trouvé ; que c' st ce qui l'a obligé d'acheter une maison dans l[illegible] Notre-Dame, pour n'être pas comme un gueux ; mais que, si je faisois bien, j'ôterois mes pages et de mes gens qui sont au logis de madame de Choisy ; que je lui ferois faire un bel appartement bien meublé et qu'il y viendroit quelquefois loger ; que je lui ferois servir une table et qu'il pourroit y mener de ses amis manger ; que cela auroit un bon air, et que je devrois avoir aussi un carrosse à six chevaux, qui ne fût que pour lui, quand il logeroit dans cet appartement.

Ces discours ne se faisoient pas en même jour ; il les partageoit tantôt en reproches et en grondant, tantôt en demandant gracieusement ; jamais un quart d'heure de même manière.

La cour étoit revenue, on ne parloit que de plaisirs dans toutes les lettres. Un jour que j'avois pris médecine pour finir mes eaux, M. de Lauzun étoit à la chasse; j'avois reçu les lettres de l'ordinaire, qui ne parloient point de la reine. J'entrai dans le cabinet où je suis; il faisoit chaud; je n'avois pas fermé la porte; j'entendis quelqu'un derrière moi : je vis un page que j'avois laissé à Paris; je lui demandai : « Qu'est-ce que c'est? » Il me dit : « M. de Jarnac m'envoie vous dire que la reine est morte. » Je pris mes lettres sans les ouvrir, et revins dans un salon, où tout le monde étoit étonné, en pleurant. J'envoyai chercher M. de Lauzun : on le trouva qui revenoit; je courus au-devant de lui, au haut du degré; car on étoit si troublé que l'on ne savoit ce que l'on faisoit. Je lui dis : « Ah! monsieur, que dites-vous de la nouvelle? » Il me répondit : « Je n'en sais point. » Je la lui dis. Il me répondit : « Il faudroit faire mettre en prison les gens qui sont assez hardis pour dire de telles faussetés; ose-t-on prononcer de telles choses de la reine? » Il fut une heure à parler sur ce ton-là; ce qui nous surprit fort.

A la fin on lui montra les lettres, et il convint que les reines sont mortelles comme les autres. Quand le valet de pied que j'avois envoyé l'aborda pour lui dire cette nouvelle, il lui dit : « Je ne sais à quoi il tient que je ne te donne de mon épée au travers du corps. » Ce pauvre garçon fut fort effrayé, et moi bien étonnée de ce discours. Tout le soir se passa en lamentations; ma médecine me demeura dans le

corps, et je partis le lendemain. Je croyois aller en deux jours ; mais la médecine m'empêcha de dormir au premier gîte ; et comme la première nuit que j'avois appris cette nouvelle je n'avois pas dormi, je ne fus qu'en quatre jours à Paris. M. de Lauzun alla devant ; je le trouvai, en arrivant, avec le deuil ; on ne parloit que de la mort de la reine.

Je fus le lendemain à Fontainebleau ; j'allai descendre chez madame de Montespan, qui étoit à la promenade avec Monsieur. Ils revinrent ; Monsieur ne voulut pas que je misse ma mante, parce qu'elle sentoit bon. Monsieur me conta la mort de la reine, et en badinant il tira une boîte de ses senteurs d'Allemagne, et me dit : « Sentez; je l'ai tenue deux heures sous le nez de la reine, comme elle se mouroit. » Je ne la voulus pas sentir. Madame de Montespan disoit : « Voilà des récits de gens bien affligés. » Il me conta tout ce que l'on faisoit ; car il est toujours fort occupé des cérémonies. Je montai en haut ; je fus dans le cabinet du roi, qui me parut fort triste ; puis on soupa. Il y avoit huit jours qu'elle étoit morte. Je fus quelques jours à Fontainebleau ; puis je me fus reposer à Choisy, ne faisant que quitter mes eaux. Cela me dispensa de lui aller donner de l'eau bénite en cérémonie avec Madame, et d'accompagner son corps, qui fut une longue cérémonie, à ce que j'ai appris. Les mousquetaires chassèrent en le menant dans la plaine de Saint-Denis, et on rit beaucoup dans les carrosses. Madame de Montespan vint à Choisy en s'en retournant à Fontainebleau,

qui en étoit fort scandalisée; elle lui avoit rendu tous les devoirs dans la maladie, à merveille. Comme c'est une femme d'esprit, elle fait bien ce qu'il faut faire.

Après m'être un peu reposée, je retournai à Fontainebleau. Quand le temps du service fut venu, je me rendis à Paris le jour que Monseigneur et Madame s'y devoient rendre. Nous fûmes à Saint-Denis ensemble. En entrant dans l'église de Saint-Denis, Madame et moi, nous nous mîmes fort à pleurer de voir les officiers de la reine qui pleuroient beaucoup; et cela continua tout le service, en voyant cette chapelle ardente au milieu du chœur, qui est un terrible spectacle pour nous, qui étions tous les jours du monde avec elle. Les réflexions que l'on fait à Saint-Denis sont toujours fort tristes : c'est dans un lieu où l'on a tous ses parents et où l'on songe que l'on sera et où l'on voit enterrer des gens avec qui on étoit toujours; et j'aimois cette pauvre femme; je n'ai à me reprocher que de ne l'avoir pas assez ménagée; car si j'avois voulu, j'aurois été sa favorite; mais j'ai toujours fort négligé de gouverner personne, ne me pouvant contraindre pour rien que pour mes grandes affaires, à quoi je ne manque pas, ayant l'humeur libertine.

Je fus à Paris un jour, sans que M. de Lauzun me vînt voir. Je fus à Saint-Joseph; en arrivant, je trouvai madame de Montespan dans la rue, qui partoit; nous nous fîmes un adieu assez froid. Le roi étoit resté pour quelques jours à Paris.

M. de Lauzun me vint voir; j'allai à lui avec un

air riant et lui dis : « Il faut que vous alliez à Lauzun ou à Saint-Fargeau ; car n'allant point avec le roi, cela seroit ridicule que vous demeurassiez à Paris, et je serois fort fâchée que l'on crût que c'est moi qui suis cause que vous y demeurez. » Il me dit : « Je m'en vais et je vous dis adieu pour ne vous voir de ma vie. » Je lui répondis : « Elle auroit été bien heureuse, si je ne vous avois jamais vu ; mais il vaut mieux tard que jamais. — Vous avez ruiné ma fortune, me répliqua-t-il ; vous m'avez coupé la gorge ; vous êtes cause que je ne vais point avec le roi ; vous l'en avez prié. — Oh ! pour celui-là, cela est faux ; il peut dire lui-même ce qui en est. » Il s'emporta beaucoup, et moi je demeurai dans un grand sang-froid. Je lui dis : « Adieu donc » ; et j'entrai dans ma petite chambre. J'y fus quelque temps ; je rentrai ; je le trouvai encore. Les dames qui étoient là me dirent : « Ne voulez-vous donc pas jouer ? » J'allai à lui, lui disant : « C'est trop ; tenez votre résolution ; allez-vous-en. » Il se retira et fut chez Monsieur lui dire que je l'avois chassé comme un coquin, et se plaignit fort de moi. Quand j'eus conté à Monsieur comme la chose s'étoit passée, il trouva qu'il avoit beaucoup de torts. Les jours qu'il resta à Paris, il joua. Il partit ; son équipage étoit tout prêt, et je n'ai jamais su ni compris ce que c'étoit que tout cela.

Il y eut quelque mouvement en Angleterre que M. de Monmouth causa, dont je ne parlerai point. Cela obligea M. de Lauzun à demander per-

mission d'aller en Angleterre chercher la guerre. Ce voyage fut loué et blâmé. D'abord il réussit bien, mais il n'en revint pas fort content; il rapporta beaucoup de choses. J'étois ici quand il passa à Abbeville; il envoya un gentilhomme me faire ses compliments; je crois qu'il m'écrivit; mais je ne lui fis point de réponse. Il acheta force marchandises de la Chine, il en envoya une grande quantité à Choisy, très-jolies, mais je ne les voulus pas recevoir, et le gentilhomme les étala sur des tables, chez Rollinde, qui y a une maison; je ne pus m'empêcher de les aller voir, mais bien de les recevoir.

M. de Lauzun vivoit à son ordinaire toujours dans l'obscurité, mais faisant parler de lui, et souvent par des choses qui me fâchoient.

Quand je revins d'Eu, en 1688, on habilla mes gens de neuf. Un jour, comme je me promenois dans le parc de[1]. . . . .

. . . .

. . . .

1. Le manuscrit s'arrête ici. On a ajouté dans les anciennes éditions : « Versailles, je rencontrai le roi; il s'arrêta pour me parler. »

FIN

4218. — Impr. r., B, rue Mignon, 2. — MAY, MOTTEROZ, directeurs.

COLLECTION POUR LES JEUNES FILLES

CHOIX DE MÉMOIRES ET ÉCRITS DES FEMMES FRANÇAISES

Aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles

AVEC LEURS BIOGRAPHIES

Par Mme CARETTE, née BOUVET

MADEMOISELLE DE MONTPENSIER

PRÉFACE

DE

M. OCTAVE FEUILLET

De l'Académie française

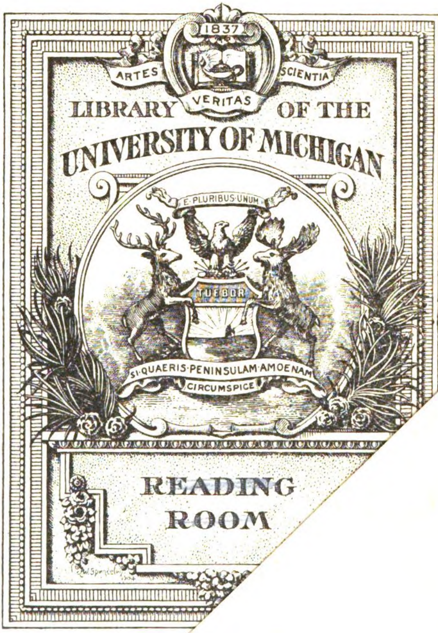
CINQUIÈME ÉDITION

PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, rue de Richelieu, 28 *bis*

1891


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
READING
ROOM